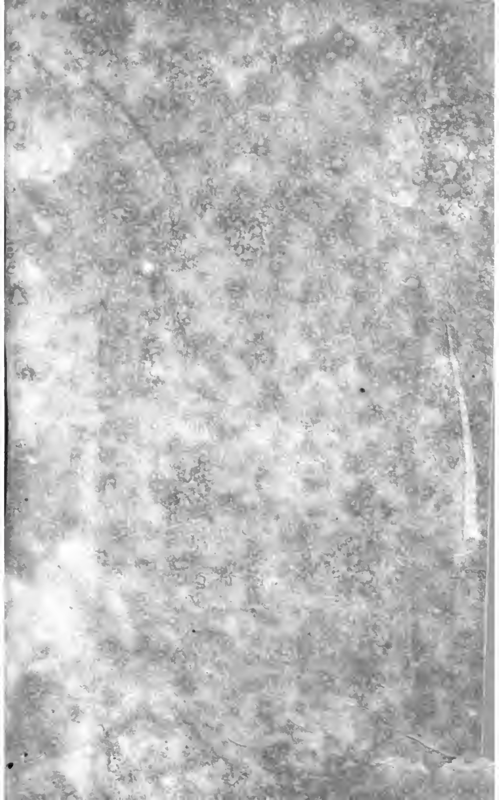





Digitized by Google

AMUSEMENS DRAMATIQUES

DE

MONSIEUR LE BARON

DE

BIELFELD.

Nec lædere, nec adulari.

TOME II.





à LEYDE.
Chés SAM. ET JEAN LUCHTMANS,
MDCCLXVIII.

LA MATRONE

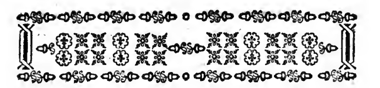
OU

LA FAUSSE VEUVE

COMÉDIE

en cinq Actes.

Quantum est in rebus inane!
JUVENAL.



Après avoir achevé la Matrone, je me suis ressouvenu que M. de la Motte a traité le meme sujet. J'ai d'abord relu sa Pièce, mais j'ai trouvé qu'elle n'a d'autre ressemblance avec la mienne que le titre; qu'elle n'est que d'un seul Acte, que la Scéne est placée à Ephèse, que l'Auteur a suivi presque mot pour mot Petrone, & que je puis donner hardiment cette Comedie sans craindre le soupçon de Plagiat.

Je ne suis pas aussi tranquile sur ce qu'on pourroit dire à l'égard des personages que j'introduis, dont les caractères paroitront peut être au premier coup d'œil calqués sur ceux qu'on a vus déja dans la Mère coquette, le Poëte campagnard, le Muët, le Tambour nocturne, &c. *Cependant, comme ma Conscience me justifie, & que je sais très-bien, qu'en travaillant à cette Comedie, je n'ai pas songé un instant à toutes celles-là, cette Censure ne m'allarme point, quoi que je la prévoye, & je ne balance pas à faire reparoitre ici cette Comedie, mais plus chatiée qu'elle ne l'est dans la précedente édition; étant persuadé qu'il est moralement impossible de produire aujourd'hui sur la Scéne un seul Caractère dont le parallelle ne se trouve point dans une pièce anterieure, soit ancienne ou moderne, ou bien prise de quelque théatre étranger. Quelque féconde que put être l'imagination d'un Auteur dramatique, quelque original ou singulier que soit le personage qu'il créera, je m'engage à lui en faire voir le pendant ailleurs. Trouvera-t-on*

celui

celui de Freeport *dans* l'Ecoſſoiſe *copié, quoi qu'il reſſemble en quelque manière à Jaques Rosbif du* François à Londres?

La choſe eſt d'ailleurs naturelle. Les Perſonages ne ſont bons qu'autant qu'ils ſont pris dans la Nature; or les caractères tranchans ne ſont pas auſſi multipliés ni auſſi variés qu'on le penſe. Les nuances des vices & des ridicules vont à l'infini, & non pas les objets ſur lesquels ils portent. Il y a beaucoup d'espèces, mais peu de genres. Pour peu qu'on jette les yeux ſur le Repertoire Général du Théatre François, on y trouve des milliers de Comedies de cette ſeule Nation. Comment ſeroit il poſſible que dans toutes ces pièces, il n'y eut quelque caractère reſſemblant à celui qu'on veut expoſer ſur la Scène comme une nouveauté? Lorsque d'ailleurs deux Auteurs, qui ont l'un & l'autre l'eſprit juſte, exercent leur plume ſur le même ridicule, il arrive presque néceſſairement que leurs idées ſe rencontrent quelquefois, parce que la verité étant uniforme, les mêmes objets les frapent également. Il ſuffit donc que les caractères ſoient nuancés differement: c'eſt tout ce que la critique équitable eſt en droit d'exiger.

Le Desmazures de M. des Touches eſt un Original qui fait des Vers ſans genie, au lieu que j'ai repreſenté mon du Pinde comme un homme qui ne manque pas d'eſprit, mais qui a le travers de la Métromanie, ſans être préciſement un excellent poëte. Cette difference ſeule devroit ce me ſemble impoſer ſilence à la critique. Il en-eſt de même de tous les autres caractères. Madame & Mlle Gobert, Monſieur Gobert &c. peuvent encore paroître des Perſonages épiſodiques. Je le crois, mais je ne penſe pas que ce ſoit un défaut. M. Tout à bas dans le Joueur & tant d'autres perſonages dans mille bonnes pièces, ne ſont rien de plus. Et quand même je n'aurois point d'autorités à citer, je me con-

ten-

tenterois d'avoir celle de la raiſon. C'eſt le propre des petits eſprits de ſe règler ſans ceſſe ſur ce que d'autres ont fait & dit avant eux. Tout ce qu'ils ne trouvent point dans Molière, Regnard ou des Touches, leur paroit hazardé & mauvais. J'oſe croire qu'il eſt beau de s'affranchir quelquefois de cette contrainte, & qu'il ſeroit facile de prouver, qu'on ne gâte rien par les perſonages épiſodiques, & que c'eſt une grande erreur que de s'imaginer que tous les Acteurs doivent neceſſairement tenir au noeud de l'intrigue. Il ſuffit que le Caractère qu'on leur attribüe ou le rôle qu'on leur fait jouer, ne jure point avec le Caractère dominant de la Pièce, qu'ils ſervent à le faire ſortir ou à peindre quelque ſituation particuliere, & qu'ils n'interviennent pas tout à fait mal à propos.

Quelque docile, au reſte, que doive être un Auteur dramatique aux Avis des amis qu'il conſulte ou des juges competens qui le cenſurent, il faut néanmoins l'avertir, que ſon ouvrage fondroit ſous ſa plume, s'il vouloit les écouter avec trop de complaiſance, & les ſuivre avec trop de facilité. Dés qu'il paroit aujourd'hui une Pièce généralement aplaudie, on voit ſoudain pleuvoir ſur elle une grêle de petites critiques dont l'une porte ſur un rôle, l'autre ſur une ſituation, l'autre ſur le ſtile, & ainſi du reſte. Tout bon Auteur doit s'y attendre, mais le ſentiment général du Public doit l'en conſoler. Ce ſeroit même un nouveau Ridicule à produire ſur la Scène que celui d'un Ariſtarque qui ſe met en quatre pour démontrer qu'un ouvrage qui fait les délices du Public, ne devroit pas lui plaire & l'amuſer.



ACTEURS

MELINDE.

DORUS, ſon Mari, cru noyé.

LE MARQUIS DU CARNAGE, faux brave.

M. DU PINDE, Bel eſprit.

SERPENTINE, fille dévote, parente de Dorus.

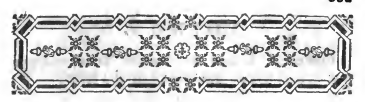
TOINON, ſuivante de Melinde.

CARLIN, Valet de Dorus.

MADAME GOBERT.
Mlle. GOBERT.
MADAME AGATHE.
M. BONIFACE.
} Parens & Amis de Mèlinde.

UN ESCLAVE.
DEUX SUIVANTES.
Pluſieurs perſones en deuil.
} Perſonages muëts.

La Scene eſt à Taraſcon en Provence.



LA MATRONE
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE. (*)

TOINON, CARLIN, *qui entrent chacun d'un côté different.*

CARLIN, *pleurant.*

Ahi, ahi, ahi!

TOINON, *riant.*

Ha, ha, ha! Eh, dequoi pleures-tu, mon pauvre Carlin?

CARLIN.

Comment, Coquine, tu ris? Tu n'es pas au desespoir d'avoir perdu ton maître?

TOI-

(*) *Il y a un Sopha sur le théâtre qui y reste pendant toute la pièce.*

TOINON.

Comment, Butord, tu pleures? Tu ne vois pas que c'eſt ſa faute? que ne reſtoit-il à terre?

CARLIN.

Hé, Dame, c'eſt qu'il avoit le coeur bien placé. C'eſt par grandeur d'ame qu'il a fait armer un vaiſſeau à ſes propres fraix pour donner la chaſſe aux Turcs. Il vouloit exterminer tous ces mécréans par humanité.

TOINON.

Voilà une humanité bien féroce. Je ne ſuis qu'une fille fort ſimple moi; mais je m'imagine qu'il y a conſcience d'attaquer des gens qui ne nous font point de mal.

CARLIN.

Il eſt vrai que nous autres bonnes gens ne comprenons pas trop qu'il ſoit permis d'aſſommer les gens pour les obliger à penſer comme nous ſur des choſes, où ni toi, ni moi ne voyons pas trop clair. Mais Monſieur le Curé, qui ſait tout cela ſur le bout du doigt, l'a engagé à cette charitable entrepriſe par mille argumens, & lui a promis les plus heureux ſuccès.

TOINON.

Voilà pourtant le pauvre Dorus péri avec ſon vaiſſeau & toute ſa pacotille. Crois moi, ces ſortes d'expeditions ont toujours une mauvaiſe fin.

CARLIN, *attendri.*

Je le vois bien! Quand j'y penſe, je voudrois bien être noyé auſſi.

TOI-

TOINON, *riant.*

Tu es donc bien friand de coups de bâton, pour les aller chercher jusques dans l'autre monde.

CARLIN.

Ah! que je regrette encore le tems, où le pauvre défunt me rossoit pour mon bien, du moins à ce qu'il disoit! comme il m'aimoit!

TOINON.

C'est donc par ces caresses-là, que tu juges de son amitié?

CARLIN.

Oui, il vouloit faire de moi, ce qu'on apelle un joli garçon.

TOINON.

Va, Carlin, tu ne feras qu'un sot toute ta vie. Quand ton maître te maltraitoit, c'étoit l'effet de cette humeur bourruë qu'on contracte sur mer. Quand il venoit dès le point du jour tracasser dans toute la maison, fureter depuis la cave jusqu'au grenier, & chicaner sur tout ce qu'il voyoit, ce n'étoit que par lésine. Lorsqu'il quitta sa jeune femme pour aller faire le héros sur mer, ce ne fut que par une folle ambition. Je sai bien qu'on donne d'autres noms à tout cela, mais . . .

CARLIN,
l'interrompant & montrant son coeur.

Mais je sens, moi, qu'il y a là dedans quelque chose, qui me dit, qu'un Domestique ne doit pas fronder la conduite de ceux qui lui font gagner sa vie.

TOINON.

Pauvre innocent! Ne fais-tu pas que nous sommes les Juges nés de nos Maîtres? Je pretens user de mes droits.

CARLIN.

Puis que cela est ainsi, je puis donc te parler librement de notre maîtresse.

TOINON.

Ah! notre maîtresse, c'est une femme sans défauts, une vraïe Matrône à la fleur de son age.

CARLIN, *riant.*

Ma pauvre Toinon, tu es bien bonne.

TOINON.

Tu l'adorerois comme moi, si tu savois combien elle est *indulgente* & *liberale.* Ce sont là les deux grandes qualités que doivent avoir nos Maîtres. Ce qui me desespère, c'est de la voir inconsolable de la perte de son mari. La douleur la mettra surement au tombeau.

CARLIN, *chante.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, va-t-en voir s'ils viennent.

TOINON.

Comment? Douterois-tu de la sincérité de ses regrets? Ne comptes-tu pour rien un évanouissement de plus d'une heure, & dix mouchoirs qu'elle mouilla de ses larmes en aprenant hier la mort de son Epoux? CAR-

CARLIN.

N'oublie pas que tu m'as établi juge de notre maitresse, & qu'ainsi je puis dire ce que je pense.

TOINON.

Je te vois venir; tu vas faire le mauvais plaisant.

CARLIN.

Te souvient-il encore que je fus mordu par notre grand chien de la basse-cour?

TOINON.

Eh bien?

CARLIN.

Eh bien! La playe ne seroit jamais guerie, si je n'y avois apliqué du poil de la bête.

TOINON.

Je t'entends. Tu crois que Madame en fera de même.

CARLIN.

Je n'en sai rien; mais je crois que Madame est trop jeune & trop jolie pour mourir de la maladie du veuvage, & à travers sa grande affliction . . .

TOINON, *lui fermant la bouche.*

Tu vas lâcher encore quelque sottise. Aprens à connoître notre Maitresse. C'est une Dame qui aime la Lecture; la lecture inspire les grands sentimens; les grands sentimens sont la source de l'amour conjugal, & l'amour conjugal ainsi

çoulé à fond, peut donner la mort au conjoint qui ſurvit.

elle pleure.

CARLIN, *chante & rit.*

Va-t-en voir s'ils viennent Jean, va-t-en voir s'ils viennent.

SCENE II.

MELINDE, TOINON, CARLIN.

Deux battans s'ouvrent tout à coup au fond du théâtre & Mélinde paroît, habillée en profond deuil & couverte d'un long voile. Elle eſt apuyée ſur deux Suivantes, & marche lentement.

MELINDE.

Je ſuccombe à ma douleur. Hélas! ſoutenés-moi . . . mes forces m'abandonnent . . . mes genoux ſont tremblans . . . à peine vois-je encore la clarté du jour.

Elle s'aſſied ſur le Sopha, & les ſuivantes ſe retirent.
Elle léve ſon voile.

Que cette triſte parure me fatigue! Elle me rapelle à chaque inſtant la perte que je viens de faire . . . Cher Epoux! puis-je te ſurvivre? Non. Je te ſacrifierai du moins les reſtes d'une vie, qui ne feroit deſormais que languiſſante, & je te ſuivrai bientôt dans le tombeau.

CAR-

CARLIN, *à part.*

Ma foi, ceci a l'air d'être ferieux. *Il pleure.*

MELINDE.

Tu pleures, mon pauvre Carlin? Mais ne t'ai-je pas entendu chanter en entrant?

CARLIN.

Ah! Madame, après avoir verfé toute la nuit des larmes groffes comme le pouce, je fredonnois un cantique des morts pour le repos de l'ame de Monfieur.

MELINDE.

Je t'en fai gré, Carlin. Le bon Enfant!..

CARLIN.

Quelle affreufe nouvelle! Quel maître généreux nous venons de perdre! Que de beaux préfens il m'a faits en fa vie! Combien de fois ne m'a-t-il pas promis qu'il fe fouviendroit de moi dans fon teftament! Ah! c'etoit un coeur de Roi.

MELINDE, *il fanglotte.*

Tu n'y perdras rien. Je commence par te donner toute fa garderobe.

CARLIN.

En verité Madame, un auffi brave homme que lui, meritoit bien d'avoir une auffi digne femme que vous.

il continue à pleurer.

MELINDE.

Je te fais encore préfent de fes arquebufes, & de fon équipage de chaffe. Hélas!

CARLIN.

Ah! Madame, je n'en puis plus. Vous allés me faire mourir de reconnoiffance, & vous vous immortaliferés, fi vous continués ainfi.

MELINDE.

Je te donne encore tous fes inftrumens, toutes fes lunettes . . .

TOINON, *criant.*

Ahi, ahi, ahi.

MELINDE.

Et toi auffi, pauvre Toinon! Quel transport te faifit?

TOINON.

Hélas! c'eft que je me rapelle auffi toutes les bontés du cher Défunt.

Carlin fait connoître par fes geftes qu'il eft fâché que Toinon ait interrompu fa maîtreffe.

MELINDE.

Tes larmes flattent mon chagrin. Si mon coeur étoit fufceptible de confolation, j'en trouverois dans les regrets que tout le monde donne à la mémoire de Dorus. Le trifte fouvenir de ce cher Epoux eft la feule joye, qui me refte deformais en ce monde.

TOI-

TOINON.

Ciel, quand j'y penſe, que Monſieur m'aimoit! Qu'il m'a temoigné de bontés! Qu'il m'a fait de promeſſes!

MELINDE.

Ses bonnes intentions pour toi ne demeureront pas ſans effet.

TOINON.

Ce n'eſt pas l'interêt qui me fait parler.

MELINDE.

Pour te ſouvenir de mon époux, je te donne cent piſtoles, qu'il avoit laiſſées dans ſa caſſette.

TOINON.

Que vous gravés profondément dans mon coeur la mémoire de Monſieur!

MELINDE.

Je te donne encore ma robe couleur de roſe, & une garniture de blondes.

TOINON.

C'en eſt trop. Chacun de vos bienfaits r'ouvre ma playe.

MELINDE.

A quoi me ſert deſormais la parure, puis que Dorus n'eſt plus? mais, je m'arrête trop. Malgré le chagrin qui m'accable, je ſuis obligée de me prêter à un cérémonial frivole, & d'eſſuyer aujourd'hui tous ces vains complimens, qui bien loin de

calmer la douleur, ne font que l'irriter. Va, Carlin, attendre dans le veſtibule, & viens m'avertir s'il arrive quelque viſite.

Carlin ſort.

Le ſort me ravit jusqu'à la conſolation d'arroſer le tombeau de mon époux de mes larmes, & les bienſéances du monde m'ôtent le loiſir de donner librement quelques ſoupirs à ſa mémoire . . . Oui, retirons nous dans un couvent. C'eſt dans cette ſolitude que je pourrai me rapeller toutes les douceurs de la plus tendre union qui fût jamais. J'aurai devant mes yeux le portrait de Dorus; chaque inſtant me retracera ſes traits, jusqu'à ce que la mort nous rejoigne.

TOINON.

Au nom de Dieu, Madame, moderés votre douleur.

MELINDE.

Non, mon enfant, il n'y a plus pour moi de joïe en ce monde. La retraite eſt le ſeul parti qui me reſte à prendre. Dès demain nous allons au couvent. Tu n'as qu'à t'y préparer.

TOINON.

Au couvent! . . . Mais quoi, Madame, cela eſt-il bien ſerieux?

MELINDE.

Mais très-ſerieux. N'aurois-tu pas le courage de m'y accompagner?

TOI-

TOINON.

Je vous accompagnerois jusqu'à la Trape. Mais j'ai, je vous l'avoue, une furieuse aversion pour le couvent. Vous savés que quand on est jeune, on n'aime pas à renoncer à la societé humaine, à quitter la vie sans connoitre un peu ce que c'est que le mariage, ne seroit-ce que par curiosité: & qui diantre me viendra chercher au couvent?

MELINDE.

Tu veux donc m'abandonner aussi?

TOINON.

Non, ma chere Maîtresse; je voudrois seulement vous détourner de votre dessein, mais je ne vous quitterai jamais. J'aimerois mieux mourir vierge.

SCENE III.

MELINDE, MADAME GOBERT, Mlle. GOBERT, TOINON, CARLIN.

CARLIN.

C'est Madame Gobert & Mademoiselle sa fille.

MELINDE.

Qu'elles entrent. *Carlin sort.*

MADAME GOBERT, *avec emphase.*

Plut au Ciel, ma chére Cousine, que dans la visite que je vous rends aujourd'hui, j'eusse sujet de vous témoigner ma joye, & de vous féliciter d'un événement très agréable.

MADEMOISELLE GOBERT,
d'un ton de voix tremblant.

Plut au Ciel, Madame ma chére Cousine, que dans la visite que je vous rends aujourd'hui, j'eusse sujet de vous témoigner ma joïe, & de vous feliciter d'un événement desagréable . . .

MAD. GOBERT, *continuant.*

Mais une ame resignée doit se soumettre . . .

MADEMOISELLE GOBERT.

Mais une femme rechignée doit se soumettre . . .

MAD. GOBERT.

Le destin a disposé de feu Monsieur votre Epoux . . .

MADEMOISELLE GOBERT.

Le feu a disposé du destin de Monsieur votre Epoux . . .

MAD. GOBERT,
à sa fille lui donnant un coup de poing dans le dos.

O la bête! Il est noyé . . . Ah çà! le destin . . .

MA-

MADEMOISELLE GOBERT, *continuant.*

St . . . , Le destin a disposé de Monsieur votre Epoux,

MAD. & MADEMOISELLE GOBERT, *ensemble.*

Ma douleur me fait juger de la vivacité de la vôtre, & . . .

MELINDE, *les interrompant.*

Je reconnois, comme je le dois, la part que vous daignés prendre à ma juste affliction.

MAD. & MADEMOISELLE GOBERT, *ensemble.*

Veuille le Ciel essuïer vos larmes, & vous conserver longues années en joye, santé & prosperité.

MELINDE.

Prenés la peine de vous asseoir. Des siéges à ces Dames.

Carlin donne des Siéges. Madame & Mademoiselle Gobert s'asseïent.

MAD. GOBERT, *se relevant.*

Je me recommande aussi à la continuation de votre précieuse amitié.

MADEMOISELLE GOBERT, *se relevant aussi.*

Je vous recommande aussi la continuation de ma précieuse amitié.

MAD.

MAD. GOBERT.

Encore à rebours. Excusés, ma chére Cousine. Mademoiselle Gobert n'a point de mémoire.

MELINDE.

Elle en est amplement dédommagée par l'esprit. Il faut avouer que Mademoiselle votre fille ne fait que croître & embellir.

MAD. GOBERT.

Ah! pour embellir, cela vous plait à dire. Pour croître, oui. Tous ses habits lui deviennent trop courts. Cela coûte beaucoup à Monsieur Gobert. Nous disons souvent, mauvaise herbe croît toujours.

MELINDE.

On dit qu'elle aprend tout avec une facilité étonante.

MAD. GOBERT.

Oui, grace à Dieu, cela va assés bien, quand elle veut, la petite Coquine. Elle sait déjà par coeur une demi-douzaine de quatrains de Pibrac, les meilleures propheties de Nostradamus, & tant de belles Litanies. Mais ce n'est rien en comparaison du petit Benjamin son frére. Cet enfant sait toutes les sciences. Il vient toujours me réciter ce qu'il a apris, & encore-hier il me racontoit que l'Empereur Charles six, n'avoit pas été fils de l'Empereur Charles cinq. Je n'en sai rien, moi; mais lui, il vous connoît tous ces Empereurs, comme s'il avoit vécu avec eux.

SCENE

SCENE IV.

MELINDE, MAD. GOBERT, MADEMOISELLE GOBERT, MAD. AGATHE, Mr. BONIFACE, Plusieurs Persones en deuil, TOINON, CARLIN.

CARLIN.

Il y a là Madame Agathe, Monsieur Boniface, & une foule de Cousins & de Cousines dont j'ai oublié les noms.

MELINDE.

Faites-les entrer.

MAD. AGATHE, *larmoyant.*

Ah, Madame, pardonnés si je donne l'essor à ma douleur, ahi, ahi, ahi.

MELINDE.

Madame . . . .

MAD. AGATHE.

Non, je ne puis retenir mes larmes, chaque fois que je vois une veuve. Cet aspect renouvelle la douleur que j'eus en perdant mon époux, & me retrace trop vivement le triste état du veuvage, où je suis réduite.

MELINDE.

Hélas, je ſens comme vous, qu'on perd tout, quand on perd un mari. Nous ſommes compagnes de malheur.

MAD. AGATHE.

Vous êtes bien moins à plaindre que moi, Madame. Lors qu'on eſt jeune & riche, le veuvage n'eſt rien. Le ſort fait réparer bien vite la perte qu'on vient de faire. Mais, O Ciel, jugés donc, j'ai ſix enfans!

MELINDE.

Vous ne penſés, pas, j'eſpère à un ſecond hymen. Ce ſeroit une horreur.

MAD. AGATHE.

Non je n'y penſe pas, mais auſſi je n'y vois point d'horreur. Hélas! on eſt bien à plaindre quand on n'a perſone pour voir à ſes affaires. Les enfans grandiſſent, & une femme n'eſt guére en état de les moriginer, ſurtout les garçons, qui deviennent inſuportables. *elle pleure encore.*

M. BONIFACE, *s'aprochant.*

Ma foi, Madame, je plains de tout mon cœur votre perte. J'etois hier à ſouper avec cinq ou ſix bons enfans comme moi, lorsqu'on vint nous dire que le Couſin Dorus étoit péri avec ſon vaiſſeau. Nous reſtames tous comme ſubmergés. Il ne fut pas poſſible de rapeller la joïe. Quand on a du chagrin, le vin donne facilement à la tête. Auſſi

à

à minuit nous étions bien conditionnés. Oh! parbleu, nous primes beaucoup de part à votre chagrin.

MELINDE.

Je fai, Monfieur Boniface, que vous avés le cœur excellent, & je ne doute point de la fincerité de vos regrets.

M. BONIFACE.

Oui, je fuis un homme franc, & je m'en pique. J'aimois votre défunct mari, & je le regrette. Je vous le dis là rondement. Je donnerois bien la meilleure piéce de vin que j'ai en cave pour le faire revivre.

Toutes les perfones en deuil s'aprochent l'une après l'autre de Mélinde, & lui adreffent un Compliment. Elles marmottent entre les dents quelques mots qui finiffent par ces paroles, LE CIEL VEUILLE VOUS CONSERVER. *Toinon termine cette proceffion en faifant un compliment tout femblable.*

MELINDE.

Faites affeoir ces Dames & ces Meffieurs.

Carlin & Toinon aportent des fiéges, & toute la compagnie s'affied en formant un demi-cercle autour de Mélinde. Toinon fe tient debout à côté de fa maîtreffe, & Carlin fe place vis à vis.

MAD. GOBERT.

Je croi que feu Monfieur votre Epoux avoit un preffentiment du malheur qui le menaçoit. Il étoit fi

ſi ſérieux quand il venoit chés moi. Je me ſouviens même de lui avoir entendu lâcher un ſoupir.

Mr. BONIFACE.

Vous vous trompés, Madame Gobert. Il n'étoit pas ſérieux, au moins quand il ſe trouvoit avec nous autres, & vous auriés été enchantée de le voir avec ſes amis. Il ſavoit rapeller la gayeté. Ah! c'étoit, un brave homme!

Toute la Compagnie répéte: Ah c'étoit un brave homme!

MADEMOISELLE GOBERT.

Mais, Monſieur Boniface, vous dirés tout ce qu'il vous plaira, il y a eu bien des préſages de la mort de Monſieur Dorus. Notre Bonne l'a encore dit ce matin. Peu avant ſon départ la choüette eſt venuë crier dans ſa cour. En mettant le pié dans la chaloupe pour aller à bord, il eſt tombé ſur le nés. Pas une hirondelle n'a fait ſon nid contre ſes fenêtres cette année. Carlin eſt là vivant qui peut le dire.

CARLIN.

Je ne me ſouviens pas de tout cela. J'ai detruit les nids d'hirondelles pour . . .

MAD. GOBERT, *l'interrompant.*

Voilà comme les Domeſtiques font toujours des impertinences. Savés-vous bien que c'eſt un grand péché de détruire les nids d'hirondelles? Votre Maître vous auroit bien grondé, s'il l'avoit ſu, lui qui étoit ſi humain.

Toute la Compagnie fait chorus: Pour cela oui, il étoit ſi humain.

MAD.

MAD. AGATHE.

Hélas ! nous sommes tous mortels ! Peut-être feu Monsieur votre époux n'auroit-il pas vécu long-tems. Le mien mourut d'apoplexie, la même chose auroit pu lui arriver. Il y a tant de maladies douloureuses qui entrainent les hommes; mais on dit que c'est une mort si douce de se noyer. Il n'aura pas souffert au moins. Le Ciel en soit bénit! C'est un motif de consolation. N'étoit-il pas sujet à la colique, Toinon?

TOINON.
Non Madame.

MAD. AGATHE.
Ni à la fiévre quarte?

TOINON.
Jamais.

MAD. AGATHE.
Ni à la maligne?

TOINON.
Pour cela non.

MAD. AGATHE.
Ni à l'hydropisie?

TOINON.
Point du tout.

MAD. AGATHE.
Ni à l'hypocondrie?

TOINON.
Non.

MAD. AGATHE.
Ni à la phtisie?

TOINON.

Non, non, non. Pas même à l'hérésie.

MAD. AGATHE.

Mon Dieu! qu'avoit-il donc?

TOINON.

Rien.

MAD. AGATHE.

Cela est impossible. Nous aportons tous au monde le germe de la maladie, qui nous met au tombeau.

M. BONIFACE.

Il étoit donc né avec le germe de la soif, & je l'aime encore par cet endroit-là. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il ne se soit pas noyé dans le vin, comme dit la Chanson. C'etoit un galant homme!

Toute la compagne répéte. C'etoit un galant homme!

MADEMOISELLE GOBERT.

C'est bien dommage que Madame n'en ait pas eu un fils qui lui ressemblat.

MELINDE.

La réflexion est bonne, ma chére, surtout dans votre bouche.

MAD. GOBERT.

Elle a quelques-fois des saillies, cette petite coquine, qui feroient rire un mort.

MELINDE.

Au reste je suis très-sensible à la part que mes amis daignent prendre à ma perte, & à la justice qu'ils rendent aux bonnes qualités de mon defunct Époux, qui l'ont fait estimer pendant sa vie, & qui le font regretter de tous les gens de bien.

Toute la compagnie répond. Oh! pour cela oui, il mérite les regrets de tous les gens de bien.

TOI-

TOINON, *à part.*

Oh! dès qu'un homme meurt, on lui trouve toujours quelque bonne qualité qui le fait regretter.

MAD. GOBERT, *à sa fille.*

Merci de ma vie! quelle abominable tache avés-vous là, ma fille? Voilà la belle robe noire gâtée. Je n'oserai jamais le dire à M. Gobert. O la mausſade! Pardon, ſi je la gronde en votre préſence, mais c'eſt qu'elle eſt d'une mal-adreſſe à deſeſperer. Venés-vous en au logis vous faire eſſuyer. Je vous laiſſe, ma chére Couſine, il faut que je m'en retourne. Je continue à faire des voeux pour votre conſervation. *Elle ſort.*

MADEMOISELLE GOBERT, *en pleurant.*

J'ai l'honneur d'etre votre très-humble Servante, ma très chére & très honorée Couſine . . . Ah! mon bel habit de ceremonie! . . . Que je ſuis malheureuſe!

Elle ſuit ſa mère & ſort.

MELINDE.

Adieu, Meſdames.

MAD. AGATHE.

Permettés, Madame, que je vous quitte auſſi. Je vais m'enfermer pour pleurer à la fois votre mari & le mien. Je vous ſouhaite mille proſperités. *Elle ſort.*

M. BONIFACE.

Affligée comme vous l'êtes, je ne ſaurois reſter ſeul avec vous. Je n'aime pas la triſteſſe, & j'en ai pour huit jours, d'avoir paſſé ſeulement quelques momens dans une maiſon de deuil. Conſolés-

 vous,

vous, ma chére, & quand vous aurés un peu plus de disposition à la joïe, venés pour vous dissiper, boire un coup à ma maison de campagne.

Il lui prend la main, & la sécoüe en sortant. Toutes les persones en deuil, s'aprochent l'une après l'autre de Melinde, & se rétirent après lui avoir fait un compliment en marmottant quelques mots.

TOINON.

Voilà au moins une kyrielle de Complimenteurs hypocrites expédiée.

MELINDE.

Va, Carlin, reconduire ces Dames & ces Messieurs. Tu passeras ensuite chés mon Directeur, & tu le prieras de venir me parler au sortir de son dîner.

Carlin sort.

Graces au Ciel! me voilà seule, & je pourrai dans mon cabinet donner quelques larmes à la mémoire de Dorus. Adieu Toinon, jusqu'à tantôt. *Elle sort.*

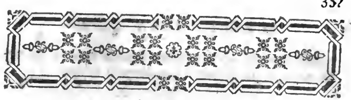
TOINON, *sortant aussi.*

O Amour conjugal! combien est grande ta puissance!

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, *tirant un grand rouleau de papier.*

Madame, je vous annonce le fougueux Marquis du Carnage & Mademoiselle Serpentine la dévote.

MELINDE.

Où font-ils?

CARLIN.

A votre porte.

MELINDE.

Qu'ils entrent. Ouvrés vite . . . Et tantôt ayés foin que mon caroffe de voyage foit prêt.

CARLIN, *en s'en allant.*

Fort bien Madame . . *à part.* Où Diantre veut-elle aller?

MELINDE, *à Toinon.*

Que toutes choses soient arangées pour un petit voyage que je vais faire demain matin.

TOINON.

J'en aurai soin. *à part.* Il y a là dessous du mistère.

SCENE II.

MELINDE, LE MARQUIS, MADEM. SERPENTINE, TOINON.

LE MARQUIS, *à Melinde.*

Madame, je suis au désespoir de la mort de Monsieur votre Epoux, ou le Diable m'emporte.

SERPENTINE.

O Ciel! ô Ciel! vous jurés Monsieur.

LE MARQUIS.

Madame, c'est pour vous exprimer plus énergiquement ma douleur? Nous n'avons pas des cœurs de poules nous autres militaires.

TOINON, *à part.*

On le fait bien, ces gens-là ont une manière bien étrange de s'attendrir.

LE

LE MARQUIS.

J'ai aimé Dorus, il est vrai c'etoit mon camarade de bataille; nous avons essuyé bien des coups de fusil ensemble; mais je ne saurois cependant le plaindre, puis qu'il a peri dans la cariére de la gloire. Cet homme là est né heureux.

SERPENTINE.

Hélas! Peut-on apeller mort heureuse, celle d'un homme emporté au milieu du torrent de ses péchés, sans aucune cérémonie préparatoire. Finir sa vie en pénitent sous la haire & sur la cendre, c'est là le vrai lit d'honneur. Tout ce qui me console, c'est que Dorus a été tué en combattant contre les Infidéles.

MELINDE.

Vous me présentés là, l'un & l'autre, des motifs de consolation fort singuliers.

LE MARQUIS.

La guerre nous endurcit nous autres. Quand on est accoutumé à voir des milliers de morts étendus sur le carreau, on se familiarise avec ces objets. Parbleu! si vous aviés été avec moi à la bataille d'Almanza ... C'etoit un beau spectacle pour un homme de guerre, de voir un champ de bataille tout jonché d'Anglois. Oh! nous en fîmes une belle déconfiture. Berwick nous commandoit. C'etoit un homme terrible. On disoit à l'armée qu'il avoit un pacte avec le Démon.

SERPENTINE.

Et vous osâtes servir sous lui?

LE MARQUIS.

Oh! j'en ai bien vû d'autres. Si je vous racontois ce qui m'est arrivé dans mes campagnes par mer . . .

SERPENTINE.

Par mer? Hélas! on dit qu'on y jure beaucoup, sur tout dans les gros tems.

LE MARQUIS.

Oui, jamais je n'ai entendu jurer si bien que lorsque nous fimes une descente sur les côtes de Laponie.

TOINON.

C'etoit sans doute pour faire emplette de vent?

LE MARQUIS.

Oui, on nous le vendit dans des Outres.

TOINON.

Et vous en fites bonne provision?

LE MARQUIS.

Vraiment. Mais pour en revenir à ce brave Dorus, Il me semble le voir dans le combat contre ces Corsaires. Je crois y être. Le voilà qui range son monde sur le tillac! Le voilà qui lâche des bordées de stribord & de basbord! Entendésvous quel terrible feu de mousquetterie il fait par sa poupe?

TOINON.

Non, je n'entends rien Dieu merci.

LE MARQUIS.

Mais ne voilà-t-il pas ces coquins qui lui donnent un coup fourré à fleur d'eau, & qui coulent le vaisseau à fond!

SCENE III.

M. DU PINDE, MELINDE, LE MARQUIS, MADEM. SERPENTINE, TOINON.

DU PINDE.

Hélas! Dorus est mort. Le bruit de son trépas à frapé mes oreilles . . .

MELINDE.

Vous savés donc, Monsieur, la perte que je viens de faire?

DU PINDE.

Lorsqu'au milieu d'une sombre forêt on voit tomber le Chêne aux cent bras, le bruit de sa chute effraye tous les côteaux d'alentour, les vallons voisins en gémissent, & les Echos l'annoncent au loin. Dieux! quel coup affreux!

MELINDE.

Vos regrets adouciroient les miens, s'ils pouvoient être adoucis.

LE MARQUIS.

On voit bien, Monſieur, que vous n'etes pas du métier. Dorus eſt mort les armes à la main, en ſe battant comme un lion. Rien n'eſt plus beau.

DU PINDE.

Il eſt vrai; ſa mort lui donne l'immortalité. Je voudrois pouvoir par mes foibles accens porter ſon nom jusqu'aux ſiécles futurs.

MELINDE.

Vous êtes, Monſieur, le ſeul Poëte qui puiſſe chanter dignement le mérite de Dorus, & le faire paſſer à la poſterité.

DU PINDE.

Et vous la vraïe Muſe qui puiſſe inſpirer les beaux vers. Auſſitôt que je vous ai ſu réduite au triſte état de veuve, ma verve s'eſt enflammée, & dans un inſtant j'ai composé une Elégie, un Sonnet & une Epitaphe, que je conſacre à la mémoire de votre Epoux, & que je viens vous offrir, Madame, à vous que le Ciel a conſervée pour faire l'ornement de votre Sexe.

MELINDE.

J'aime également la Poëſie & la gloire de mon Epoux. Jugés, ſi vos vers me feront agréables.

DU

DU PINDE.

Permettés donc, que je vous en fasse la lecture . . . *il lit* . . .

Aux Manes de Dorus, Elégie.

Dorus n'est plus. Helas! d'un homme incomparable
Muses, pleurés ici la perte irréparable.
Hélas! Dorus n'est plus, & les monstres marins
Ont fait un déjeuner du meilleur des humains . . .

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! Monsieur, cessés je vous en conjure. Vous présentés des images trop lugubres, & votre piéce me paroît si longue . . .

DU PINDE.

Elle ne paroîtra pas telle à Madame, si elle daigne la lire dans son cabinet. Pour vous, Monsieur le Marquis, souvenés-vous de la fable du Cocq & de la pierre précieuse.

MELINDE.

Mais, vous nous aviés parlé d'un sonnet.

DU PINDE.

Je ne vous en dirai que le commencement, pour ne pas ennuïer Monsieur . . . *il lit*...

Sonnet.

O Dieux! qui residés sur la voute azurée
Daignés sauver Dorus des ombres du tombeau
N'ayant pû de ses jours prolonger la durée,
Placés-le au Firmament comme un Astre nouveau.
Toujours, ô Jupiter . . .

SER-

SERPENTINE, *l'interrompant.*

Je n'aime pas ces vers où l'on invoque les Dieux de la fable : Ils ont quelque chose de si payen. C'est une espéce d'Idolatrie dont l'Inquisition pourroit fort bien se mêler. Au lieu de ces horreurs-là, recités nous plutôt l'Epitaphe. Je suis folle des Epitaphes; cela inspire toujours quelque bonne pensée.

DU PINDE.

Il faut vous satisfaire . . . *il lit* . . .

Epitaphe.

Sous ce Tombeau d'élegante structure
Du grand Dorus ne gissent point les os
Dans un sombre caveau choisir sa sépulture
Eût été voeu peu digne d'un héros
Il vécut & mourut ainsi que Palinure.
Après avoir sans tréve & sans répos
Des Maroquois fait la déconfiture,
Passant, voici par où finit son avanture.
Un perfide Corsaire au beau milieu des flots
Lui fit payer, hélas! tribut à la nature.

MELINDE, *d'une voix foible.*

Ah! je ne saurois entendre racconter le malheur de mon époux d'une maniére si touchante, sans ressentir un trouble . . . qui me prive . . . de l'usage . . . de mes sens.

elle tombe dans les bras de Toinon.

TOINON, *jettant un cri.*

A l'aide, au secours, Madame se meurt.

DU

DU PINDE, *à part.*

Voyés la force de la Poësie! *Haut.* N'avés-vous rien à donner à Madame? si l'on pouvoit donc avoir quelques goutes d'Elixir des rayons du soleil. C'est un spécifique admirable dont les Vestales à Rome se servoient dans les évanoüissemens.

LE MARQUIS.

Morbleu, si on pouvoit lui donner un peu de poudre à canon delayée dans de l'eau de vie, j'en ai vû des effets surprenans dans mes campagnes.

SERPENTINE, *fouillant dans ses poches.*

J'ai ordinairement sur moi de ces billets qui ont touché aux têtes des trois Rois à Cologne. C'est un reméde infaillible.

MELINDE, *revenant à elle.*

Ce n'est rien, Messieurs, voilà qui est passé.

LE MARQUIS.

Si vous vouliés prendre une noix muscade toute entiére, cela vous feroit un bien infini. Tenés, Madame, en voilà une que je porte sur moi, depuis plus de vingt ans, & que j'ai avalée en bien des batailles. Elle est fort à votre service.

MELINDE.

Très obligée, Monsieur, me voilà tout à fait rémise. *à Du Pinde* Vos vers sont charmans, mais trop flatteurs.

SERPENTINE.

Et trop mondains. J'aime la poësie, lorsqu'elle sert à détacher l'ame de la fange de la terre.

DU PINDE.

Généreuse Douarière, c'est vous qui m'inspirés cet enthousiasme qui anime mes chants.

MELINDE.

Hélas! que peut inspirer une Veuve désolée.

LE MARQUIS.

Le désir de combatre & de vous venger, Madáme. Un mot de votre bouche suffit pour enflamer un courage tel que le mien. Je brule d'ardeur de sacrifiér aux manes de Dorus quelques miliers de pirates. J'armerai un vaisseau, & bientot tout Alger sera en combustion. La guerre est mon élement, & je serai invincible en combattant pour vous.

DU PINDE.

Non Monsieur le Marquis ne vous exposés point. Laissés-moi le soin de confondre ces barbares pirates. Je quitterai le chalumeau pour entonner la trompette épique, les exploits & les malheurs de ce héros, me fourniront le sujét d'un Poëme si touchant que les plus intrepides Chevaliers se réuniront sous les étendarts de Mélinde. Chacun voudra prendre sa cause en main.

TOINON.

En verité, Monsieur parle comme un oracle. J'en suis extasiée.

DU

DU PINDE.

Je rumine à mon plan . . . Voici comme il faudra commencer . . . *Je chante* . . . Oui . . . *Je chante ce terrible*: bon . . . *ce terrible & malheureux Capitaine qui quitta pour Thétis les Murs de Tarascon* . . . Non, le vers n'y eſt pas & la rime eſt difficile, c'eſt dommage; la penſée eſt belle. N'importe, je le trouverai dans mon cabinet; pour peu que j'y ronge ma plume, ma veine coule à l'inſtant, & c'eſt par cet organe qu'Apollon m'envoye ſes heureuſes influences.

LE MARQUIS.

Ventrebleu, Monſieur, ce n'eſt pas avec des plumes qu'on extermine les Corſaires. Il faut des organes de 24. livres de bale, des fauconneaux, des bombardes, des mortiers. Il faut un beau courage & non pas du bel eſprit.

SERPENTINE.

Et moi je vous dis qu'il faut une vertu efficace, ſans quoi tout eſt néant. Si cela peut faire plaiſir à Madame, mon Directeur & moi nous unirons nos voeux contre ces Infidéles. On les verra bientôt ſe fondre, & s'anéantir comme la neige à l'ardeur du ſoleil.

LE MARQUIS.

Morbleu Mademoiſelle, ce ſont les gros bataillons qui font de nos jours des miracles. Oh! que n'ai-je une bonne frégate toute prête? Que je donnerois de rudes eſtocades à ces Ecumeurs de mer! En un mot, Madame, il n'y a rien au monde que je n'entreprenne pour vous ſervir & vous plaire. Si

MELINDE.

Si je voulois être vengée, soyés persuadé, Monsieur, que j'aimerois à l'être par vous.

LE MARQUIS.

Vous n'avés qu'à parler Madame : & vous, Mores & Algeriens, vous verrés, si Melinde l'ordonne, ce que c'est que d'avoir affaire au Marquis du Carnage. Adieu, Madame : vous entendrés quelque jour parler de moi.

il sort brusquement.

SCENE IV.

MELINDE, M. DU PINDE, MADEM. SERPENTINE; un peu eloignée, TOINON.

DU PINDE, *à Mélinde.*

C'est donc le fier Marquis que votre cœur préfère
Atis est trop heureux! Ce choix me desespère.

MELINDE, *à part.*

Que veut dire ceci? *à du Pinde* ... Votre discours, Monsieur, me surprend autant que celui du Marquis. C'est en pure perte que vous prodigués l'un & l'autre votre galanterie à une femme qui n'a pas envie de venger avec tant d'éclat la mort de son Epoux, & qui se contentera de le pleurer tranquilement dans un couvent.

DU

DU PINDE.

Eh ! Madame, quel dessein est le votre? Les Couvens sont des Magazins, où l'on n'enferme que la marchandise de rebut. Quand on n'est pas faite pour le monde, le meilleur parti est de se cantoner dans les retranchemens de la dévotion. Mais vous, Madame, sur qui les Dieux ont versé tant de charmes, vous ne sauriés les ensevelir sans crime, & pêtrie exprès, comme vous l'êtes, par les mains des Graces & des Amours, pour faire le bonheur de la Societé, vous n'oseriés résister à une si belle vocation.

SERPENTINE, *se raprochant.*

Vous devriés rougir, Monsieur, de tenir ces propos libertins, & de vouloir détourner Madame d'un si pieux dessein.

DU PINDE.

Pardon Mademoiselle, je ne pensois pas que vous fussiés encore là. Je n'avois nul dessein de vous déplaire. Mon unique objet, est de ramener Madame à d'autres sentimens.

SERPENTINE, *à part.*

Ce discours n'est pas équivoque.

DU PINDE.

Belle Melinde, vous êtes douée également des charmes de la figure & de l'esprit. Ces qualités vous attirent tous les coeurs, vous y regnés en Souveraine, & vous voudriés rénoncer à ce glorieux Empire ?

SERPENTINE, *à part.*

Surement il en tient. Il m'eſt bien triſte d'éclairer le triomphe de cette femme.

MELINDE.

Vous avés coutume, vous autres beaux eſprits, de débiter ces ſortes de fleurettes, ſimplement pour voir l'effet qu'elles feront.

DU PINDE.

Non, Madame, non. Je ne ſuis point dans ce cas.

J'en jure par l'Amour, le plus puiſſant des Dieux,
Oui ſi c'en eſt trop peu, j'en jure par vos yeux.

SERPENTINE, *à part.*

Il eſt trop piquant d'entendre de pareils propos. Mais je ſaurai faire un bon uſage de ce que je vois.

Elle regarde à ſa montre & dit à Melinde d'un ton ironique.

Il eſt l'heure de me rendre à la congrégation. J'étois venue, Madame, pour vous conſoler dans votre affliction; mais je vois que Monſieur remplira fort bien ma place.

MELINDE.

Adieu donc, Mademoiſelle. Très-obligée de votre viſite charitable.

SERPENTINE, *à part en ſortant.*

C'eſt dommage que du Pinde ſoit ſi libertin!

SCENE

SCENE V.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON, CARLIN, *qui rentre après avoir fait sortir Serpentine.*

DU PINDE.

Puisque la congrégation nous a délivrés de la pieuse Serpentine, je vous prie, Madame, parlons un peu raison.

MELINDE.

Oui, Monsieur, mais ne parlons que raison. Souvenés-vous toujours que je suis une veuve affligée.

DU PINDE.

Ah! Madame, les larmes qu'on répand, pour un Époux au tombeau, ne doivent point partir d'une source intarissable, comme celle de l'Euphrate.

MELINDE.

Vous donnés des graces à tout ce que vous dites. Vous savés combien l'esprit a de pouvoir sur moi; vous voulés me prendre par mon foible.

DU PINDE.

Non Madame, permettés-moi de vous présenter la vérité dans toute sa simplicité, daignés écouter la voix de la raison. Plus votre première union a été heureuse, moins vous devés sentir de ré-

 pugnan-

pugnance pour un autre hymen. Un second Epoux est un Phœnix qui renait des cendres du premier. Semblable à un nouvel Académicien, il fait le plus bel éloge de son Prédécesseur.

MELINDE, *à Carlin.*

Va-t-en dire à mon cocher qu'il n'a pas besoin de mettre les chevaux au carosse. Je ne vais pas encore partir.

CARLIN.

Fort bien, Madame . . . *à part en sortant* . . . Tout ceci me brouille le timbre.

DU PINDE, *à part.*

Voilà un bon début. Courage . . . *à Melinde* . . . N'avés-vous pas aquitté tout ce que vous deviés à l'hymen, par l'amour que vous avés porté à Dorus, pendant deux ans de mariage, & par les pleurs que vos beaux yeux ont versés, à la nouvelle de sa mort? Vous avés satisfait à tous vos devoirs, & vous voilà libre. Voudriés-vous sacrifier encore cette précieuse liberté à une tendresse idéale, ou à des préjugés de bienséance? Espérerés-vous de porter le calme dans votre ame, en vous ensevelissant dans un couvent? Détrompés-vous, belle Melinde. Ces retraites forcées sont pour les passions, ce que les golfes trop resserrés sont pour les vagues de la mer. Elles y aquiérent plus de violence; au lieu que le vaisseau du sage, qui vogue sur l'immense Océan du monde, est moins agité par les tempêtes, & arrive enfin au port de la félicité.

MELINDE.

Toinon mon Enfant, qu'en dis-tu?

TOI-

TOINON.

Je dis que Monſieur parle comme un Ange. Tenés, Madame, moi qui ne ſuis qu'une pauvre ſotte, & qui ne ſavois pas un mot de la navigation du ſage, j'ai toujours eu une antipathie contre les couvens, & plutôt que de vous ſuivre dans ces golfes étroits, je crois que je me ſerois briſée contre quelque écueil ſur le vaſte Océan.

MELINDE.

Mais Monſieur, ſupoſé que je me déterminaſſe à ſuivre vos conſeils, que ferois-je dans le monde?

DU PINDE.

Ce que vous y feriés Madame? Ne vous l'ai-je pas dit? Serois-je aſſés malheureux pour ne pas me faire entendre, quand même je n'aurois pas le don de me faire écouter. Ah! Songés qu'il n'y a pas d'état plus fâcheux que celui d'une veuve jeune & belle. La malice des humains empoiſonne ſes actions les plus innocentes, & leur avidité attaque ſa fortune.

TOINON.

Il y a dequoi faire trembler à tout cela.

MELINDE.

Allés, Toinon, dire à mon Directeur, qu'il ne ſe preſſe pas de venir.

TOINON.

Volontiers Madame; & vous avés raiſon. Monſieur fait admirablement bien ſon office.

MELINDE.

N'oubliés pas de revenir au plutôt.

Toinon ſort.

SCENE VI.

MELINDE, M. DU PINDE.

MELINDE.

Mais quand toutes vos réflexions feroient juftes, elles ne feroient que me peiner. Que me fert-il de favoir que mon état eft trifte. Notre fexe difpofe-t-il à fon gré de fa main & de fa fortune?

M. DU PINDE.

Oui Madame, avec un mérite tel que le votre, on peut faire, quand on veut, fon bonheur & celui d'un autre, on peut former de nouveaux noeuds; on peut dans un fecond hymen, fuivant le précepte d'Horace, joindre l'utile à l'agréable.

MELINDE, *foupire.*

Hélas!

M. DU PINDE.

Lorsqu'on réunit les attraits des plus aimables mortelles avec toutes les perfections des Dieux, on a droit de s'attendre à mille hommages.

MELINDE.

Mille! Eh, comment font-ils donc faits ces hommages? Je n'en connois pas encore un feul. Et de qui en récevrois-je?

DU

DU PINDE.

De tous ceux qui ſavent rendre juſtice à vos céleſtes appas, & de moi le premier . . .

MELINDE, *l'interrompant.*

Ah! Monſieur, quel langage me tenés-vous?

DU PINDE, *ſe jettant à ſes piés.*

Oui, divine Mélinde, vous voyés à vos piés un téméraire qui a bravé jusqu'ici le fils de Vénus & ſa puiſſance, qui ſe couvrant du bouclier de Minerve, croyoit être en ſureté contre les flèches du Dieu de Cythère. Monté au ſommet de l'Hélicon, je contemplois d'un oeil tranquille les orages que l'amour formoit ſous mes piés. Mais, Madame,

Un moment a vaincu mon audace impuiſſante;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
L'amour depuis un an m'aſſervit ſous ſa loi:
Je lutte contre vous, je lutte contre moi.
Pour découvrir mes feux, jusqu'ici trop timide,
Ma bouche a ſu garder un ſilence rigide,
Tant qu'un hymen heureux vous lioit à Dorus.
Mais depuis qu'il périt, que cet Epoux n'eſt plus
Je puis vous avouër, ſans me croire coupable,
Que mon cœur ſent pour vous une ardeur indomtable
Et ſans vous offenſer, je puis, Madame, enfin
Vous offrir à l'autel ce cœur & cette main.

Il lui prend la main & la baiſe.



SCENE VII.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

TOINON, *à part en rentrant.*

Bravò. Voilà bien du chemin fait en peu de tems. Poussons à la rouë. *à Melinde* . . . Madame j'ai fait ma commission, & Carlin a donné vos ordres au Cocher . . . *à part.* Le Marouffle a fait enclouër un des chevaux pour plus de fureté.

MELINDE, *surprise.*

Prenés garde de tomber, Monsieur du Pinde.

DU PINDE, *se relevant vîtement.*

Je n'ai fait que broncher, Madame.

MELINDE.

Ma chere Toinon, je ferois bien de füir loin d'ici, & de m'enfermer dans le fond d'un Monastére; car Monsieur me tient un langage, qui me met dans la plus cruelle agitation.

TOINON.

Comment? Monsieur parle toujours si sensément.

DU PINDE.

Eh Mademoiselle Toinon, vous qui êtes la plus spirituelle des Nymphes du Canton, je vous établis

blis juge entre nous. Je me mets à genoux, pour détourner Madame du dessein qu'elle a, de s'ensevelir dans la retraite, mais elle est inexorable.

TOINON.

Voilà une obstination bien singulière.

MELINDE.

Hélas, Monsieur, vous n'avés que trop ébranlé ma résolution. Laissés-moi du moins quelques instans de réflexion, & n'exigés point que je blesse la bienséance par un changement trop subit.

TOINON.

Oh pour le coup, voilà qui est raisonable . . . *à part à Du Pinde.* Patience Monsieur; il n'y a pas de chemin trop long pour celui, qui sait aller lentement.

MELINDE.

Je vous quitte pour faire mes réflexions. Peut-être est-ce déja une faveur, si je vous prie de venir me revoir encore aujourd'hui.

elle sort.

DU PINDE.

Quel mortel fut jamais plus heureux que moi? Ma chere Toinon que ne vous dois-je point? Continués à m'assister dans cette entreprise . . . *il tire son porte-feuille.* Voici une Ode de ma façon que persone n'a encore vuē. Je vous en fais présent. Vous pourrés vendre ce petit Manuscrit fort cher à un Libraire. Il y a dequoi vous enrichir.

il sort.

SCENE VIII.

TOINON, CARLIN.

TOINON.

Mais voyés-donc, une Ode! Je croyois que c'étoit une lettre de change, qu'il alloit me donner.

CARLIN.

St . . . Toinon, un moment. J'ai été aux écoutes, & j'ai entendu mot pour mot, tout ce que Monſieur du Pinde a dit à Madame.

TOINON.

Tu es un plaiſant Original de te donner ces airs-là. Eh bien! qu'as-tu entendu? voyons.

CARLIN.

Ma foi, de bien belles choſes; auſſi tout cela m'eſt-il entré dans le coeur, & ſi je n'avois une dent contre toi . . .

TOINON.

Contre moi? Et pourquoi cela?

CARLIN.

Faut-il le demander? Madame étoit tantôt en train de donner, & moi j'etois en train de recevoir, en loüant ſon défunt mari. A force d'éloges, je lui aurois encore tiré bien des plumes, ſi Tu n'etois

tois pas venue te jetter à la traverse entre sa générosité & mon éloquence. Mais va, il n'y a si petit poil qui n'ait son ombre, comme on dit. Tout ce qui me fâche, c'est que je ne saurois être tout de bon en colére contre toi. Tu as de certains regards fripons qui remuent, jusqu'au fond des entrailles, & qui changent d'abord mon couroux, en certain je ne sai quoi . . .

TOINON, *d'un air affecté.*

Comment, Monsieur Carlin, je crois, d'honneur, que vous voulés me parler d'amour, à moi qui ai senti toute ma vie une répugnance invincible pour le mariage en général, & pour vous en particulier.

CARLIN.

Si tu avois entendu de Monsieur du Pinde quelle chétive créature est une femelle sans époux . . . que c'est là . . . comme qui diroit là . . . un frêle vaisseau sans mât ni avirons, au beau milieu de la mer . . . tu changerois bien vîte de langage. Ah! si je savois arranger tout cela comme lui, ta fermeté ne tiendroit pas contre mon éloquence.

TOINON.

Sache que je suis tout aussi inébranlable que ma Maîtresse.

CARLIN.

Essayons. Mais recule tant soit peu; car il me faut de la place. *à part.* Donnons le coup de grace à son indifférence . . . *Il se prosterne comiquement devant Toinon* . . . Tu vois à tes piés un pauvre misérable, que l'amour a pris à son grand trébuchet

chet . . . . La cave m'avoit fervi jusqu'ici d'afyle, contre les attaques des yeux fripons. Mais, hélas, un moment a changé l'ame de Carlin. Je baaille au Cabaret, le vin me répugne, les cartes me tombent des mains. L'Image de Toinon me fuit partout, ni plus ni moins qu'un Lutin.

(il pleure comiquement)

Ah! fi tu voulois donner un corps à cette image . . . .

TOINON.

Le Taquin m'attendrit. Leve toi Carlin, & va boire un coup. Je ne te donne ni refus ni espérance. Notre mariage dépend de celui de notre Maîtreffe. Si tu n'ès pas un nigaud, tu fentiras ce que cela veut dire.

elle fort.

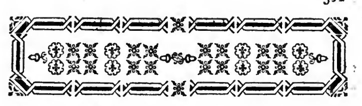
CARLIN.

Victoire! Victoire! La fouris eft dans la fouriciére.

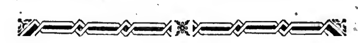
FIN DU SECOND ACTE.



ACTE



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE SERPENTINE, LE MARQUIS.

SERPENTINE, *regardant autour d'elle.*

Où trouverai-je ce Capitaine fans foldats, ce Marquis du Carnage? Il faut bien le chercher chés Mélinde; il n'en bouge. J'ai befoin de ce fanfaron pour faire réuffir mon deffein. Je voudrois pouvoir lui parler feul . . . Mais le voici fort à propos.

LE MARQUIS, *en entrant & fe jettant fur le Sopha.*

Serviteur. Je fuis las comme un chien. Le Roi n'a morbleu point d'officier qui le ferve comme moi.

SERPENTINE.

D'où venés-vous donc?

LE MARQUIS.

Je viens de faire une patrouille de précaution tout autour des ouvrages extérieurs. On ne sait ce qui peut arriver. Les partis bleus . . .

SERPENTINE.

Tandis que vous vous êtes amusé à battre l'estrade en pleine paix, il s'est passé tout autre chose dans cette maison.

LE MARQUIS, *se levant.*

Et quoi? Cela me regarde-t-il?

SERPENTINE.

Je croi qu'oui. Vous y prenés intérêt, si j'ai le coup d'oeil bon. Mais je ne veux pas faire de tracasseries.

LE MARQUIS.

J'en suis persuadé. Mais encore . . .

SERPENTINE.

Je vous avoue que j'ai toujours eu pour vous une pieuse estime, & je vous trouverois un homme accompli, si vous vouliés vous corriger d'un défaut.

LE MARQUIS.

Et duquel, s'il vous plait?

SERPENTINE.

De jurer & de proférer de certains mots impies ou des syllabes indécentes, qu'une fille recueillie comme moi, ne sauroit entendre sans scandale.

LE

LE MARQUIS.

Oh, ventredié ſi ce n'eſt que cela . . . Mais au fait.

SERPENTINE.

Encore une exclamation impie! Serai-je donc toujours une colombe gémiſſante dans les rochers de ce monde pervers. Déplorerai-je en vain les égaremens de mes meilleurs amis? Vos juremens détruiront-ils l'édifice de votre félicité, que je tache d'elever par mes priéres?

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que toutes ces Jérémiades ont de commun avec l'aventure que vous vouliés me conter?

SERPENTINE.

Hélas, vous pourriés ſoupçoner que je ſuis médiſante; mais c'eſt par charité toute pure, que je crois devoir vous avertir . . .

LE MARQUIS.

Le préambule eſt intéreſſant!

SERPENTINE.

Ne plaiſe au Ciel que je veuille épier les regards, les mines & les actions des gens, pour découvrir ce qui ſe paſſe dans leur coeur; mais il y a de certaines choſes qui ſautent aux yeux, & ſi j'ai bien obſervé, Melinde ne vous eſt pas indifférente.

LE MARQUIS.

Mais, Dame, vous mettés les gens au piés du mur . . . Et ſupoſé que cela fût . . .

SER-

SERPENTINE.

Mon Dieu, je n'examine point ſi votre choix eſt bon. On n'eſt point parfait. Chaque mortelle a ſes défauts, & Melinde n'en eſt pas exemte. Mais, ce n'eſt pas à moi, à voir ſi la vertu de cette jeune veuve eſt équivoque, ou non. Il ne faut pas toujours en croire les mauvais diſcours.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela.

SERPENTINE.

Soit. Couvrons du voile de la charité les égaremens du prochain; mais en qualité d'amie, ma conſcience m'oblige de vous avertir que vous avés en la perſone de Monſieur du Pinde, un rival dangereux.

LE MARQUIS.

Pour rival, il peut l'être, mais pour dangereux, perſone ne l'eſt pour le Marquis du Carnage. Corbleu, ſi un pareil grimaud avoit l'audace d'attaquer un coeur, à la poſſeſſion duquel le mien aſpire, je lui rendrois la vie bien amére, je vous le reduirois ſur un ſi petit pié . . .

SERPENTINE.

Ah! Monſieur, un homme en vaut toujours un autre, & ce n'eſt point en faiſant de l'éclat que vous débusquerés du Pinde. Il a fait trop de progrès dans le Coeur de la Veuve, & je crains que mariage ne s'en ſuive, ſi vous ne prenés de ſages précautions; mais tachés de parvenir à votre but par des routes détournées.

LE

LE MARQUIS.

Comment, Monsieur du Pinde, vous osés aller sur mes brisées, vous frotter à moi? Par la mort, vous me le payerés.

SERPENTINE.

Ne perdés point de tems en menaces inutiles. La chose presse, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Mais ne feriés vous pas d'avis, que je tüasse du Pinde. Ce seroit le plus court.

SERPENTINE.

Une pareille pensée vient du Tentateur. Vous allés me faire évanouïr. Hélas! est-ce ainsi que vous récompenseriés mon zéle? Je deviendrois la cause d'un tel crime? & je serois en proie à des remords éternels?

LE MARQUIS.

Tranquilisés-vous. Cela n'est pas encore fait.

SERPENTINE, *rêvant.*

Laissés-moi ruminer un peu . . . Je crois avoir trouvé un expédient admirable pour arrêter cette affaire; & c'est gagner beaucoup, que de gagner du tems.

LE MARQUIS.

Voyons; de quoi s'agit-il?

SERPENTINE.

Il faudroit, ce me ſemble, tendre quelque piége innocent à Mélinde, lui en donner à garder, lui faire accroire que Dorus n'eſt point mort; mais qu'il a été pris par des Pirates, & réduit à l'eſclavage.

LE MARQUIS.

Bon ſtratagéme, par ma foi.

SERPENTINE.

Mais cette petite intrigue veut étre traitée délicatement. Il faudroit lui en faire donner la fauſſe nouvelle par quelque étranger tout à fait inconnu.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, l'affaire eſt dans le ſac. Je viens de rencontrer juſtement un homme qui a été eſclave à Alger. C'eſt un deſſalé, qui vous fera là-deſſus des contes à perte de vue.

SERPENTINE.

Bon! Cet incident ſuſpendra au moins le mariage, & nous donnera le tems de penſer à d'autres moyens. Mais tout dépend ici de la promtitude, & peut-être une heure plus tard le coup ſeroit manqué.

LE MARQUIS.

Soyés tranquille. Le drôle s'amuſe à boire avec mes laquais. Je vais lui digérer ſa leçon, dans un inſtant il ſera ici. La bourde aura un air tout à fait naturel, car cet homme porte encore la livrée de l'eſclavage.

SER-

SERPENTINE.

Mais de grace, Monſieur, que je ne ſois point mêlée dans tout ceci. Il y va de ma réputation & de mon repos. Ce que j'en fais, n'eſt que pour le bien, & je n'ai plus d'autres ſecours à vous offrir que des vœux fervens pour le ſuccès.

en ſortant elle dit.

J'aimerois à voir la mine qu'ils feront, lorsqu'on leur donnera la pilule à avaler.

LE MARQUIS, *riant.*

La ſcéne ſera plaiſante . . . Cette fille eſt pourtant diablement attachée à mes intérêts. C'eſt une bonne créature. Je n'ai jamais vu de Dévote avoir le cœur ſi bon.

SCENE II.

LE MARQUIS, M. DU PINDE.

DU PINDE, *à part.*

Comment ? que fait ici ce Fiér-à-bras ? Il me ſemble qu'il y vient bien ſouvent.

LE MARQUIS, *à part.*

Tachons de l'intimider.

DU PINDE.

Vous attendés ſans doute ici Mélinde?

LE MARQUIS.

Il se peut. Ce n'est pas vous au moins que j'y attendois.

DU PINDE.

Le compliment est un peu brusque.

LE MARQUIS.

Têtebleu, c'est que je ne suis pas doux, moi.

DU PINDE.

Ah! n'effarouchés point par votre voix hautaine
Un paisible habitant des rives d'Hippocréne.

LE MARQUIS.

Les habitans des rives d'Hippocréne devroient s'en tenir à leurs muses, & laisser en repos les veuves de notre garnison.

DU PINDE.

Que voulés-vous dire par là?

LE MARQUIS.

Que je suis instruit de toutes vos menées.

DU PINDE.

De mes menées?

LE MARQUIS.

Oui, oui. Je sai quels sont vos desseins sur Mélinde; mais il est bon de vous avertir que vous avés un rival terrible.

DU PINDE.

Il faut se croire amant, pour se croire rival.

LE MARQUIS.

C'est un Officier de marque, fort connu du Roi & des Maréchaux, & qui pourroit se vanter d'avoir contribué plus qu'homme du Royaume à la gloire de la Nation, si sa modestie ne lui lioit la langue.

DU PINDE.

Et quel est donc le nom d'un héros si modeste?

LE MARQUIS.

Il se nomme le Marquis du Carnage.

DU PINDE.

Je suis le trés-humble valet de Monsieur le Marquis du Carnage, & l'admirateur de ses brillans exploits; mais si j'avois formé le dessein d'aimer Mélinde, sa superbe valeur ne m'empêcheroit point d'employer tous les moyens possibles pour la captiver.

LE MARQUIS.

Vous risqués de vous faire échigner de ma main, si vous ne renoncés à la jeune veuve; je vous en avertis en ami.

DU PINDE.

S'il s'agit de défendre les intérêts de mon amour, sachés, Monsieur, que je ne le céde à persone.

LE MARQUIS.

Quoi? Vous voudriés entrer en lice avec moi?

DU PINDE.

Je romprois une lance avec quiconque voudroit me disputer un cœur.

LE MARQUIS.

Savés-vous bien qu'avec un quart de conversion, que j'ai inventé, je réduirois en atomes tous les beaux esprits du monde?

DU PINDE.

Savés-vous bien qu'avec une Epigramme, je ferois mourir de désespoir une armée entiére?

LE MARQUIS.

Vous ne connoissés pas toute la force & toutes les ruses de guerre, que je vais mettre en œuvre pour vous enlever Mélinde.

DU PINDE.

Ah! Il vous seroit plus aisé d'enlever la massuë à Hercule.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous n'êtes pas un Hercule. C'étoit un guerrier que je respecte. Mais vous, de quel métier êtes-vous?

DU PINDE.

Du métier des grands hommes, d'Homere, d'Horace, de Virgile . . .

LE

LE MARQUIS.

Je parie bien que ces prétendus grands hommes n'ont pas six piés de haut ; car j'ai une liste de tous les hommes de haute taille de l'Europe, & j'ai dessein de lever un régiment . . .

DU PINDE.

Quelle ignorance ! . . Vous ne connoissés donc pas non plus les grands Philosophes, Aristote, Descartes, Neuton ?

LE MARQUIS.

Non. Et que font-ils ceux-là ?

DU PINDE.

Ils changent le Ciel & la Terre à leur gré.

LE MARQUIS.

Cependant le Ciel & la Terre me paroissent être tout comme autrefois.

DU PINDE.

Non, l'Attraction en raison inverse du quarré des distances . . .

LE MARQUIS.

Ils ont raison. Les rangs doivent tenir leurs distances dans la formation du Bataillon quarré. Mais vous Monsieur êtes vous aussi un Philosophe qui invente de nouveaux bataillons quarrés ?

DU PINDE.

Non, Monsieur, je ne travaille point pour la guerre; je ne sai que chanter les Héros qui s'y distinguent, & j'assigne aux Guerriers les places qu'ils doivent occuper dans le Temple de Mémoire. C'est une prérogative dont les Eleves des Muses sont seuls en possession. Oui, Messieurs les Militaires, vous travaillés en pure perte; vos plus beaux exploits s'oublient, si vous avés contre vous le bel-esprit. Tôt ou tard vous tombés entre nos mains. On n'est porté à l'immortalité que par les nourissons d'Apollon.

LE MARQUIS.

Je renonce plutôt à l'immortalité. Mais, je perds ici mon tems en propos inutiles. Adieu, Monsieur, préparés-vous à entendre bientôt de mes nouvelles.

il sort.

DU PINDE, *criant après lui.*

Je suis homme à vous damer le pion de toutes les maniéres . . . Voilà en vérité un rival que je ne crains guéres. Un tout autre soin m'occupe. Mélinde m'a ordonné de me trouver ici pour entendre de sa bouche l'arrêt de ma vie ou de ma mort . . . O Ciel! la voici.



SCENE



SCENE III.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

Mélinde paroît sans voile & dans un deuil moins profond. Elle salue en entrant fort gracieusement M. du Pinde.

DU PINDE.

Vous avés donc changé vos lugubres atours!
Le voile est arraché par les mains des amours.
Puis-je en former Madame un favorable augure?

MELINDE.

Vous remarqués tout Monsieur du Pinde, rien n'échape à vos yeux.

TOINON.

Ah! Monsieur, le profond deuil des veuves ne dure que quelques jours. C'est la mode.

DU PINDE.

Il faut bien qu'à la fin, le tems & la raison triomphent de tous les deuils du monde; & vous, incomparable Veuve, qui nourissés votre esprit du suc précieux des meilleurs auteurs, vous faites sans doute servir vos lectures à calmer votre douleur.

MELINDE.

Oui, j'ai lu tantôt vos ouvrages.

DU PINDE.

Mes ouvrages, Madame! Vous avés donc pensé à l'auteur.

Du sort je n'aurois point à craindre les revers,
Si mon ame avoit pu se peindre dans mes vers.

Vous y auriés reconnu ma candeur, vous auriés été touchée de la sincérité de mes sentimens.

MELINDE.

Un Auteur tel que vous, a de grands avantages sur le cœur d'une femme qui pense.

DU PINDE.

Et une femme qui pense comme vous, a un Empire tout puissant sur le cœur d'un Auteur tel que moi. Oui, Madame, ma félicité suprême, ou mon extrême malheur dépendent d'un mot de votre bouche. De grace ne me laissés pas plus longtems dans le suplice de l'incertitude.

MELINDE.

Du Pinde! ne soyés donc pas si pressant.

DU PINDE.

Ah! Madame, les Grecs dans les champs d'Ilion,
Ne soupirérent point pour sa reddition,
Avec autant d'ardeur que l'amoureux du Pinde
En a pour conquérir la charmante Mélinde.

MELINDE.

Depuis que je vous ai quitté, Monsieur, je me suis livrée aux réflexions les plus sérieuses sur tout ce que vous m'avés dit tantôt.

DU

DU PINDE.

Puis-je me flatter que le résultat m'en ait été favorable ?

MELINDE.

Tout bien pésé, je trouve que la mort de Dorus me rend ma liberté, & que la plus longue affliction ne sauroit lui rendre la vie; que jamais femme ne s'est repentie d'avoir épousé un homme d'esprit; & qu'étant maîtresse de moi-même & de mon choix, il seroit cruel, pour satisfaire à une bienséance imaginaire, de laisser longtems dans les horreurs de l'inquiétude, un galant homme qui nous témoigne tant d'estime.

DU PINDE.

Dieux! oserois-je donc me flatter . . . Mais, non . . . l'espérance & la crainte combattent dans mon ame . . . La joïe me lie la langue . . . . elle suspend l'activité de mes sens . . . & me rend immobile . . .

MELINDE.

Oui, mon cœur, qui parle pour vous, me décide; je céde aux conseils qu'il me donne.

DU PINDE, *avec transport.*

Ah! je sens que l'Amour secoüe sur moi son flambeau, il ranime mes esprits, je respire, & ne respire que pour vous.

MELINDE.

Est-il bien vrai, du Pinde? Le cœur parle-t-il un langage si éloquent.

DU

DU PINDE.

Oui Madame, ma bouche n'exprime encore que foiblement, ce que mon cœur ſent avec tant de vivacité. Je vous adore, vous regnés ſur moi en Souveraine, je ne ceſſerai jamais d'etre fidéle & ſoumis à votre Empire.

MELINDE.

Du Pinde levés-vous.

DU PINDE.

Ah! Mélinde, hâtons-nous de conclure le plus bel hymen, que l'Enfant de Cythére ait jamais formé.

MELINDE.

Oui: mon idée eſt de vous emmener à ma campagne, & de vous y donner ma main. Par là nous ſauverons la gêne du cérémonial, & nous n'eſſuierons pas en face les mauvaiſes plaiſanteries, qu'on pourroit faire à l'occaſion de notre hymen. Enſuite nous reparoîtrons à la ville, & vous verrés que perſone ne parlera plus de nous; car les caquets n'ont qu'un tems.

DU PINDE.

Trop adorable Mélinde! la Sageſſe parle par votre bouche, & vous me rendés le plus heureux des mortels, comme je ſuis le plus paſſionné des amans. Que mon ſort eſt digne d'envie! Non,

La Fortune des Rois eſt à mes yeux moins belle . . .
Jurons-nous donc, Madame, une flamme éternelle.

MELIN.

MELINDE.

Je croi pouvoir, ſans rougir, vous faire maintenant l'aveu de ma tendreſſe, je vous promets que l'hymen confirmera, ce que l'amour a ébauché dans mon cœur.

DU PINDE, *lui donnant la main.*

Et moi Madame, je vous adorerai au delà du tombeau ; je laiſſerai à la race future l'exemple inouï d'un Epoux paſſionné jusqu'après le trépas.

J'en jure par les Dieux habitans de l'Olympe.

Il lui baiſe tendrement la main, & elle y répond par des coups d'œil paſſionnés.

MELINDE.

Pour gage de ma foi, acceptés, cher du Pinde, cette tabatiere avec mon portrait. Elle apartenoit à feu Dorus. Heureuſement il l'a laiſſée dans ſons bureau. Je vous enverrai auſſi tantôt tous les livres défendus de ſa bibliothèque.

TOINON, *à part.*

Le préſent eſt galant & fort à ſa place. Cela réveillera de certaines idées.

DU PINDE, *fouillant dans ſes poches.*

Que puis-je, Madame, vous offrir en revanche?

Je ne voudrois ni ſceptre ni courone,
Que pour l'offrir à vos divins appas:
Mais par malheur, hélas! je n'en ai pas;
Je n'ai qu'un cœur épris; je vous le donne.

SCENE

SCENE IV.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON, CARLIN, UN ESCLAVE.

CARLIN.

Madame, voici un Esclave qui vient d'arriver à Tarascon, & qui est fort pressé de vous parler.

DU PINDE, MELINDE & TOINON, *ensemble.*

Un Esclave!

MELINDE.

O Ciel, que me veut-il? Je me sens le cœur saisi.

L'ESCLAVE, *secoüant ses chaines & tendant la main.*

Ayés pitié d'un pauvre Esclave, qui a une grande nouvelle à vous aprendre.

MELINDE.

Et quelle nouvelle?

L'ESCLAVE.

Vous quitterés bientôt ce deuil, vous allés sauter de joie, quand vous saurés ce que j'ai à vous dire.

MELIN-

MELINDE, *s'impatientant.*

Pourquoi? comment? Qu'y a-t-il donc? Dites.

L'ESCLAVE.

Je ferois déja venu une heure plutôt; mais en entrant dans la ville, j'ai rencontré un certain Francisque, un charmant garçon, qui étoit mon ami intime, avant que je fusse enrolé dans la marine; par conséquent avant mon esclavage.

MELINDE.

Où avés-vous donc été fait esclave?

L'ESCLAVE.

Hélas! à Alger. Or ce Francisque a été si attendri de me voir en si piétre équipage, lui, qui m'avoit connu autrefois si brillant, qu'il s'est mis à pleurer comme un veau, & moi j'ai aussi pleuré à mon tour. Tant y a qu'il m'a mené par charité au cabaret . . .

MELINDE.

Mais finissés donc; je meurs d'impatience.

L'ESCLAVE.

Vous allés voir. Il m'a donc régalé d'une chopine de vin pour me refaire le cœur, & pour célébrer mon heureuse délivrance. Quand on vient de loin, on a beaucoup à raconter; le tems s'est passé, Dieu sait comment, & c'est la raison pour-
quoi

quoi je viens si tard vous dire, Madame, que j'ai laissé á Alger en très-bonne santé, mais en très-mauvais arroi, Monsieur votre Epoux.

MELINDE, *jettant un cri.*

Mon Epoux?

TOINON.

C'est le Diable.

DU PINDE.

Soutiens-moi, cher Carlin, cette nouvelle est un vrai coup de foudre.

Il tombe dans les bras de Carlin d'un côté du théatre.

MELINDE.

Toinon, je succombe . . . Le saisissement me prive de l'usage . . . de mes sens.

Toinon de l'autre côté du théatre s'aproche de Mélinde, qui s'apuye sur elle.

TOINON.

Eh! Madame, cela ne se peut pas. Monsieur votre Mari est noyé, très-noyé, je vous en donne ma parole. Ce drôle-ci n'est qu'un imposteur, qu'un yvrogne.

L'ESCLAVE.

Yvrogne vous-même. Si vous ne voulés pas m'en croire, allés-y voir.

MELIN-

MELINDE.

Peut-on se figurer une situation aussi bizarre, aussi terrible, que la mienne?

TOINON.

Vous savés bien, mon Ami, que je ne suis pas fille à risquer ma vie & mon honneur parmi les Turcs . . . peste . . . mais cette affaire mérite pourtant d'être examinée de plus près.

L'ESCLAVE.

Vous m'en croirés ou non, vous dis-je, mais il est certain, qu'un nommé Dorus à été mené prisonier à Alger, peu de jours avant mon départ, qu'on le disoit François, Capitaine de vaisseau, & qu'on ajoutoit qu'il s'étoit vaillamment défendu avant que de se rendre.

TOINON.

Mais comment avés-vous apris tout celà? Ce sera par oui-dire.

L'ESCLAVE.

Non, Mademoiselle, je l'ai vû de mes deux yeux. Le Consul de France ayant reçu des charités pour racheter quelques esclaves de sa nation, nous fûmes tous conduits sur le port, & comme j'ai la physionomie heureuse, je fus compris dans le nombre de ceux qui obtinrent leur liberté. Ce fut alors que Dorus passant près de moi pour être ramené chés son Maître, me conjura de vous aller trouver, Madame, pour vous exposer sa désastreuse situation; & vous prier de convertir au plutôt vos meilleurs effets en argent comptant pour payer sa rançon.

MELINDE, *d'une voix mourante.*

Cher du Pinde, je vous perds & je suis perduë!

DU PINDE.

Non, jamais le Destin n'a pu dans son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice.

TOINON.

En verité j'ai eu tort; ce garçon-là parle de fort bon sens; il y a bien de la vraisemblance à tout ce qu'il dit.

DU PINDE.

Comment, Dorus n'est point mort? Le coup est traître.

MELINDE.

Mon cœur doit-il se livrer à la joïe ou à la douleur? Je perds ou un mari ou un amant.

TOINON.

Quoi qu'il puisse en arriver, vous garderés toujours un mari, & ce n'est pas une bagatelle. Mais au reste Dorus a tort. Puisqu'il étoit une fois mort, il ne devoit pas ressusciter.

L'ESCLAVE, *à part.*

Il faut que ce mari-là ait été un Démon incarné, puisqu'on est si fâché de le savoir vivant.

MELINDE.

Fut-il jamais d'état plus horrible que le mien? Peu s'en faut que je ne sois obligée de pleurer dans un même jour la mort & la vie d'un Epoux.

DU

DU PINDE.

Hélas! je croyois que ce Phœnix en mourant me donneroit la vie, mais puifqu'il revit, il me donne la mort. Cependant tout n'eft pas perdu encore. Il me refte de l'efpoir, fi vous m'aimés, Madame.

MELINDE.

Qu'ofés-vous me dire? Puis-je penfer à vous, fi Dorus eft vivant?

DU PINDE, *à Mélinde.*

Eh! Madame, qu'en auroit-il été, fi cet Efclave maudit fût arrivé un jour plus tard?

MELINDE, *foupirant.*

Hélas!

TOINON.

Si cela eut été, on auroit pu garder le meilleur des deux. Il eft bon d'avoir la piéce de comparaifon.

DU PINDE.

Auroit-il été probable que vous euffiés envoyé chercher un premier mari à Alger, pour en répudier un fecond que vous aviés à la main.

MELINDE.

Si nous avions été mariés, j'aurois du moins été dans la bonne foi, on auroit parlé à un habile Cafuifte, on auroit cherché des expédiens . . .

TOINON.

Voyés ce qu'on gagne à lambiner. Je sai une vieille chanson qui dit

Entre la bouche & le verre
Le vin tombe souvent à terre.

C'est là précisément votre cas.

DU PINDE.

Mais Madame, nos promesses solemnelles, faites à la face du Ciel, ne valent-elles pas bien de frivoles Cérémonies? N'y auroit-il pas moyen de traiter cette affaire sur le même pié que si nous étions mariés?

MELINDE.

Et que deviendroit Dorus?

DU PINDE.

Mais . . . On lui enverra quelques petits secours en Barbarie, & en adoucissant son sort, on lui aprendra de loin, que le croyant péri, vous avés pris un autre engagement; on lui promettra de payer sa rançon, à condition qu'il renoncera à ses premiers droits sur vous, & qu'il ira s'établir dans un païs lointain.

CARLIN.

Je ne suis pas Casuiste, mais je croi qu'il y a moyen de rompre un mariage tel que le vôtre. J'attesterai que Dorus vous a abandonnée malicieusement, qu'il se trouvoit entre vous incompatibilité d'humeur, qu'il avoit l'haleine forte . . .

MELINDE, *à l'Esclave.*

Mon ami, dites-moi, Dorus a-t-il un bon Maître ?

L'ESCLAVE.

C'eſt du moins le meilleur de tous les Algériens.

MELINDE.

Tant mieux. On ne le fera pas ſouffrir. Sa condition en ſera moins dure.

DU PINDE.

La vie eſt par-tout ſujette à tant de chagrins & à tant de traverſes, qu'on eſt également infortuné en Europe comme en Afrique.

MELINDE.

Oui, & l'on ſe fait à tout. Avec un peu de morale on peut-être à Alger auſſi heureux qu'à Taraſcon. Ce monde-ci ne nous offre nulle part une félicité parfaite.

DU PINDE.

Si nous laiſſions donc Dorus en Barbarie ? Qu'en dites-vous ? Les plus grands hommes, des Rois mêmes ont été ſujets à ces petits contre-tems, & les ont fait ſervir à leur gloire.

MELINDE, *à l'Eſclave.*

Combien croyés-vous qu'on demandera pour ſa rançon ?

poux eſt vivant, jusqu'à ce que mes facultés me permettent de le racheter. Si vous voulés vous engager à garder le ſecret ſur cette affaire, & à quitter le païs, voici vingt Louis que je vous offre.

L'ESCLAVE.

Ah! Madame donnés. Je ſuis diſcret, & je vous jure que dans une heure je ſerai hors des portes de Taraſcon.

MELINDE, *lui donnant la bourſe.*

Voici la ſomme. Mais ſi vous nous manqués de parole . . .

DU PINDE.

Oh! ſi vous nous trahiſſés, j'ai aſſés de credit pour vous faire mourir dans les fers . . . *à Mélinde.* Généreuſe Mélinde, que ne vous dois-je point?

MELINDE.

Vous ne me devés rien encore. Avant que de m'engager plus loin, je croi devoir conſulter mon Directeur ſur une affaire ſi délicate. Il me faut mettre ma conſcience entiérement en repos. Cher Ami, venés m'accompagner.

Elle donne la main à Du Pinde, & ſort avec lui

TOINON, *les ſuivant.*

Il y a pourtant dans tout cela quelque choſe qui me révolte. Adieu Carlin.

SCENE V.

CARLIN, L'ESCLAVE.

CARLIN.

Adieu ... Or ça Monſieur l'Eſclave, je n'ai pas encore dit un mot, moi. Mais, vous ſavés que je vous connois depuis long-têms. Vous étiés un Maître fourbe avant votre eſclavage; j'eſpère que vos malheurs vous auront fait changer.

L'ESCLAVE.

Ah! mon Enfant, que veux-tu? Je vais toujours ... *Lui montrant la bourſe.* Voilà par exemple une bonne aubaine. Mais ces chiens de Turcs m'ont bien fait manger de la vache enragée.

CARLIN.

Morbleu, nos Almanacs en racontent des choſes incroyables. On dit qu'ils mangent les hommes.

L'ESCLAVE.

Oh! pas tout à fait. Cela eſt trop fort.

CARLIN.

Mais ne vous ont-ils pas coupé la langue? Voyons.

L'ESCLAVE.

Pauvre innocent! N'entens-tu pas que je parle?

CAR-

CARLIN.

Or, puisque vous favés parler, aprenés-nous un peu ce que difoit mon pauvre Maître. Quel air avoit-il?

L'ESCLAVE, *héſitant.*

Oh! . . . Il étoit gros & gras.

CARLIN.

Comment Diable! Il faut donc que la mifère faffe engraiffer, car en partant, il étoit maigre & fec.

L'ESCLAVE.

Quand je dis, gros & gras, ce n'eft pas à dire qu'il foit là comme un Ortolan, mais j'entens qu'il n'eft ni gras ni maigre.

CARLIN.

Mon drôle, je commence à douter de la vérité de tous vos contes . . . Que je vous queftione un peu . . . Voyons. Quel age peut avoir Dorus?

L'ESCLAVE.

Mais là, entre deux de vingt à quarante.

CARLIN.

Fort bien. Il en a cinquante au moins . . . Eft-il grand ou petit?

L'ESCLAVE.

Il eft d'une belle taille. A peu près comme vous, Monfieur Carlin.

CARLIN.

Cet *à peu près* eſt admirable. Il a un pié de plus que moi. Quelle eſpéce de viſage a-t-il?

L'ESCLAVE.

Il me ſemble le nés retrouſſé, les yeux petits, le teint couperoſé.

CARLIN.

Il n'y a pas un mot de vrai. De quel poil?

L'ESCLAVE.

D'un blond un peu ardent.

CARLIN, *prenant un bâton.*

Ah ça! mon Ami, convenés que vous êtes un inſigne Menteur, ou bien j'apellerai tous les domeſtiques de la Maiſon, & je vous ferai conduire au cachot.

L'ESCLAVE.

Mais, mon cher Monſieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on en agit avec un pauvre Eſclave, qui devroit inſpirer la compaſſion.

CARLIN.

Point de miſéricorde pour un Impoſteur. Avoüés, ou je . . .

L'ESCLAVE.

Monſieur Carlin, laiſſés moi partir en paix. Je vous remettrai la moitié des 20 Louis que Madame m'a donnés.

CAR-

CARLIN.

Comment Coquin, tu crois donc corrompre un Domeftique auffi fidéle que moi. Vîte en prifon. A moi la Fleur, François, l'Epine, Matthieu, St. Jean, la Brie, . . .

L'ESCLAVE, *en tremblant.*

Miféricorde, Monfieur Carlin, miféricorde. Accordés-moi la permiffion de fortir, & je vous donnerai tous les 20 Louis.

CARLIN, *fe faififfant de la bourfe.*

Donne-donc. Que ne doit-on pas faire par miféricorde?

L'ESCLAVE.

Ce que vous faites-là n'eft pas Chrétien. Au bout du compte je n'ai menti que par procuration.

CARLIN.

Par procuration! Et de qui?

L'ESCLAVE.

De Monfieur le Marquis du Carnage, puifque vous voulés tout favoir. C'eft lui qui a inventé ce beau conte, & qui m'a promis dix Ecus pour le débiter.

CARLIN.

Il eft donc certain que tu n'as pas vu mon Maître à Alger?

L'ESCLAVE.

Ni lui ni ſon ombre.

CARLIN.

Dorus eſt donc bien mort?

L'ESCLAVE.

Mort & noyé. C'eſt le Marquis, vous dis-je, qui eſt l'auteur de toute ma relation.

CARLIN, *le chaſſant à coups de bâton.*

Montre-nous donc les talons, Maraud. Voilà comme il faut payer & renvoyer les Imposteurs.

Tandis que l'Eſclave ſe ſauve, & que Carlin le pourſuit en le roſſant, le Marquis paroît, qui attrape quelques coups en paſſant.

SCENE VI.

CARLIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Arrête-donç, Carlin, que diable fais-tu?

CARLIN.

Ah! Monſieur, je vous demande pardon. C'étoit un de mes créanciers inſolens, que je faiſois déguerpir, & par malheur vous vous êtes rencontré dans mon chemin.

LE

LE MARQUIS.

Si tu étois mon égal, je ferois obligé de te masſacrer; mais ne l'étant pas, je puis te faire grace.

CARLIN, *faiſant la révérence.*

Monſieur vous êtes trop débonaire.

LE MARQUIS, *à part.*

Voyons ſi la bombe eſt crevée. *à Carlin.* On dit que notre ami Dorus eſt plein de vie, détenu captif à Alger.

CARLIN, *à part.*

Pour pouvoir garder mes 20. Loüis, il ne faut ſonner mot ... *au Marquis* ... Oui, Monſieur, & vous nous en voyés le cœur rempli de joïe. Un eſclave eſt venu raconter la choſe de point en point à notre Maîtreſſe. La bonne Dame en eſt toute hors d'elle-même. Je croi qu'elle ira en perſone à Alger pour racheter ſon cher Epoux.

LE MARQUIS,

s'en allant & riant à gorge déployée.

Ha, ha, ha! le tour eſt plaiſant ... Mais il faut que je revienne tantôt pour l'empêcher de partir. Cela gâteroit tout ce que nous avons fait de bien.

Il ſort.

CARLIN

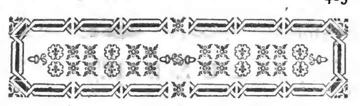
CARLIN *riant aussi.*

Ha, ha, ha! Va, va. Tu n'es qu'un Nigaud, & tes intrigues sont cousuës de fil blanc. Mais irons-nous avertir Madame de tout ceci? .. Non, parbleu, non. Il faudra tenir bouche close. Tant qu'elle persistera dans la résolution d'épouser Monsieur du Pinde, je ne dirai rien; mais si elle change d'avis, ou qu'elle veuille envoyer de l'argent à Alger, pour lors il sera tems assés de la désabuser: & je saurai bien à mon tour inventer quelque bon conte, qui m'éxemtera de restituer mes chers 20. Louis.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE



ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

DORUS *seul.*



Graces au Ciel, me voilà dans mon domicile, & je revois contre mon attente ces murs, dans lesquels j'ai passé des jours si serains & si heureux. Insensé que j'étois, pourquoi quittai-je tous ces avantages, toutes ces douceurs de la vie? Hélas! les biens de la fortune procurent le repos à ceux qui ont l'esprit tranquile; mais ils l'ôtent à ceux qui sont inquiets & remuans. Mélinde, Epouse adorée, Epouse tendre & fidéle, je vais oublier dans vos bras tous les maux qu'un mauvais destin m'a fait essuyer.



SCENE II.

DORUS, CARLIN.

CARLIN, *au fond du théatre.*

Quel homme eſt ici ſeul dans l'apartement de Madame ? Aparemment un ſecond émiſſaire de Monſieur le Marquis du Carnage. Il ignore la réception que j'ai faite à ſon collégue. Mais je lui aprendrai à nous faire des contes bleus ; à vouloir nous prendre pour dupes. Ses épaules s'en reſſentiront . . . *à Dorus.* Vous venés aparemment d'Alger, mon Ami ?

DORUS.

Oui.

CARLIN.

Fort bien, je m'en doutois.

DORUS, *à part.*

C'eſt le pauvre Carlin. Il ne me reconnoît point. C'eſt le ſort des infortunés d'être méconnus. Mais je lui pardonne ſon erreur, & je ſuis charmé de le voir.

CARLIN.

Monſieur l'Algérien, vous venés trop tard. Vous avés eu pour votre malheur un devancier qui a voulu nous jouer le même tour. Mais nous avons apris à connoître & à récompenſer les fripons de votre eſpéce.

DORUS.

DORUS.

Carlin! quel langage eſt ceci?

CARLIN.

Décampés & ne raiſonés point.

DORUS, *d'un ton ferme.*

Carlin!

CARLIN,
ſe mettant en poſture de le battre.

Vous avés beau m'apeller par mon nom, décampés, vous dis-je, ou je vous aſſomme.

DORUS.

Au moins, Carlin, regarde-moi en face.

CARLIN,
le regardant fixement & s'effrayant.

O Ciel! En voici bien d'une autre. Ce ſorcier-là a pris la phyſionomie de mon défunt Maître pour nous mieux tromper.

DORUS, *lui tendant la main.*

Baiſe-moi la main, mon pauvre garçon; je veux bien permettre ce transport à ta joie.

CARLIN.

Moi vous baiſer l'ergot? Je m'en garderai bien. Vous pourriés être le Diable ſous la figure de Dorus, & puis vous diſparoîtriés . . . Voyons, n'avés-vous point par hazard quelque attribut de Satan? *il l'examine.*

DORUS.

Défais-toi donc de tes craintes puériles. Viens me toucher: c'eſt ton Maître que tu vois.

CARLIN, *s'aproche de lui en tremblant.*

Vous avés bien ſon air & ſa voix. Mais vous êtes noyé, Monſieur, & vous feriés mieux de reſter au fond de la mer, que de venir nous effrayer ici.

DORUS.

Tu te trompes, mon cher Carlin, mais tu es excuſable. Je ne ſuis point noyé, mais j'ai été captif à Alger. J'ai trouvé moyen de rompre mes fers, & après mille dangers, me voici par une eſpéce de Miracle rendu à mon Epouſe.

CARLIN, *ſecouant la tête.*

Mais, Monſieur tous les honnêtes gens aſſurent que vous êtes mort. Pouvés-vous aller là contre? On dit . . .

DORUS.

On dit eſt un ſot, & vous auſſi Monſieur Carlin.

CARLIN.

Diable! Celui-ci a le verbe haut, & le ſtyle énergique.

DORUS.

C'eſt trop m'impatienter.

CAR-

CARLIN, *à part.*

Il pourroit y avoir du vrai dans tout ceci . . *à Dorus* Eh, bien! Monſieur, ſi vous êtes donc véritablement Dorus, daignés m'excuſer. Mais qui Diantre auſſi, vous auroit reconnu ſous cette livrée de faquin?

DORUS.

Hélas! comment puis-je paroître autrement? Dépouillé de tout, je ſuis arrivé à Marſeille dans un état ſi miſérable, que j'ai eu honte de m'y montrer aux yeux de mes anciens amis; & mon impatience m'a fait marcher à pié jusqu'à Taraſcon.

CARLIN, *embraſſant ſes genoux.*

Ah! Mon cher Maître, que votre ſort me fait pitié! Vos malheurs vous rendent encore plus cher à mes yeux.

DORUS.

Léve-toi, Carlin; à ce trait je reconnois ton attachement. Un bon Domeſtique ſent toujours un certain retour de reſpect pour un ancien Maître . . . Mais pour parler de ce qui m'intéreſſe davantage, que fait ma chère Mélinde? Pourquoi ne l'ai-je pas encore rencontrée?

CARLIN, *à part.*

Ah! voici l'article ſcabreux . . . *à Dorus* . . . Monſieur, elle ſe porte extérieurement bien . . . là, comme les Dames ſe portent. Je la croi ſortie. Depuis votre départ, elle a été cruellement tourmentée de vapeurs, & elle croit qu'il n'y a

que l'exercice qui puisse la tirer d'affaire. Monsieur du Pinde a la bonté de l'acompagner quelquefois dans ses promenades. Qu'elle va être étonée de votre retour!

DORUS.

Des vapeurs! . . . Carlin, je vais la chercher par tout. La joie de me revoir la guérira tout de suite.

CARLIN.

Je croi que vous feriés mieux de ne pas la surprendre tout d'un coup. Cela seroit capable de lui donner la mort. Combien d'exemples n'avons-nous pas, que l'aparition imprévuë d'un mari a mis une femme tout sens dessus dessous.

DORUS.

Non, Carlin, une surprise si agréable n'aura que de la douceur pour elle. Après tous mes malheurs, ce me sera une consolation bien grande, de partager avec ma chère Mélinde le plaisir de nous rejoindre, & sa première surprise se perdra bientôt dans un torrent de caresses & d'embrassemens. Tu ne connois pas le cœur de cette femme, ni la force de l'amour conjugal.

CARLIN.

Oh! je sai bien qu'elle a des dispositions admirables à l'amour conjugal. C'est-là son fort. Elle n'en veut point d'autre, & hors un mari, tout lui déplait. Voilà aussi pourquoi . . .

DORUS.

Volons donc dans les bras de cette tendre Epouse. Garde-toi, Carlin de lui rien dire.

il fort.

CARLIN, *seul.*

Non, je ne puis revenir de ma frayeur. Le corps me tremble encore. Que son retour va causer de desordre dans cette Maison! Quoi qu'il m'ait dit, tâchons de rencontrer quelque part Toinon, pour l'avertir de ce qui se passe.

il fort.

SCENE III.

MELINDE, LE MARQUIS, TOINON.

LE MARQUIS, *riant.*

Ha, ha, ha! Vous avés donc donné dans le panneau?

MELINDE.

Je vous dis qu'un Esclave est venu tantôt m'assurer, qu'il a vu Dorus en persone à Alger.

LE MARQUIS.

Et moi je vous assure qu'il est mort & enterré au beau milieu de la Mer. Mais quand il feroit vivant, si j'avois dessein de me défaire de lui, je

 n'au-

n'aurois qu'à le mener à la guerre avec moi, dans quelque endroit où il feroit chaud. S'il fe tenoit à mes côtés dans une affaire meurtrière, vous le verriés bien vîte fur la lifte des morts.

MELINDE.

Mais l'Efclave . . . .

LE MARQUIS.

L'Efclave eft un Emiffaire que je vous ai lâché: C'eft une rufe de guerre que j'ai imaginée, pour vous donner une fauffe alarme.

MELINDE.

A quel deffein? . . . Pour quel but?

LE MARQUIS.

Morbleu, mon Amour . . . .

MELINDE, *étonée.*

Votre Amour!

LE MARQUIS.

Oui Madame, je vois bien qu'il faut parler clairement. Il y a longtems que je vous envifage comme une forterelfe importante, dont je voudrois faire la conquête. Mais tant que Dorus vivoit, vous aviés un Commandant qui défendoit le corps de la place. Je n'ai fait que dreffer mon plan d'operations & vous inveftir de loin. Mais maintenant j'ofe vous affiéger dans les formes, j'attaque vos ouvrages extérieurs & intérieurs, je prépare l'affaut pour le chemin couvert, mes piéces font en batterie, je pourrai foudroyer vos remparts, & fi vous ne battés la chamade, vous me forcerés de monter à la brêche, TOI-

TOINON.

Cela fait trembler. Arborons vîte le drapeau blanc.

MELINDE, *minaudant.*

Les attentions, les ſoins d'un Officier auſſi célébre, auſſi brave que vous, ont toujours je ne ſai quoi de flatteur .... mais ....

LE MARQUIS.

Pour vous plaire Madame, on attaqueroit l'Empire Ottoman. Sans vanité dans mes Campagnes contre les Turcs, on me nommoit le petit Scanderberg, & plus d'un Viſir s'en eſt retourné à Conſtantinople avec une paire d'oreilles de moins.

MELINDE.

Je tremblerois ſans ceſſe pour la vie d'un Epoux ſi vaillant. Vous pourriés rencontrer quelque jour un Viſir qui ne ſe laiſsât pas couper ſi tranquilement les oreilles.

LE MARQUIS.

Je ne les crains point. Le dernier auquel j'eus affaire, ce fut à la Bataille de Négrepont. Je le tenois déja d'une main, ayant l'autre levée pour le fendre en deux. Ma foi, une bombe vint tomber entre nous, écarta ma main, & le Viſir ſe ſauva, ſans quoi ſon affaire étoit faite.

MELINDE.

Mais hélas Monſieur, ſi ma main étoit donnée? ſi ...

LE MARQUIS.

Votre main promiſe! O Ciel! A qui? Un ſimple mortel ſeroit-il aſſés audacieux pour vouloir m'enlever ce que toutes les forces combinées de l'Europe n'auroient pu m'arracher?

TOINON.

On n'en peut épouſer qu'un. Les loix ont été faites par des Hommes, des Orientaux.

MELINDE.

Mais les ſentimens du Cœur ....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Que me ſervent les ſentimens du cœur? Les ſoins qu'on donne à une Perſone dont on ne ſauroit eſpérer la poſſeſſion, reſſemblent à une campagne d'hyver, qui fatigue beaucoup & ne produit rien. Un Officier tel que moi, ne ſert plus en volontaire, ſans gages & ſans avancement.

TOINON.

Mais, Monſieur, vous ſavés qu'un mari vivant n'eſt pas un petit obſtacle. Voudriés-vous bien raſſurer Madame, & nous dire naturellement ſi Dorus eſt mort ou vivant?

LE MARQUIS,
en mettant le doigt ſur le front.

La prétendue réſurrection de Dorus part de là, mon enfant! J'ai craint qu'un autre Conquérant n'eût ſur Madame les mêmes vuës que moi, & j'ai imaginé ce ſtratagème, pour gagner le tems de pouſſer mes travaux. TOI-

TOINON.

Voilà tout ce que je voulois ſavoir; le Ciel en ſoit loué!

MELINDE.

Vous calmés mon cœur agité, & je ſuis charmée de vous avoir, Monſieur, l'obligation de ma tranquilité.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, vous pouvés dormir en repos. Votre mari eſt noyé, très-noyé, ou le Diable m'emporte!

Dans le tems que le Marquis jure ainſi, Dorus paroît au fond du théatre; le Marquis l'apperçoit, & reſte d'abord immobile; enſuite il marque ſa frayeur par des geſtes, & s'enfuit enfin en criant:

O Ciel! j'en ai menti. A moi Grenadiers! A moi Grenadiers!

Mélinde après avoir bien enviſagé Dorus, tombe comme morte ſur un Sofa.



SCENE IV.

MELINDE, DORUS, TOINON.

DORUS.

Quel étrange ſpectacle! & que veut dire ceci? Le Marquis s'enfuit, Melinde tombe ſans connoiſſance. Mon retour inopiné inſpire-t-il tant de joie ou tant de crainte?

Il veut s'aprocher de Mélinde.

TOINON.
l'arrêtant ſans le regarder.

Halte-là, mon drôle! Ce Coquin pourroit fort bien nous dévaliſer.

DORUS.

N'avés-vous donc aucune compaſſion?

TOINON.

Déguerpiſſés d'ici, & allés demander la charité ailleurs; ou bien j'enverrai chercher la Maréchauſſée, qui vous mettra en lieu de ſûreté.

DORUS.

Toinon, reconnois la voix de ton Maître?

TOINON.

TOINON.

Allés-vous-en, vous dis-je. J'ai la tête rompuë de tous les ſots contes qu'on nous a fait aujourd'hui. Il en viendra, je parie encore une douzaine de ces marouſles-là, avant qu'il ſoit nuit. Je voudrois qu'ils fuſſent tous au fond de la Mer avec mon Maître.

DORUS.

Que l'infortune entraine d'humiliations! Me verrai-je maltraité de mes propres domeſtiques? La ſeule conſolation qui me reſte, c'eſt ma fidèle Mélinde. Volons à ſon ſecours.

Il s'avance encore vers le Sofa. Toinon veut l'en empêcher. Il la repouſſe & lui dit.

Retire-toi, Coquine, je ſaurai punir ton audace.

TOINON, *le regardant.*

Il n'entend pas raillerie. Ma foi à ce noble couroux, & même à ces traits, je commence à croire que ce pourroit bien être Dorus en perſone.

DORUS,
ſe jette aux piés de Mélinde & lui prend la main.

Epouſe chérie, dans quel état vous retrouvé-je? Ma préſence & ma voix ne peuvent-elles vous rapeller à la vie?

MELINDE,
ſoupire ſans ouvrir les yeux.

Hélas!

DORUS.

DORUS.

O, miracle opéré par la tendresse conjugale! Ce soupir me fait connoître, que j'ai encore sur votre ame le même pouvoir, que lors de nos premières amours.

MELINDE, *ouvrant les yeux.*

Toinon! Mon flacon d'eau de senteur.

DORUS, *se relevant.*

Quoi? De l'eau de senteur?

MELINDE, *à demi-voix.*

Oui, il y a ici une vilaine odeur de crapule, de goudron, qui me donne des maux de cœur.

DORUS.

Mélinde! . . . Voilà une singuliére délicatesse.

MELINDE, *à part.*

Je suis outrée.

DORUS.

Vous détournés vos regards?

MELINDE.

Vous avés donc résolu de me donner la mort?

DORUS.

Moi, Mélinde, Moi, qui ne respire que pour vous?

MELINDE.

Vous prenés trop de peine.

DORUS, *à part.*

Il régne du desordre dans ses idées. La joie soudaine de me revoir trouble son ame.

MELINDE.

Vous ne jugiés pas à propos de me faire prévenir sur votre retour?

DORUS.

L'impatience de vous revoir m'a fait voler dans vos bras.

MELINDE.

Ce vol m'a causé une frayeur dont je me ressentirai toute la vie.

DORUS.

Hélas! dans mes malheurs il ne m'étoit resté, ni domestique pour m'annoncer, ni dequoi payer un messager.

MELINDE.

Je n'en suis pas la cause . . . & j'en porte la peine.

DORUS.

Mélinde!

MELINDE.

Oui, Dorus, vous savés que je me suis toujours oposée à une entreprise, aussi extraordinaire que la vôtre. Mes larmes ne pouvoient vous retenir. Vous vouliés me quitter. Vous voyés quels en sont les fruits.

DORUS.

DORUS.

J'avois droit de m'attendre à des consolations, & l'on me fait des reproches.

MELINDE.

Vous savés, Monsieur, que mon cœur est incapable de dissimulation. Dans ce premier mouvement je ne pourrois vous faire que de feintes caresses. Vous avés trop d'esprit & trop de sentimens, pour vouloir que je joue un rôle d'hypocrite . . . *à part.* Son retour me fait perdre le plus aimable des amans!

DORUS.

Madame, il s'est fait un terrible changement dans votre cœur!

MELINDE.

Ne craignés point que j'oublie jamais mon devoir ou que j'y manque. Vous retrouvés votre Epouse. Soyés satisfait, si le tems & vos procédés vous rendent auprès d'elle, ce que vous avés risqué si légèrement.

DORUS.

Mais, Madame!

MELINDE.

Permettés que je passe dans mon cabinet, & accordés-moi quelques momens de tranquilité, pour me remettre de ma surprise. Je reviendrai bientôt ici, & je tâcherai d'y raporter, avec un esprit

esprit calmé, tout ce que je ne trouve point à l'heure qu'il est dans mon ame.

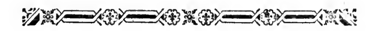
En sortant elle dit un mot à l'oreille à Toinon.

TOINON.

Oui, Madame, je n'y manquerai pas . . . *à part en sortant par un autre côté* . . . Que de beaux projets vont s'en aller en fumée!

DORUS.

Quel accueil, Grand Dieu! Non, je ne puis revenir de mon étonement. La perfide me fuit! Malgré ses procédés je l'aime encore, & mon cœur veut l'excuser. Mélinde n'a point trahi son devoir; son langage n'est pas d'une femme qui se sent coupable. Le crime est plus timide, & je connois trop sa vertu pour oser la soupçoner. Il faut que quelque événement singulier ait altéré son caractère & changé ainsi ses manières. Tâchons d'éclaircir ce mistère. Mélinde, que vous déchirés mon cœur!



SCENE V.

DORUS, DU PINDE.

DU PINDE, *au fond du Théatre.*

Je viens de rencontrer Toinon, qui m'a dit que Dorus . . . Mais voici la confirmation d'une si funeste nouvelle . . . Feignons cependant.

DORUS,

DORUS,

sans se tourner, & comme enfoncé dans une profonde rêverie.

Qui est là ?

DU PINDE.

Qu'entends-je? C'est Dorus! Cet ami d'Amphitrite
N'a point vu, grace au Ciel, les rives du Cocyte ;
Il nous est ramené par les Nymphes des eaux,
Et son aspect détruit nos craintes & nos maux.
il l'embrasse.

DORUS.

Il m'est doux, Monsieur, de rencontrer enfin quelqu'un qui paroisse charmé de mon retour; tandis que tout le monde me traite ici en Algérien.

DU PINDE, *à part.*

Le Diable n'y perd rien. Je suis le plus à plaindre.

DORUS.

Au lieu d'un accueil prévenant, que j'avois droit d'attendre en rentrant dans ma maison, chacun m'y tourne le dos. De grace, Monsieur, daignés m'expliquer la cause de tant de bizarreries. Un éclaircissement est indispensable à mon repos, & votre façon d'agir m'inspire une parfaite confiance.

DU PINDE, *biaisant.*

Votre question est embarassante . . . Il seroit difficile de vous satisfaire en termes clairs & précis . . . Mais voyons si la gracieuse Métaphore me prêtera des secours. Ecoutés une fable que j'ai composée, il n'y a pas long-tems, & qui vous peindra votre situation. *Le Milan, l'Aiglette, & les Oiseaux de proie . . .* DO-

DORUS, *veut s'enfuir.*

Adieu Monſieur.

DU PINDE, *le retenant.*

Quoi vous fuyés?

DORUS.

Je crains les oiſeaux de proie, & ceux qui les font parler.

DU PINDE.

Et depuis quand Dorus mépriſe-t-il l'eſprit?

DORUS.

Depuis que j'en vois faire un ſi étrange abus.

DU PINDE.

A tout autre qu'à Vous, on pourroit dire que vouloir parler eſprit, c'eſt vouloir jouer gros jeu . . . .

DORUS.

Et ne payer qu'en Jettons. Mais de grace, Monſieur, ne remuons point les décombres de l'hôtel de Rambouillet; il en pourroit ſortir des exhalaiſons dangereuſes. Parlons de Mélinde.

DU PINDE.

Que voulés-vous que j'en diſe? C'eſt ſouvent la compagnie qu'une femme voit, qui lui gâte l'eſprit.

DORUS.

Voilà pourquoi j'avois choiſi à Mélinde pour ſociété . . .

DU PINDE.

Oui, la dévote Serpentine qui joue agréablement de la prunelle en disant son chapelet. Le Marquis du Carnage, le César du siécle, qui, à la dernière bataille, se fit entourer de Chevaux de frise, & qui avoit l'air d'un hérisson. Madame Gobert & sa grande haquenée de fille, les Antipodes de la bonne compagnie. Monsieur Boniface dont le mérite réside, moitié dans son gosier & moitié dans ses mâchoires. Madame Agathe, qui ne cesse de pleurer un mari imbécille, qu'elle a fit enrager pendant sa vie. Un Directeur coquet & petit-maître. Monsieur Lazare, qui est devenu par le credit de ses amis un Savant de profession, sans avoir jamais rien apris. Plus, Mademoiselle Héléne la prude, qui fit tordre le col à son Perroquet, pour avoir dit des obscénités. Plus, Monsieur Richard, un Sot à prétentions. Plus . . .

DORUS.

Au nom de Dieu, cessés Monsieur. Parmi tous les honnêtes gens que vous déchirés-là, il n'y en a point, dont le commerce soit peut-être aussi dangereux pour Mélinde que celui d'un Satyrique amèr, d'un médisant, qui fait l'agréable aux dépens du genre humain. Adieu Monsieur.

il sort.

DU PINDE, *seul.*

Que ces Marins sont lourds! Dorus a de l'esprit, on n'en sauroit disconvenir, mais c'est un froid moraliseur. Hélas ! son retour me précipite, du faîte de la félicité, dans un abyme de déséspoir.

SCENE

SCENE VI.

MELINDE, DU PINDE.

MÉLINDE, *entrant avec vivacité.*

Il faut nous féparer, il faut rompre tous nos liens. Ainfi le veut le fort, ainfi l'exige mon devoir. Cher Du Pinde, recevés pour la dernière fois un titre fi doux. Evités déformais ma préfence; mais que mes larmes vous aprenent, combien il m'en coûte de vous dire un éternel adieu.

DU PINDE.

Comment puis-je céder un cœur que je poffé-de? Juftes Dieux! ce malheur eft-il donc fans re-méde?

MELINDE.

Vous-avés vu Dorus: c'eft tout vous dire.

DU PINDE,
tirant fon Epée & la préfentant à Genoux à Mélinde.

Eh bien! Madame, achevés donc de percer ce fein, dans lequel vous portés des coups de poignard fi cruels.

MELINDE.

Arrêtés Monfieur & remettés cette épée. Je perds en ce jour un Amant que j'adore; mais je retrouve un Epoux que je dois aimer. Je vous fais voir toute la foibleffe de mon cœur; mais je dois auffi vous faire connoître toute la force de ma vertu. Eftimés-moi affés, pour me croire incapable du moindre égarement dans ma conduite.

DU PINDE, *remettant l'Epée.*

Il faudra donc que je vous adore éternellement dans un respectueux silence.

MELINDE, *le regardant tendrement.*

Non, du Pinde, il faudra que vous tâchiés de m'oublier.

DU PINDE.

C'est exiger l'impossible.

Il faut donc me cacher aux yeux de l'Univers.
Je vais me retirer dans le fond des déserts.
Les Faunes, les Sylvains verront couler mes larmes,
Tant qu'un autre que moi possèdera vos charmes.

MELINDE.

Adieu, du Pinde . . . Adieu à jamais.
Elle lui donne la main.

DU PINDE.

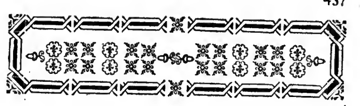
Je meurs de désespoir, pour prix de mes amours;
Le seul Phœbus me reste, Ah! viens à mon secours.

Ils se retirent, chacun de son côté, dans la Coulisse, en se suivant amoureusement des yeux, le plus long-tems qu'ils peuvent.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE



ACTE V.



SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, SERPENTINE.

LE MARQUIS, *entrant le premier.*

Ouf! je viens d'avaler une poudre contre la frayeur; mais c'eſt de l'onguent miton-mitaine. J'en aurai ſûrement la mort . . . Hélas! peut-être cette frayeur m'eſt-elle ſalutaire.

SERPENTINE.

Qu'avés-vous, Monſieur le Marquis? D'où vous vient cet air effaré? ma préſence vous effraie-t-elle?

LE MARQUIS.

Rien n'effraie le Marquis du Carnage.

SERPENTINE.

Vous n'êtes pas cependant, comme vous avés coutume d'être. Ma préſence vous gêneroit-elle?

Me regardés-vous aussi comme un objèt odieux? Ah! je joue de malheur avec les hommes. Les préjugés qu'ils ont contre moi, leur font suggérés par l'Esprit malin.

LE MARQUIS,
regardant autour de soi d'un air farouche.

L'Esprit malin! Où est-il? Le voyés-vous?

SERPENTINE.

Non, je ne vois rien, mais je lis dans votre cœur. Je ne sai que trop comment sont faits les hommes du siécle. Vous me haïssés aussi bien que du Pinde.

LE MARQUIS.

Vous vous mettés une vision en tête, & vous partés de là, pour faire une sortie sur moi. Qui vous dit, que vous m'êtes odieuse?

SERPENTINE.

Mes yeux.

LE MARQUIS.

Avec votre sainte permission, vos yeux se trompent, Mademoiselle. Car bien loin de vous haïr, je suis venu ici pour vous demander votre protection & votre amitié.

SERPENTINE.

Discours ordinaires des mondains, paroles emmiellées peu capables de me séduire. Du Pinde m'a parlé autrefois sur le même ton; mais aujourd'hui, que ce vient au fait & au prendre . . .

LE

LE MARQUIS.

Eh! laissés-là votre du Pinde; il n'est pas question ici de ce marchand de cervelle.

SERPENTINE.

Oh! Il n'en est que trop question pour moi. L'Infidéle, à ce que je croi, m'aimoit jadis; mais maintenant cette folle de Mélinde lui fait tourner la tête.

LE MARQUIS.

Mort de ma vie! vous me faites enrager avec ce du Pinde. Je voulois vous dire . . .

SERPENTINE, *d'un ton doux.*

Ne vous fâchés point, mon bon ami, qu'avés-vous donc à m'aprendre?

LE MARQUIS.

Un grand événement. Ma Nourice me disoit autrefois, que le Ciel nous envoie souvent des revenans, pour nous faire rentrer en nous-mêmes.

SERPENTINE.

Il en faut toujours revenir aux sentences des Nourices. On se les rapelle jusques dans la vieillesse.

LE MARQUIS.

Or donc, je pense que le Ciel, irrité du stratagème dont je me suis servi pour tromper Mélinde, & de tout le sang que j'ai répandu à la guerre, m'a mis l'ombre de Dorus à dos, pour amortir mon grand courage, & pour opérer ma conversion.

SERPENTINE.

Vous m'étonés Monſieur. Quoi? Dorus vous eſt aparu? Ah! ſi du Pinde pouvoit avoir une ſemblable aparition.

LE MARQUIS.

Encore du Pinde! Ecoutés donc Mademoiſelle. Une armée de cent mille Combattans ne m'auroit point épouvanté, & la plupart des Puiſſances de l'Europe ſavent, que le Marquis du Carnage ne craint pas les hommes; mais je vous avoue, que, lorſqu'il s'agit de lutter contre des ſpectres, le courage me manque; & j'ai réſolu, pour prévenir une plus grande effuſion de ſang humain, de me détacher du monde, de quitter le métier de la guerre, & de me faire recevoir au nombre des pénitens.

SERPENTINE.

Petite Brebis égarée, qui couriés parmi les Loups dévorans de ce monde, venés rentrer dans le berçail des ames fidèles.

LE MARQUIS.

Ah! Mademoiſelle, vous, qui êtes en ſi bonne odeur chés tous les ſaints du Calendrier, voudriés-vous me prendre ſous vos auſpices, voudriés-vous me faire ouvrir les portes des ſacrées cellules?

SERPENTINE.

Ah! Mon Frère, entrés parmi nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Comment diable! elle m'apelle déjà ſon frére.

SER.

SERPENTINE.

Je ne ſuis encore qu'une foible novice dans notre douce Communauté ; mais, quoi qu'il en ſoit, votre converſion me tient à cœur, vos ſentimens me charment, & je ſens déjà pour vous, ce que nous apellons une tendre affection.

LE MARQUIS.

Que je ſuis heureux ! Je m'abandonne à votre direction, & me jette à corps perdu entre vos bras.

SERPENTINE.

Et je vous y reçois avec ferveur. Vous êtes déjà un tout autre homme. Je vous trouve fort aimable comme cela . . . *à part* . . . Puiſqu'il n'y a pas moyen d'avoir du Pinde, ce Marquis-ci ſeroit aſſés mon fait.

LE MARQUIS.

Que me conſeillés-vous, de me faire ou Pélerin ou Hermite ? Qu'eſt-ce qui ſeroit le plus vîte mon affaire . . . là . . .

SERPENTINE.

Ni l'un, ni l'autre. La vie ambulante de Pélerin vous éloigneroit de moi, & vous priveroit de mes conſeils ; & en vous faiſant Hermite, le Malin viendroit encore vous tenter dans le déſert.

LE MARQUIS, *épouvanté.*

Ma chère ſœur, ne m'en parlés donc pas. Mais que faut-il que je faſſe ?

SERPENTINE, *à part.*

En acquérant la gloire d'avoir opéré une conversion, je pourrois fort bien obtenir en même tems un mari.

LE MARQUIS.

Que dites-vous là?

SERPENTINE.

Je soupire sur vous, Mon cher Frère. Je pense que votre conversion n'en sera que plus méritoire, si vous restés dans le monde; mais que vous feriés bien de sortir de cet état de garçon, qui est un état de perdition. Ce seroit un grand pas dans votre nouvelle carriére.

LE MARQUIS.

Quoi? me marier? Le Mariage me feroit retomber plus que jamais dans le monde.

SERPENTINE.

Point du tout: Mais le mariage est un de ces remédes qu'il faut prendre avec précaution, si vous ne voulés pas qu'il opére à contre-sens. Je ne veux pas que vous épousiés une de ces créatures mondaines, qui courrent les bals & les spectacles. Il faut choisir une persone sage, adonnée uniquement à des exercices pieux.

LE MARQUIS.

Où trouver un pareil tresor? les femmes de bien sont si rares. Et d'ailleurs voudroit-on de moi, vieux pécheur?

SER-

SERPENTINE.

Une fille chés laquelle la grace opére, préférera toujours un vieux pécheur repentant à un jeune dévot, dont la vocation n'eſt pas encore décidée.

LE MARQUIS.

Ah! Mademoiſelle ne feriés-vous pas cette fille douée de la grace?

SERPENTINE.

Hélas! mon frére, je fais tous mes efforts pour la devenir . . . *à part* . . . Cela va bien. Concluons, pour nous venger de l'autre.

LE MARQUIS.

Ah, chaſte Serpentine! expliquons-nous en termes moins ambigus. Seriés-vous aſſés charitable, aſſés réſignée pour vous charger de moi? Vous êtes fille, je ſuis garçon; vous êtes dévote, je veux le devenir; vous cherchés à faire une œuvre méritoire en convertiſſant un pécheur, je ſuis ce Pécheur tout trouvé.

SERPENTINE.

Vous me faites bien de l'honneur, Monſieur, mais peu à vous-même. Au reſte je ne rejette point votre propoſition, & quoi que le mariage entre gens dévots ſoit un état d'auſtérité, il faut cependant que l'amour y entre pour quelque choſe. Hélas! ſi votre cœur vous parle pour moi, nous ſaurons concilier tout cela.

LE MARQUIS, *à genoux.*

Ah! Mademoiſelle, je ſens qu'en ſe mariant, le ſpirituel n'eſt jamais notre unique objet. Je vous adore, indépendament de votre caractere de Convertiſſeuſe.

SERPENTINE, *le relevant.*

Si cela eſt, j'accepte votre main, & je veux bien vous avouer, que j'ai toujours eu pour vous une douce prédilection ; mais votre vie diſſoluë, & vos juremens m'avoient rebutée jusqu'ici.

LE MARQUIS.

Je renonce à mes égaremens, & je vais gagner le Ciel par un chemin bien agréable.

SERPENTINE.

C'eſt au moins un engagement ſolennel & irrévocable que vous venés de prendre avec moi. Mais avant que je commence à vous guider dans la voie de la vertu, il faudra quitter le ſervice & vous défaire de ces vilains habits chamarrés pour en prendre de modeſtes. Vous renoncerés enſuite à toutes les compagnies mondaines, & nous vivrons enſemble comme deux tourterelles dans notre petit colombier.

LE MARQUIS.

Je ſuivrai avec plaiſir vos conſeils: je me ſens déjà dans une eſpece d'extaſe.

SERPENTINE.

Je ſuis curieuſe de ſavoir, ſi du Pinde ne ſera pas un peu piqué de tout ceci.

SCENE

SCENE II.

SERPENTINE, LE MARQUIS, DORUS.

LE MARQUIS, *criant.*

Ah! voilà encore l'ombre de Dorus qui vient me perſécuter.

Il ſe cache derrière Serpentine.

SERPENTINE.

Oui, c'eſt lui-même. Nous ſommes perdus.

LE MARQUIS.

Divine Serpentine, employés tout votre crédit, pour nous délivrer de ce vilain ſpectre-là.

Serpentine fait des ſignes.

Plus fort, plus fort. Doublés la doſe.

Serpentine fait trois tours autour de Dorus & marmotte quelques mots.

DORUS.

Aſſurément, tout Taraſcon eſt en délire. Je rencontre à chaque moment un nouveau genre de folie. Ceux-ci me paroiſſent les plus extravagans . . . Reprenés vos ſens, & dites-moi à quoi ſervent ces ſimagrées?

LE

LE MARQUIS.

Ecoutés : il parle.

SERPENTINE.

Ombre errante, vous vous adressés mal, & vous êtes bien dupe, si vous croyés nous épouvanter. Nous sommes des gens de bien, munis du bouclier de la dévotion contre vos attaques. Vous n'avés aucun pouvoir sur nous. Vous voulés sans doute tourmenter des Impies & des Mondains. Je vous conjure & vous ordonne de disparoître à nos yeux. Allés plutôt vers Mélinde & du Pinde, dont la conduite trouble votre repos.

DORUS.

Quel jargon est le vôtre ? Pourquoi m'apellés-vous une ombre ? Pourquoi vouloir me banir de ma propre maison ?

SERPENTINE.

C'est que nous n'aimons pas à habiter avec des esprits ?

DORUS, *lui passant la main sur la joue.*

Faites vous saigner, ma pauvre Serpentine.

SERPENTINE, *jettant un cri.*

Ah! C'est de la chair toute pure. Je ne m'y trompe pas.

DORUS.

Oui je suis votre ancien Ami Dorus en persone, qui revient, non pas de l'autre monde, mais d'un voyage dangereux.

SER-

SERPENTINE.

Je commence à vous croire; mais pour être bien ſûre de n'avoir aucun commerce avec un eſprit infernal, il faut prendre ſes précautions. Je veux tâter, moi. Courage . . .

Elle tâtonne Dorus.

Oui, c'eſt Dorus lui-même. On eſt plus raſſurée après qu'on a touché.

LE MARQUIS.

Quoi? Le Marquis du Carnage auroit eu une terreur panique?

DORUS.

Venés, m'embraſſer. Ayés l'eſprit tranquile, & partagés avec moi la joie que je ſens de vous revoir.

Serpentine & le Marquis après s'être regardés quelques momens, embraſſent Dorus en tremblant.

SERPENTINE, *à part.*

J'ai été trop vîte en beſogne: Du Pinde ne peut plus penſer à Mélinde.

LE MARQUIS, *à part.*

Ceci change la théſe . . . *à Dorus* . . . Mon cher Camarade, puis-jè vous demander, ſi c'eſt vous-même, qui êtes venu tantôt dans cet apartement, lorsque je parlois avec Madame votre Epouſe, ou ſi c'eſt le Diable qui avoit pris votre figure.

DORUS.

DORUS.

Quelle queſtion pour un homme ſenſé ! Oui, c'étoit moi-même, & j'ai vu quelqu'un, qui vous reſſembloit fort, s'effrayer à ma vuë & s'enfuir en criant.

LE MARQUIS.

Ce Quelqu'un c'étoit moi, mais je ne fuyois point. Je faiſois ſimplement une marche forcée pour gagner la porte, & pour atteindre un corps de mes gens, afin d'être en état de défenſe, au cas qu'il y eût du danger.

DORUS.

Je ſuis bien fâché de vous avoir donné l'alarme.

LE MARQUIS.

Certes je n'avois pas peur; mais je vous avoue qu'on n'eſt pas tout à fait à ſon aiſe, vis-à-vis d'un revenant. J'aimerois mieux me trouver à la bouche d'une Coulevrine.

DORUS, *riant.*

Un mauvais plaiſant pourroit donc bien vous jouer piéce?

LE MARQUIS.

Si je ſavois qu'un mortel fût aſſés oſé, pour me jouer un pareil tour, par la mort! je vous en ferois une telle anatomie . . .

SER-

SERPENTINE,
l'interrompant & le careſſant.

Mon cher Marquis, vous retombés dans le même langage que vous avés abjuré tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Pardon ma chère, c'étoit par diſtraction.

DORUS.

Comment, *Ma chère?* Le ton eſt familier.

SERPENTINE.

Ne vous en étonés point. Nous venons de prendre un engagement, Monſieur & moi.

DORUS.

Peut-on ſavoir de quelle nature il eſt?

SERPENTINE.

Oh! de nature très-honnête. Nous allons nous unir par les liens ſacrés du mariage.

DORUS.

Je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. Mais votre deſſein ne laiſſe pas de me ſurprendre. Vous paroiſſiés autrefois d'un caractère aſſés opoſé.

SERPENTINE.

Les choſes ont bien changé de face. La converſion du Marquis eſt décidée, & c'eſt notre union qui l'opére.

LE MARQUIS, *à part.*

Je vois qu'une ſeule foibleſſe peut conduire les plus braves à des pas bien fâcheux.

DORUS.

Le Marquis dévot!

LE MARQUIS.

Oui Monſieur, je vais épouſer Mademoiſelle, & vivre déſormais en retraite. Mais on verra ce que l'Etat y perdra.

DORUS.

Ah, mon ami! il ne meurt pas d'homme qui ne ſe remplace.

LE MARQUIS.

Oui, mais Dieu ſait comment. Où trouvera-t-on un officier auſſi apliqué que moi? Tenés, je m'occupe encore actuellement à diſpoſer un Bataillon, dont la figure repréſentera le Chiffre du Roi; tous les gens du métier en admireront l'idée; mais malgré cela je quitte le ſervice.

DORUS.

Quitterés-vous auſſi le ton dur & choquant, l'habitude de jurer, de parler de vos prouëſſes, de témoigner un mépris ridicule pour d'autres honnêtes gens, qui ne ſont pas de votre métier?

LE MARQUIS.

Je ne fais plus les honneurs d'un métier, que j'ai réſolu de quitter.

DORUS.

DORUS.

Vous allés désormais faire les honneurs du mariage. Puissiés-vous y goûter plus de douceurs que je n'y en trouve, hélas! en ce moment. Je n'ai pas l'ame aussi satisfaite, aussi tranquile que vous, mes chers Enfans. Je trouve un cruel changement dans Mélinde. Vous Mademoiselle, qui êtes son amie, n'en sauriés-vous pas la cause?

SERPENTINE.

Je n'aime point à médire de mon prochain.

DORUS.

Par charité, tirés-moi de mes inquiétudes, & soyés sûre de ma discrétion.

SERPENTINE.

Il est vrai que ma conscience ne me permet pas, de vous dissimuler plus long-tems un secret funeste, que vous aprendrés tôt ou tard. Comment pourrois-je vous cacher, que votre fidèle Epouse, vous croyant bien noyé, a eu dessein de se remarier?

DORUS.

Juste Ciel! que dites-vous? . . . Sait-on avec qui, elle vouloit conclure ce second hymen?

SERPENTINE.

Entre nous soit dit, c'étoit avec Monsieur du Pinde. Mais, au nom de Dieu, ne lui faites point remarquer que je vous ai parlé.

DORUS.

Je connois trop la vertu de Mélinde, pour qu'aucun soupçon jaloux puisse entrer dans mon cœur. Le bruit de ma mort, si souvent confirmé, a pû la séduire: mais devoit-elle se déterminer si promtement? C'est une foiblesse, qu'elle pourra me faire oublier en me rendant sa tendresse. Je la vois paroître. Que sa vuë me fait sentir de mouvemens!

SCENE III.

SERPENTINE, LE MARQUIS, DORUS, MELINDE, TOINON.

MELINDE.

Cher Epoux, je viens vous raporter un cœur que vous possédiés autrefois . . .

DORUS.

Ah! Madame, me le rendés-vous pur & fidéle?

MELINDE.

Je ne vous l'aurois jamais rendu, si je savois qu'il fût indigne de vous étre offert de nouveau.

DORUS.

Mélinde! Ce que mes yeux ont vu tantôt, ce que mes oreilles entendent, peut-il se concilier avec un discours, qui auroit tant de charmes pour moi, s'il étoit sincère?

ME-

MELINDE.

Oui, Dorus. La ſurpriſe, où vous m'avés vue tantôt, étoit toute naturelle. Une femme capable de feindre vous auroit tendu les bras, même dans un moment ſi critique. Vous auriés été reçu fort tendrement par hypocriſie, ou tout au plus par devoir. Mais moi, qui veux, que vous deviés tout à mon cœur, je vous ai demandé du tems pour rapeller mes ſens éperdus; & je vais maintenant vous rendre raiſon de ma conduite.

DORUS.

Ah! Madame, je vous en diſpenſe. Il ſuffit que vous m'aimiés.

MELINDE.

Non. C'eſt une ſatisfaction que je me dois à moi-même autant qu'à vous, & qui me mettra à l'abri de tous les mauvais diſcours . . . La nouvelle de votre naufrage a été confirmée d'une maniére ſi poſitive, qu'il ne m'étoit plus permis d'en douter. Que vous m'avés coûté de larmes! & que ma douleur étoit ſincére! Je vous croyois mort, Dorus, & j'étois fondée à me croire libre. Un honnête homme eſt venu me conſoler, il m'a propoſé un ſecond hymen; au milieu de mes tranſports ma raiſon s'eſt peut-être égarée, je lui ai fait eſpérer, qu'il pourroit obtenir ma main.

DORUS.

Si j'avois un reproche à vous faire, ce ſeroit de vous être déterminée un peu trop promtement.

TOINON.

Ah ! Monsieur, la chair est fragile, & Satan n'est pas sot.

MELINDE.

Votre retour inopiné m'a jettée dans la dernière consternation. Je ne vous ai fui que pour m'enfermer dans mon cabinet. L'amour, que je vous dois à tant de titres, n'a pas tardé de rentrer dans mon cœur. C'est vous seul, qui l'occupés maintenant.

DORUS, *avec transport.*

Ah! Mélinde!

MELINDE.

Pardoner une faute involontaire à une Epouse qui vous adore, est la moindre des vertus d'une ame telle que la vôtre; mais au cas que je paroisse coupable à vos yeux, j'irai dans un couvent expier mon égarement par une retraite éternelle.

Elle veut se jetter à ses piés en répandant des L'armes.

DORUS, *la retenant.*

Je suis le plus fortuné des hommes. Non, ma chere Mélinde, ne croyés pas que ma tendresse pour vous soit diminuée. Vous venés de réparer tout, & vous retrouvés en moi un Amant passioné plutôt qu'un mari.

TOINON.

Bon. Voilà au moins les préliminaires de la paix conjugale signés.

SCENE

SCENE IV.

SERPENTINE, LE MARQUIS, MELINDE, DORUS, TOINON, DU PINDE.

DU PINDE.

Je viens, Monsieur, me justifier auprès de vous . . .

DORUS, *l'interrompant.*

Monsieur, il n'en est pas besoin. Je sai tout. Vous avés aimé Mélinde, & en vérité vous n'aviés pas tort, car je l'aime moi-même; mais vous êtes trop honnête homme, pour ne pas étouffer ces sentimens, me sachant vivant. Ne m'enviés donc pas le bonheur que j'ai, d'avoir fait une seconde fois la conquête du cœur d'une Epouse chérie.

DU PINDE.

Ma foi, je m'en réjouïs autant qu'il m'est possible. Vivés désormais heureux, mais, mon doux Ami, ne vous remettés plus en mer. Vous l'avés echapé belle cette fois-ci; & si vous eussiés encore tardé quelques jours . . . Au bout du compte, c'eût été votre faute.

DORUS.

Je vous permets de l'épouser, si je la quitte une seconde fois, pour aller combattre les Algériens.

DU PINDE.

Non, voilà qui est fait. Pour me consoler de la perte de Mélinde, je n'ai d'autre ressource que d'aller coqueter avec les Muses.

SERPENTINE.

Une mortelle n'aura donc pas le bonheur de vous ranger sous ses loix? Il n'y faut point penser.

DU PINDE.

Non, non, j'ai trop gagné, trop perdu dans un jour,
Pour fléchir désormais sous le joug de l'Amour;
Et j'ose défier la Reine d'Amathonte,
D'exercer son pouvoir sur un cœur qui l'affronte.

SERPENTINE, *à part.*

En ce cas-là, j'épouse mon Marquis. Cela vaut mieux que rien.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, tâchons de célébrer l'heureux retour de notre ami commun par un Acte solemnel. Concluons notre mariage, & que ce jour soit un jour fortuné pour tout le monde.

SERPENTINE.

J'y consens. Recevés ma main. A Bon jour, bonne œuvre.

DU PINDE, *riant à gorge déployée.*

O le singulier assortiment!

Vous badinés, je croi, c'est sûrement un jeu.
C'est vouloir marier L'onde aveque le feu.



SCENE V. & Dernière.

LES ACTEURS PRECEDENS, CARLIN.

CARLIN, *essouflé.*

Ah! Monsieur, j'entens que tout le monde est si content, & qu'il y a un mariage en campagne. Or, rien n'est si contagieux, & l'envie m'en est venue aussi. Je crains qu'un beau jour la Justice ne défende aux vieux garçons, de tromper les jeunes filles, & je voudrois prendre les devans.

DORUS, *riant.*

Et avec qui voudrois-tu te marier, mon cher Carlin?

CARLIN, *montrant Toinon.*

Naturellement avec cette Fripone-là. Je croi que son petit cœur lui dit quelquechose pour moi. Madame, je vous en conjure, faites-lui avouer tout haut, ce qu'elle pense tout bas.

MELINDE.

Qu'en dites-vous, Toinon?

TOINON.

Madame, je dis ce que les filles disent en pareille occasion; qu'elles sont trop jeunes, qu'on a le tems d'y penser encore, qu'il faut parler à Papa & à Maman.

MELINDE.

La folle! je vois bien que son parti est pris.

DORUS.

Mais, mon pauvre garçon, de quoi nourriras-tu ta femme?

CARLIN.

J'ai envie d'aller faire fortune à la guerre. Je me sens aujourd'hui une vocation pour la Cavalerie, & je viens de parler à un officier qui veut m'engager dans son escadron.

LE MARQUIS.

Est-ce dans les Chevaux-legers?

CARLIN.

Oh! Monsieur, je ne les ai point pesés.

DORUS.

Quel plan de fortune! mon enfant, j'en ai un meilleur. Si tu épouses Toinon, je te ferai un bon établissement dans une de mes terres.

CAR-

CARLIN.

Eh bien! Toinon, que dis-tu de cet appât?

TOINON.

Sur ce pié-là, Carlin, tiens, voici ma main. C'eſt un métier trop inſipide, que de reſter éternellement fille.

DORUS.

Puisque vous êtes tous contens, ne cherchons qu'à rendre ce jour mémorable par des fêtes & des réjouïſſances. Que ce ſoit le premier d'une longue ſuite de jours heureux!

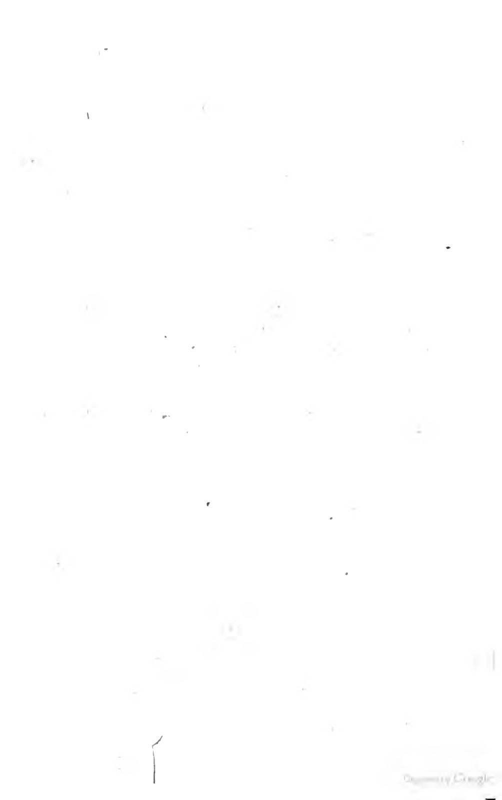
DU PINDE.

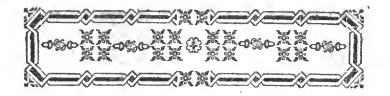
Il n'y a que moi, qui reſte ici ſurnuméraire;

Mais Phœbus m'en conſole, & l'étude à ſon tour,
Me dédomagera des pertes de l'Amour.
Un cabinet, orné des plus beaux dons de Flore,
Me ſervira d'azile au lever de l'Aurore.
C'eſt là que mes crayons traceront les deſſeins,
Du ridicule amas des vices des humains.
Careſſant tour à tour & Thalie & Minerve,
La Scène occupera mon loiſir & ma verve.
Peut-être quelque jour, me verrés-vous Auteur?
A l'aide d'Apollon & d'un habile Acteur,
Je pourrai réuſſir; & dans mes badinages,
D'un Parterre éclairé, mériter les ſuffrages.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

LES
ALLEMANDS
à
PARIS.
COMÉDIE.
en cinq Actes.





Il n'eſt pas à croire que jamais cette Comédie paroiſſe au Théatre. Comme elle n'attaque que des espéces de foibleſſes & de ridicules de nos jeunes Allemands, qui, dans un âge, où le défaut d'expérience les fait échouer contre divers écueils, ſéjournent quelque tems à Paris pour s'y former, & qui trop ſouvent manquent ce but; elle ne ſera pas aſſés intéreſſante pour la Nation Françoiſe, & je ne la crois pas ſuſceptible d'une traduction Allemande. La Scéne de M. Syntaxe, les expreſſions néologiques & recherchées, les façons de parler qui font alluſion à des modes, à des uſages particuliers de Paris, les Germanismes du Baron, ne ſauroient gueres ſe rendre dans une autre langue.

Mais pourquoi avés-vous donc fait une Comédie, qui ne peut ſe jouer, me dira-t-on? Pourquoi je l'ai faite? Parce que j'ai pour mes Compatriotes une affection particulière; que je ſuis véritablement affligé de les voir ſouvent donner dans de certains travers, qui aprêtent à rire aux autres Nations; que je voudrois, qu'avant que d'entreprendre leur voyage de Paris, ils lûſſent ma Piéce en guiſe de préſervatif; & enfin, parce qu'il ſe pourroit que, malgré mes réflexions, des Comédiens François établis en Allemagne, s'aviſaſſent de vouloir donner cette Piéce dans une de nos villes ou de nos Cours, pour l'utilité de notre jeuneſſe.

AC-



ACTEURS

LE COMTE DE GERMAN.

LE BARON DE BRUTEMBERG, ſon ami.

LEONORE, Jeune Veuve, amante du Comte.

LE CHEVALIER DE CLORINVILLE, amoureux de Léonore.

BELISE, Tante de Léonore.

LE COMMANDEUR.

Mlle. GALATHÉE, Chanteuſe de l'Opera.

MARINE, Suivante de Léonore.

PICARD, Valet de louage de Paris.

M. SYNTAXE, Maître de langue.

La Scéne eſt dans un Jardin, ſitué dans un des Fauxbourgs de Paris.

LES

ALLEMANDS à PARIS

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, MARINE.

MARINE, *bâillant.*

Vous voilà, Madame, aussi matinale que l'Aurore; à peine fait-il jour.

LEONORE.

Je contente une envie que j'ai, depuis que nous ſommes dans ce jardin: je veux voir lever le ſoleil. Par bonheur nous avons rencontré une journée charmante; l'air eſt tout-à-fait doux.

MARINE, *continuant de bâiller.*

Il n'y a pas d'air auſſi doux que celui du lit.

LEONORE.

Pareſſeuſe ! N'as-tu pas eu le tems de dormir à la ville ?

MARINE.

Ah ! je n'ai pas fait proviſion de ſomeil.

LEONORE.

Quel plaiſir de pouvoir, hors du tumulte de Paris, ſe livrer à de tranquiles réflexions, ſe promener à la fraîcheur, entendre le ramage des petits chantres des bois, reſpirer les parfums qu'exhalent les fleurs, & voir paroître ſur l'horizon, dans ſon plus bel éclat, l'œil de la Nature !

MARINE.

Quel plaiſir de pouvoir à cette heure-ci s'étendre dans un bon lit, ſe dorlotter ſur le duvet, au ſortir d'un tranquile ſomeil ſe livrer à ſes douces rêveries, & laiſſer aller ſon train l'œil de la Nature !

LEONORE.

Sur ce pié-là, nous pouvions nous diſpenſer de venir ici.

MARINE.

Franchement, je ne vois pas trop ce que nous y faiſons. Quelle idée, de louer pour un mois un jardin dans ce fauxbourg !

LEO-

LEONORE.

C'eſt une partie de plaiſir, que ma Tante Béliſe a imaginée.

MARINE.

Je parie bien qu'au bout de huit jours, ce ſera la partie d'ennui la plus complette, qu'on ait jamais vue. Quel bizarre aſſortiment de compagnie!

LEONORE.

Cette compagnie ne me paroît pas ſi mauvaiſe.

MARINE.

Quoi! vous ne trouvés donc pas que Béliſe, ſauf le reſpect que je lui dois, eſt une petite vieille, hautaine, tracaſſiére, médiſante, pointilleuſe, jou- euſe . . .

LEONORE, *d'un ton ſec.*

Non. Et quand cela ſeroit, il ne convient ni à toi ni à moi de le remarquer.

MARINE.

Oh! Dame, ſi vous vous fachés, je me tais d'abord . . . Mais vous dirés tout ce qu'il vous plaira, le Chevalier eſt ce qu'il y a de mieux ici; car, pour vos deux Allemands, ce ſont des origi- naux parfaits.

LEONORE.

Je ne vois point cela. Le Comte a des diſpoſi- tions à devenir aimable.

MARINE.

Par ma foi, les Dames ont des jours où elles ſont faciles, & d'autres où tout les choque. Il ſemble qu'aujourd'hui notre baromêtre ſoit monté au plus haut dégré d'indulgence. Mais par quel hazard, Madame votre Tante a-t-elle fait la connoiſſance de ces Seigneurs Germains?

LEONORE.

Tu ſais que mon Oncle défunt étoit Officier Général. Dans ſes campagnes en Allemagne, il s'eſt lié d'amitié avec le pére du Comte, qui lui a rendu de grands ſervices. C'eſt un uſage, aſſés commun dans ce pays-là, de faire voyager la jeuneſſe; le vieux Comte a donc jugé à propos d'envoyer ſon fils à Paris, & il l'a adreſſé à ſon ancien Ami, dont il ignoroit la mort.

MARINE.

Cela eſt tout ſimple, tout naturel.

LEONORE.

Or, ſa veuve, qui a reçu la lettre de recommandation, fait tout ce qu'elle peut, pour acquiter les dettes d'amitié de ſon défunt mari, en comblant le jeune Comte de politeſſes & d'attentions.

MARINE.

Convenés qu'il n'y a que les François, qui ſoient capables d'auſſi beaux procédés. Je vous avoue ma ſimplicité, j'ai cru que Béliſe ne careſſoit le Comte, que pour l'attirer au jeu, & pour le plumer comme un pigeonneau allemand.

LEO-

LEONORE.

Impertinente!

MARINE.

Et cet épais Baron qui le ſuit comme ſon ombre?

LEONORE.

C'eſt un compatriote qu'il a trouvé ici, qui s'eſt fait ſon ami; mais qui n'eſt ni ſi aimable, ni d'un ſi bon caractère que lui. Je voudrois les voir moins liés.

MARINE.

Il me ſemble, Madame, que vous vous intéreſſés beaucoup à ce Comte.

LEONORE.

C'eſt que je lui trouve du mérite.

MARINE.

Lui du mérite? Eh! comment peut-on juger du mérite d'un Allemand? On n'entend pas le quart de ce que ces gens diſent.

LEONORE.

Pour un étranger, celui-ci parle joliment notre langue, & je ne crois pas qu'il y ait d'exemple, qu'un jeune François, même au retour d'un voyage ou d'une campagne, ait ſi bien ſçu l'Allemand.

MARINE.

Oh! l'Allemand! C'eſt bien autre choſe auſſi. Qui Diantre voudroit ſe donner la peine de l'a-

prendre ? J'aimerois à voir un homme me faire une déclaration dans ce baragouin-là. La douceur mélodieuse des sons de *Cros*, *cras*, *acht*, *becht*, *Tonder schlag*, a quelque chose de si insinuant. Je crois que je me rendrois par frayeur.

LEONORE.

Tu es bien folle, Marine; mais tu as beau dire, le Comte a beaucoup de bon sens ; quelquefois même de l'esprit; sa politesse est naturelle & son cœur excellent.

MARINE.

Convenés, qu'il ne vous est pas indifférent.

LEONORE.

Je n'ai point de secret pour toi, comme tu sais. Tu l'as deviné.

MARINE.

Tant pis . . . *à part* . . . Que deviendra le pauvre Chevalier?

LEONORE.

Pourquoi tant pis?

MARINE.

Parce que vous allés vous donner un furieux ridicule, en aimant un Allemand.

LEONORE.

Je ne vois point de ridicule à cela.

MARINE.

Ciel! Vouloir se faire Allemande de gayeté de cœur!

cœur! Allons, vous ferés raillée d'importance, & moi la premiére je rirai bien, en vous voyant occupée à jouer tendrement de la prunelle à côté d'un Automate *Tudesque*. Cela fera touchant.

LEONORE.

Ne crois pas que je fois capable d'aimer en Héroïne de Roman. Je me fens, il eft vrai, du goût pour le Comte, mais je ne ferai point d'extravagances. S'il devient aimable, je l'aimerai; s'il trouve un établiffement en France, je l'épouferai; fi tout cela tourne autrement, il ne me fera pas tourner la tête . . . Adieu, Marine. J'aperçois notre Commandeur, qui fe promene au jardin; je vais le joindre, fon entretien me charme.

elle fort.

MARINE.

Il faut que le Chevalier foit averti de tout ceci.

SCENE II.

MARINE, PICARD.

PICARD.

Bon jour, Mademoifelle Marine.

MARINE.

Ah! c'eft vous Monfieur Picard? Bon jour. Qu'y a-t-il pour votre fervice?

PICARD.

J'aurois besoin de quelques ingrédiens pour faire la soupe à l'ivrogne.

MARINE.

Adressés-vous au cuisinier . . . Avés-vous si bien chopiné hier au soir? . . .

PICARD.

Non, c'est pour mon Maître. Il a soupé à l'hôtel de Hambourg avec le Baron & quelques autres de ses compatriotes. Les festins des Allemands sont toujours Bachiques. Vers minuit ils en étoient déjà à la petite pointe; un instant après l'amitié tendre s'en mêla; à une heure ils burent pour la gloire de la Nation Germanique, & à deux, ils se quitterent gris, mais d'un gris . . .

MARINE.

Qui ne tiroit pas sur le bleu céleste aparemment.

PICARD.

Non, à moins que la couleur des cochons ne soit bleu céleste.

MARINE.

Ainsi vous étes homme à précautions, comme je vois.

PICARD.

Depuis que je suis laquais de louage, j'ai tant servi de ces Allemands, que je sais ce qu'il leur faut.

MARI-

MARINE.

Ils font brusques, mais ils paient bien, à ce qu'on dit.

PICARD.

Ha! . . . on n'en tireroit pas grand chose, si l'on ne savoit pas un peu férer la mule. Mais, comme ils font pour l'ordinaire beaucoup d'emplettes, c'est là qu'il faut les attendre.

MARINE.

Je croi, Monsieur Picard, que vous avés mis du foin dans vos bottes.

PICARD.

J'ai eu le bonheur de ramener en Allemagne, trois ou quatre jeunes Seigneurs, & c'est là qu'on gagne gros. On attrape toujours quelque chose en route; mais la meilleure récolte se fait en arrivant chés les parens. Ces bonnes gens sont si charmés de revoir un fils, tout fraîchement débarqué de Paris, qui est vêtu à la Parisienne & frisé comme une fille de l'Opéra, qui marche sur des talons rouges, qui étale ses nipes, qui sent la fleur d'orange ou le musc, qui estropie le François avec suffisance, qui racconte mille merveilles qu'il a vues ici; qu'ils ne connoissent pas le prix de l'argent. Ils donneroient jusqu'à leurs entrailles au Domestique François, qui acompagne ces fils si bien réussis.

MARINE.

Vous êtes un habile homme, Monsieur Picard.

PICARD.

Mes finances sont en bon état, mais je suis las de roder. J'ai envie de m'établir & de lever boutique. Il me faudroit une femme qui eût un peu le cœur au métier, comme on dit; active, le bec bien affilé, & qui ne fût pas dépourvue de cet appât qui attire les chalands.

MARINE.

Où trouver toutes ces qualités-là?

PICARD.

Je les croirois toutes trouvées en la persone de Mademoiselle Marine.

MARINE.

Nous continuerons cette conversation une autrefois. J'aperçois votre Maître.

elle s'enfuit.

SCENE III.

LE COMTE (*), PICARD.

LE COMTE, *à part en entrant.*

La soirée d'hier me fait rougir . . . Quelle contenance tenir vis-à-vis de ce Domestique? . . . Bon jour Picard.

PI-

(*) *En robe de chambre, mais du reste frisé & habillé.*

PICARD.

Ah! Monſieur, que vous êtes honnête! Jusqu'à me ſouhaiter le bon jour! Il s'en faut de beaucoup que nos Maîtres François ſoient auſſi doux, le lendemain d'une débauche. Le vin les rend attrabilaires. Ils vous parlent de coups de piés dans le ventre, plutôt que d'un bon jour.

LE COMTE, *à part.*

En voulant me faire un compliment, il me couvre de honte . . *à Picard.* Où ſont ces Dames?

PICARD.

Elles ſont dans le ſalon des maroniers. Le déjeuner vous y attend.

LE COMTE.

Avant toutes choſes, as-tu fait le mémoire de ma dépenſe d'hier.

PICARD.

Je n'ai jamais ſervi de Seigneur auſſi exact que vous. Cela eſt bien noble, auſſi ne rabattés-vous jamais rien; vous ne chicanés point, vous ne faites point de Sabat pour chaque obole comme nos Meſſieurs François.

LE COMTE.

Voyons, ſans tant de préambule.

PICARD.

La dépenſe d'hier a été un peu forte . . . Mais ce n'eſt pas ma faute . . . J'ai tout écrit bien fidélement.

LE

LE COMTE.

Lis donc, car tu m'impatientes.

PICARD, *sort une grande feuille & lit.*

Primò, payé au grand Thomas deux Louis pour avoir émaillé les dents de Monsieur, fait livres, quarante & huit.

LE COMTE.

Cela est assés cher.

PICARD.

Ah, Monsieur, pour un homme si fameux! . . . Plus, au baigneur, un Louis.

LE COMTE.

Comment? Tout se compte-t-il par Louis dans ce pays-ci?

PICARD.

En vérité ce n'est pas trop; on ne décrasse pas les étrangers à Paris pour une bagatelle.

LE COMTE.

Raisoneur!

PICARD.

Plus, pour trente billets à la Lotterie des Enfans trouvés . . .

LE COMTE.

Trente billets à la fois!

PICARD.

Ah Monsieur! c'est une charité.

LE

LE COMTE.

Que me font ces Enfans trouvés? Je ne les ai point perdus. Je suis étranger ici.

PICARD.

Plus, une Pistole pour un paquet de cure-dents.

LE COMTE.

Quoi! une Pistole pour des cure-dents?

PICARD.

Ne vous rapéllés-vous pas cette jeune & belle Marchande au Palais, qui vous donnoit un baiser, lorsque vous entriés dans sa boutique, qui vous trouvoit si aimable, & qui vous suivoit des yeux jusqu'à l'escalier lorsque vous vous en allâtes?

LE COMTE, *riant.*

Eh bien?

PICARD.

Il faloit bien pour votre honneur lui acheter quelque chose. Le baiser seul valoit une Pistole.

LE COMTE.

Y a-t-il encore quelque chose, quelque baiser payé au poids d'or?

PICARD.

Il n'y a plus, Monsieur, que la dépense faite à la foire St. Laurent. Pour voir la chauve-souris apri-

aprivoisée, les Singes qui jouent aux échecs, les Automates, l'Opéra comique, Limonade, Orgeat, *& cætera*, seulement un Louis en tout & par tout.

LE COMTE.

Ah! cesse. Voilà bien de l'argent dépensé en inutilités.

PICARD.

Je mettrai le Mémoire sur votre bureau. Aussi bien j'entens du tapage dans la cour. Ce pourroit fort bien être votre ami le Baron de Brutemberg, & je n'aime pas trop que vous tiriés votre bourse en sa présence, il semble qu'il y jette toujours quelque dévolut.

LE COMTE.

Tais-toi. Je le vois venir.

SCENE IV.

LE COMTE, LE BARON, PICARD.

LE BARON, (*)

Parbleu, mon cher Comte, tu es un *bravo*: je ne te connoissois pas ce talent-là. Diable m'emporte, si tu n'as fait des merveilles.

LE

(*) *L'Acteur, qui fait le rôle du Baron, aura soin, pendant toute la piéce, d'imiter l'accent Allemand par une prononciation un peu dure, mais sans outrer.*

LE COMTE.

Dites plutôt de grandes ſottiſes.

LE BARON.

Et pourquoi?

LE COMTE.

Pour avoir fait des excès, que ma raiſon & ma ſanté ne pouvoient ſouffrir.

LE BARON.

Quel conte! Le vin fait perdre la raiſon aux gens de ce pays, qui ont des têtes de papier mâché; mais il dévelope l'eſprit d'un vrai Allemand. Tous nos Meſſieurs pleuroient de joie, en vous voyant vuider *ſi gracieuſement* tant de verres *robuſtes*, & vous ne ſauriés croire combien ils vous portent de reſpect, depuis qu'en buvant, vous avés *envoyé ſous la table* cinq ou ſix de nos plus vaillants.

LE COMTE.

Ce triomphe me coute cher. J'ai un mal de tête horrible.

LE BARON.

A vous dire le vrai, je me ſens auſſi tout *cornifiſtibulé.*

PICARD.

Peſte, la journée d'hier étoit chaude!

LE BARON.

Oui; mais pour bien faire, il faudroit aujourd'hui y mettre du poil de la bête, comme on dit en proverbe.

LE

LE COMTE.

Je vous entends; mais le Ciel m'en garde, je ſerois mort.

PICARD.

Si ces Meſſieurs vouloient plutôt prendre une petite ſoupe à l'oignon.

LE COMTE.

Eſt-ce la mode en France?

PICARD.

Oui, quand le Champagne du ſoir fait le mauvais le lendemain, on amortit ſon feu, par ce que nous apellons, ſauf votre reſpect, la ſoupe à l'ivrogne.

LE BARON.

Ces François ont la rage des bouillons. Ils en prenent même au milieu des batailles. Parlés-moi d'une bonne ſoupe à la bierre, *fortifiée* de Gingembre & de *Pumpernickel.*

PICARD.

Du *Pompernicle!*

LE COMTE.

Allons plutôt déjeuner avec ces Dames dans le jardin.

LE BARON, *bâillant.*

Je ne m'en ſoucie pas trop. J'aime mieux *ſéjourner* ici.

LE

LE COMTE.

Vous me surprenés. La société des Dames a-t-elle si peu de charmes pour vous?

LE BARON.

A vous dire la franche vérité, les femmes de condition m'ennuient à Paris. Elles vous chicanent & vous reprimandent depuis le matin jusqu'au soir. Il semble qu'un mot équivoque leur écorche l'oreille, & qu'un geste leur blesse la vuë. Elles sont si délicates; leurs Sofa ne sont jamais assés commodes, & la fatigue de se faire habiller les excede. Toutes ces mignardises, ces airs penchés, me donnent la colique. Ce qu'il y a de mieux ici, ce sont, ma foi, ces demi-castors, ces filles de théatre, ces Princesses de coulisses.

PICARD, *à part.*

Voilà mon maître en bonnes mains.

LE COMTE.

Il est vrai que ces Demoiselles m'ont paru extrêmement belles. Lorsque je fus la prémiere fois à l'Opéra & qu'on leva la toile, je sentis un ravissement inexprimable. Je crus voir mille Divinités à la fois.

LE BARON.

Eh bien, je veux que ces Divinités s'humanisent pour vous. Je partagerai avec vous toutes mes connoissances, & sans vanité, il n'y a pas d'Allemand à Paris, qui soit reçu si bien dans les chauffoirs que moi. J'y passe ma vie. ...

LE COMTE, *embarassé.*

Très-obligé . . . Mais que diroient ces Dames-ci, si elles me voyoient fréquenter pareille compagnie, surtout Mademoiselle Léonore?

LE BARON.

Bon. Cela est du grand air à Paris . . . *Il le tire à l'écart* . . . J'ai là entre autres une certaine Mademoiselle Galathée qui est un vrai bijou, & qui chante comme un Rossignol. Elle fait de sa voix tout ce qu'elle veut. D'abord elle monte, monte, monte tire-lire-li, comme une Alouette, & puis tout d'un coup, paf, elle tombe comme une Caille. *Cela vous remue jusqu'aux boyaux.* Il faudroit vous y attacher par préférence.

PICARD.

J'entens fraper.

LE COMTE.

Voyés qui c'est.

PICARD, *revenant.*

C'est un homme d'une figure assés extraordinaire, qui vient ici par ordre de Monsieur le Baron, à ce qu'il dit.

LE BARON.

Ha, ha, je m'en souviens. C'est M. Syntaxe mon Maître de Langue, qui m'a prié de vous le recommander. Cet homme est *prodigieux*. Il vous enseignera toutes les *sublimités* de la langue Fran-

çoise

çoiffe, dont la mode n'est venue que depuis peu à Paris.

LE COMTE.

Qu'il entre donc.

Picard le fait entrer.



SCENE V.

LE COMTE, LE BARON, M. SYNTAXE, PICARD.

M. SYNTAXE.

Messieurs, je vous crie *merci* . . .

PICARD, *à part.*

Ne diroit-on pas qu'on l'étrangle.

LE COMTE.

Pourquoi crier merci? Vous n'avés rien fait, Monsieur, ni persone ne vous fait du mal, que je sâche.

M. SYNTAXE, *souriant.*

Je m'aperçois à la premiere phrase que Monsieur le Comte a besoin de mes leçons. Vous ignorés, Monsieur, l'usage avantageux, que nous faisons depuis quelque-tems des expressions hyperboliques. Au lieu qu'autrefois on disoit platement, je vous demande pardon, le bon ton d'au-

jourd'hui veut qu'on dife, *je vous crie merci.* Nous mettons à prefent tant de grace, tant d'élégance dans le difcours, que le vulgaire ne nous comprend fouvent point. Or, *je vous crie merci*, de ce que je viens vous troubler dans des momens, où peut-être vous voudriés refter *vis-à-vis de vous-même.*

LE COMTE.

Vis-à-vis de moi-même!

PICARD, *bas au Comte.*

Je croi que cela veut dire, être feul.

LE BARON.

Pardonnés-moi, Monfieur Syntaxe, vous ne venés pas mal-à-propos. J'ai prévenu le Comte fur votre arrivée; & je lui ai dit, que vos *enfeignemens* font admirables, que *vous avés toujours dans la bouche la plus fine fleur de la langue Françoife.*

M. SYNTAXE.

Cette Métaphore n'eft pas fort propre, mais à travers de tout ce qu'elle a *d'incongru*, j'y réconois l'excès de vos bontés, & j'en fuis *confondu.* J'ofe cependant me flatter, que Monfieur le Comte ne fe trouvera pas mal de votre recommandation. L'Allemagne, il eft vrai, fourmille de maîtres de langue, qui enfeignent lourdement le François du fiécle paffé; ce font des fauxfauniers, qui débitent chés l'étranger le fel attique de la Nation Françoife; mais la contrebande qu'ils font, n'empêche point que la plupart des Seigneurs Allemands qui viennent à Paris, ne paffent par mes mains.

mains. C'eſt par leur canal, que je fais circuler dans la Germanie tous les tréſors de notre idiome.

LE BARON, *en extaſe.*

Quelle charmante expreſſion!

M. SYNTAXE.

Vous me *perſiflés* Monſieur le Baron. C'eſt une élocution qui eſt *toute ſimple.*

LE COMTE.

Combien d'heures par ſemaine, croyés-vous, qu'il me faille pour aprendre rapidement toutes ces belles choſes.

M. SYNTAXE.

Deux heures par jour ſuffiroient à peine, mais je ne ſaurois vous les donner, j'ai trop d'écoliers, je ſuis *excédé.*

PICARD, *à part.*

Et il meurt de faim.

LE COMTE.

Je crois que quatre leçons par ſemaine me ſuffiront.

M. SYNTAXE.

Tout comme il vous plaira. Auſſi bien je ne fais pas ſouffrir à mes écoliers le martire, en les accablant de toutes les inutilités gramaticales. Ma méthode eſt nouvelle, unique. Lorsqu'un étranger vient remettre *les intérêts de ſa faculté énonciatoire entre mes mains*, je commence par lui

demander, Monsieur, dans quel cercle prétendés-vous *percer*? Car, il est bon de vous avertir que nous avons à Paris six Classes d'habitans, dont chacune a son langage particulier; & qu'il y a, langage de la Cour, langage du Marais ou des gens de robe, langage des gens d'affaires, Fermiers *& cætera*, langage de l'Academie ou des gens de lettres, langage de la Bourgeoisie, langage du Peuple.

PICARD.

Je suis né & élevé dans Paris, mais je veux être pendu, si jusqu'à ce moment, j'ai sû un mot de tout cela; & cependant j'ai conversé sans Truchement avec tout le monde.

M. SYNTAXE.

Cela se peut. Les *Etres servants* n'ont besoin que d'un *jargon intelligible pour le nécessaire physique*; Mais un Seigneur fait plus que *végéter*; il ne doit parler qu'avec élégance. Vous ne sauriés croire, Messieurs, Combien l'esprit chés les François réside dans leur langage, & combien nous devons à nos expressions. Sur ces principes j'ai donc composé une Gramaire dans un goût singulier. Elle est divisée en six parties. Au lieu de tout ce pédantisme gramatical, dont les autres sont farcies, j'insinue mes régles par Colloques. Vous y trouvés des expressions *divines*. Enfin c'est un sistême tout particulier, qui réussit *à miracle*.

LE BARON.

N'est-ce pas cette Gramaire que vous m'avés vendue, & qui est si belle par dehors? J'y ai déja regar-

regardé bien des fois; mais il faut que vous m'apreniés à en ouvrir les feuillets; le relieur les a colés tous ensemble.

M. SYNTAXE.

Volontiers. Je viens d'y ajouter, en guise de suplement, un petit Répertoire des phrases les plus élégantes, & des élocutions les plus *lumineuses* qu'on a inventées nouvellement, avec leurs Ethymologies, pour en faciliter l'intelligence. Item l'usage merveilleux que nous faisons de la dénomination des Couleurs, en les employant au figuré, comme par exemple, Couleur de cuisse de Nimphe émue, *couleur de rose & cætera.* C'est ainsi qu'en parlant à une Dame, pour lui reprocher sa mauvaise humeur, nous disons; *Madame, vous-avés aujourd'hui des rats couleur de rose*, ou à des Juges en sollicitant un procès; *Messieurs, j'espére que vous me ferés voir couleur de rose dans cette affaire*, & ainsi du reste. Enfin, sans me vanter, l'esprit moderne de la Nation est *condensé* dans ce livre; & il est propre à mettre dans la diction d'un homme de qualité, ce *clair-obscur gracieux*, qui doit la distinguer du langage vulgaire.

LE COMTE.

Voilà qui est curieux. Ah ça, Monsieur Syntaxe, je me fais votre écolier, quand ce ne seroit que pour la rareté du fait.

M. SYNTAXE, *d'un ton patelin.*

. . . Mes Ecoliers ont coutume de m'acheter quelques livres, que j'ai fait imprimer à mes dépens. . . . Monsieur le Comte ne voudroit-il pas me faire la même grace? J'ai besoin d'un peu d'argent.

LE COMTE.

Quels livres sont-ce?

M. SYNTAXE.

J'ai ici *le Guide de Paris*, *un Recueil de Complimens François*, *un Dialogue entre un Maitre & son écolier, qui roule sur l'usage de l'adverbe Holà!* Et chés moi, *Le Nomenclateur fidéle de tous les ragoûts*, *hors-d'œuvres*, *entremets*, *sauces &c. de la nouvelle Cuisine;* c'est un *in folio* de ma façon.

LE COMTE.

Et tout cela coûte?

M. SYNTAXE.

Le dernier prix est d'un Louis. En conscience.

LE COMTE.

Donnés le Louis, Picard.

PICARD,
donnant le Louis de mauvaise grace.

Voilà comme sont tous ces Maîtres d'exercices. Qui en connoît un, les connoît tous; ils escamottent bien des écus, qu'un pauvre domestique pourroit gagner.

M. SYNTAXE.

Monsieur le Comte trouveroit-il plaisir à être d'un petit concert, que je donne tous les samedis chés moi?

LE

LE BARON.

Il faut que vous en ſoyés abſolument. C'eſt la plus jolie choſe du monde que ce *Concerto*. Il y vient *les plus belles Mademoiſelles* de Paris.

M. SYNTAXE.

Il eſt vrai, on pourroit nommer ce Concert une fourmilliére de charmes, ſi l'on ne craignoit de tomber dans le Néologisme. On s'abonne à raiſon d'une couple de piſtoles par mois. C'eſt une bagatelle . . . .

LE COMTE.

J'y viendrai ſamedi prochain.

M. SYNTAXE.

Adieu Meſſieurs ; j'ai l'honneur d'être votre très-humble Serviteur.

Il ſort.

LE BARON.

Allons, mon cher Comte, achevés de vous habiller ; montons dans votre apartement, & je vous menerai enſuite au Luxembourg, où je vous ferai faire des connoiſſances *ſuperbes*.

LE COMTE.

Sur ce pié-là, nous ne déjeunerons donc pas avec Madame Léonore?

LE BARON.

Vous en ferés amplement dédommagé.
ils fortent.

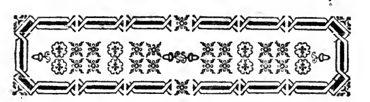
PICARD, *les fuivant.*

Eh, vogue la galère! cela nous conduira infailliblement à quelque nouvelle partie de débauche.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER

entre, apuyé sur l'épaule du Baron, & un cure-dent à la bouche.

Ce que je vous dis là est vrai, Baron, vrai, indubitable.

LE BARON.

Léonore, cette *sage femme*, seroit amoureuse du Comte? Cela ne se peut.

LE CHEVALIER.

La chose n'est cependant que trop vraie. Je m'en étois déjà aperçu. Rien n'est si pénétrant que l'œil d'un amant, mais Marine vient de confirmer mes soupçons. Elle est dans mes intérêts, & sa Maîtresse lui en a fait confidence.

LE

LE BARON.

Il n'en faut donc plus douter. Morbleu, ce trait me pique *jusques dans la chair.* Me voici depuis un an à Paris, & je veux être déshonoré, si j'ai été encore aimé autrement *que pour de l'argent comptant ;* tandis qu'un jeune étourneau, qui, arrivé *du cœur de l'Allemagne* depuis huit jours, vous fait la conquête d'une des plus jolies femmes de France. Si cette avanture étoit sue chés nous, elle me donneroit du ridicule dans le pays; mais je saurai y *mettre empêchement.*

LE CHEVALIER.

Mon aimable Baron, que je suis charmé de vous voir prendre cette affaire aussi chaudement! Elle m'intéresse encore beaucoup plus que vous.

LE BARON.

Comment ? Vous n'en voulés pas, j'espére ; aussi à la jeune Douairière?

LE CHEVALIER.

N'en jurés pas. Ma situation est telle, que pour venir à bout de mon dessein, il me faut un aide, un confident, & je crois ne pas pouvoir choisir un meilleur ami que vous.

LE BARON.

Oh! sans complimens.

LE CHEVALIER, *chante*;

Je croyois avoir un cœur,
Insensible à toute épreuve;
Mais depuis que par malheur,
J'ai connu la belle veuve:
Dieu d'amour! j'aperçois bien
Qu'il faut tôt ou tard qu'on aime;
Dieu d'amour! j'aperçois bien
Qu'il ne faut jurer de rien.

Oui, Baron, j'adore Léonore, & j'ai dessein même de l'épouser.

LE BARON.

Quoi? Ce Chevalier si coquet, la terreur des maris, veut donc entrer tout de bon dans leur ordre?

LE CHEVALIER.

Raillés-moi tant qu'il vous plaira, la chose est sûre & décidée. Mais, mon cher, feriés-vous homme à me rendre service dans cette affaire, aux dépens du Comte, & les intérêts d'un ami l'emporteront-ils chés vous, sur les intérêts d'un Compatriote?

LE BARON, *riant.*

L'Allemagne est vaste; j'ai des millions de sots compatriotes, mais peu d'amis *si charmants* que vous. Puis-je *être en balance*?

LE CHEVALIER.

Assistés-moi donc à traverser les amours du Comte & de Léonore, & tachés de rendre cette aimable femme favorable à mes vœux.

LE

LE BARON.

De tout mon cœur; voilà ma main, topés-là. Mais un ſervice en vaut un autre. Il faut vous avouer tout. Je ſuis de très-bonne maiſon, mais un pauvre *Hére*. Or je forme un grand plan. Je ſai que Béliſe eſt riche, & que vous avés *un grand autorité* ſur elle. N'y auroit-il pas moyen de me faire obtenir cette Douairiere? *Là pour tout de bon.*

LE CHEVALIER, *rêvant.*

Mais écoutés donc . . . Oui . . . non . . . Diable . . . mais comment cela ira-t-il? Il faut ſavoir, Baron, que je ſuis depuis pluſieurs mois le tenant de Béliſe à titre d'office. Ce n'eſt qu'à la faveur de mes aſſiduités auprès d'elle, que j'ai l'entrée dans cette maiſon, & que je puis gagner le cœur de Léonore.

LE BARON.

Parbleu, Chevalier, vous ne ſauriés en *épouſer une paire à la fois*. Je vous déclare qu'il m'en faut une.

LE CHEVALIER.

Mais il y a un moyen tout ſimple de nous accorder. Il ne s'agit que de bien s'entendre. Nous ferons l'un & l'autre la cour à Béliſe, vous brusquement, mais ſolidement à l'Allemande; moi d'une façon aiſée, légère à la Françoiſe. Je ne ferai pas trop le paſſioné, pour vous laiſſer gagner du terrein, & ſous main, je travaillerai à la conquête du cœur de Léonore . . . *Il éclate tout d'un coup de rire* . . . Mais, en vérité, la Vieille ſera trop heureuſe. Comment? Avoir à la fois deux amans de

de notre trempe! Cela va la rendre d'une vanité terrible; il n'y aura plus moyen de vivre avec elle.

LE BARON.

Mais, est-il bien sûr que je l'emporterai sur vous auprès de Bélise? Que puis-je faire pour lui plaire?

LE CHEVALIER.

Joués & perdés. Secret infaillible pour plaire aux femmes de Paris. Elles aiment toutes le jeu, & cette passion croît à mesure qu'elles vieillissent. Je n'ai qu'à voir jouer une femme, qu'à examiner avec quel degré d'avidité elle manie les cartes, pour vous dire, à un an près, l'âge qu'elle peut avoir.

LE BARON.

Hélas! où prendre l'argent que je devrois perdre pour lui plaire?

LE CHEVALIER.

Dans la bourse du Comte. Il faut qu'il vous en prête. Le tour est malin, mais il sera plaisant. Laissés-moi faire, je lui parlerai.

LE BARON.

Quel bon cœur! Oh jamais le Comte ne résistera à votre *persuasibilité*. C'est un bon garçon, qui n'a pas inventé la poudre.

LE CHEVALIER.

Je ne sai cependant pas trop comment je dois m'y prendre, pour le débusquer d'auprès de Léonore, & pour lui enlever cette veuve.

LE

LE BARON.

S'il ne tient qu'à cela, j'ai une ruse toute prête. Ce sera encore le Comte lui-même, qui parlera en votre faveur à Léonore, & qui vous *incorporera* dans son affection.

LE CHEVALIER.

Vous me faites rire. Ce pauvre Comte va donc épuiser sa bourse, & user ses poumons pour se nuire à lui-même. Mais, comment ferés-vous pour le faire donner dans ce piége?

LE BARON.

Il ne faut pas tout savoir à la fois. Laissés moi faire. Pour réussir dans mon projèt, je n'ai besoin que de la petite Galathée, qui chante à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

Quoi? de cette petite brune, qui est, dit-on, chargée du maniment des affaires étrangerès?

LE BARON.

Oui, oui.

LE CHEVALIER.

Elle est aussi de mes amies. Mais chut, voilà déjà nos Dames qui arrivent.



SCENE

SCENE II.

LE CHEVALIER, BELISE, LE BARON, LEONORE, LE COMMANDEUR.

BELISE.

Je n'en puis plus. Vous êtes un Promeneur impitoyable, Mr. le Commandeur.

LE COMMANDEUR,

Nous n'avons cependant fait qu'un seul tour dans le berceau.

LE CHEVALIER.

Les charmes sont toujours délicats.

BELISE.

Ha, ha! Messieurs, je suis charmée de vous rencontrer ici. Vous ne pouviés vous y trouver plus à propos. J'ai besoin de vous.

LE BARON.

Ah! Madame, nous sommes bien *votre serviteur très-humble*. Vous pouvés disposer librement *de notre petite persone.*

BELISE.

Voilà qui est poli, Monsieur le Baron. En vérité, pour le peu de tems qu'il y a que vous êtes à Pa-

 ris,

ris, je vous trouve bien *dégermanisé*. Vous avés déjà pris des manières, des façons. Continués . . . Je voudrois que vous m'amusiés aujourd'hui.

LE BARON.

Volontiers, Madame, vous pouvés me mettre *à toute sauce*. Je puis déjà *converser en François*.

BELISE.

Il ne s'agit pas de conversation. On ne sauroit toujours jaser; & à la fin cela retombe toujours sur le prochain.

LE CHEVALIER, *à part*.

La bonne ame!

LE BARON.

Je sais aussi déjà lire joliment. Voulés-vous que je vous lise quelque chose?

BELISE.

Eh, fi donc! On sait les vieux livres par cœur, & les nouveaux sont si mauvais.

LE BARON.

Aparament que vous voulés encore faire un tour de promenade?

BELISE.

Le Ciel m'en garde. Le soleil donne à plomb sur le jardin; je ne veux pas abymer mon teint; je crains trop le hâle.

LE BARON.

Oh! Madame, cela vous plait à'dire. Vous n'avés pas un teint de hâle. Il n'y a rien à craindre de ce coté-là, & je ne sais pas pourquoi les Dames de Paris auroient besoin de prendre des précautions pour leur teint; puisqu'on vend ici dans toutes les boutiques du rouge & du blanc d'Italie. C'est un onguent admirable contre *la brûlure* du Soleil, & même un moyen merveilleux pour embellir en vieillissant; car j'ai remarqué, que les plus *anciennes* Dames ont ici le plus beau Coloris.

BELISE.

J'abandone cette invention aux Coquettes; pour moi je ne mets qu'un peu de rouge.

LE BARON.

Ah! la couleur rouge est charmante. J'en veux faire venir la mode en mon pays. Cela fait que toutes les Dames se ressemblent; on les prendroit toutes pour des Sœurs, quand elles sont si joliment enluminées. La premiére fois que je fus au Spectacle, je crus que c'étoit une grande famille, qui s'y étoit donné Rendés-vous. Mais pour revenir à votre amusement . . .

BELISE.

Oui. Savés-vous la Comète?

LE BARON, *rêvant.*

La Comête? . . . Oui . . . n'est-ce pas une étoile à longue queue?

BELISE.

Eh! non, c'eſt un jeu.

LE BARON.

Oui, oui, j'en ai encore une petite *réminiſcence.* Je l'ai apriſe de ma nourice dans l'enfance. On le joue avec des cartes, & on compte toujours quatre, cinq, ſix, ſept, & puis toujours la même choſe.

BELISE.

C'eſt préciſement cela. C'eſt un jeu adorable. Vous vous le remettrés bien vîte, ſi vous voulés faire une partie avec nous.

LE BARON.

Et quand cela, Madame?

BELISE.

Tout à l'heure. Nous paſſerons dans le cabinet au bout de la galerie; car voyés-vous, j'aime à être ſeule quand je joue, les ſpectateurs me gênent, & je ne puis ſouffrir qu'on voie mes cartes.

LE BARON.

Aurons-nous un troiſiéme?

BELISE.

Oui, le Chevalier. Car, pour notre reſpectable Commandeur, je ne l'aime pas au jeu. Il eſt d'une ſévérité à déſeſperer, il n'a pas la moindre complaiſance, & ne vous fait grace ſur rien.

LE COMMANDEUR.

Je ne gronde pourtant, ni ne chicane; mais il est vrai, Madame, je défens mon argent le mieux que je puis

LE CHEVALIER.

Quant à moi, Madame, j'accepte avec reconnoissance la faveur que vous me destinés, & je ferai avec plaisir votre partie. Vous excuserés mes fautes & mes petits écarts d'humeur.

BELISE.

Bon, bon. J'aime à jouer avec des gens qui font des fautes & qui se plaignent. C'est une marque qu'ils ne gagnent point. Mais, ma niéce, qui ne dites mot, que ferés-vous en attendant?

LEONORE.

Je lirai, je broderai, je m'entretiendrai avec Monsieur le Commandeur. Je ne suis jamais embarassée de mon tems.

LE COMMANDEUR.

Mais, mes amis, qu'avés-vous fait de notre cher Comte? Je ne le vois point.

LE BARON.

Je l'ai laissé au Luxembourg. Il est allé faire quelques courses en ville, mais il reviendra vers l'heure du diner.

LE CHEVALIER.

C'est un petit Volage, qui court de belle en belle, & qui commence déjà à prendre joliment le train de Paris.

BELISE, *d'un ton aigre.*

Il n'en prend pas au moins la politesse. Il n'est pas seulement venu me saluer ce matin. S'il n'arrive pas à tems, nous ne l'attendrons point. Ah ça Messieurs, les momens sont précieux, allons à notre partie. Tandis que nous babillons ici, j'aurois déjà pu faire grand Opéra plus d'une fois.

SCENE III.

LEONORE, LE COMMANDEUR.

LEONORE.

Le Comte, dit-il, est un Volage, qui court de belle en belle . . . *elle soupire* . . . Ce seroit dommage que ce jeune homme se perdît.

LE COMMANDEUR.

Ne craignés rien, Madame, les Allemands sont flegmatiques ; le métier d'un petit Volage, d'un amant Coquet n'est point fait pour eux.

LEONORE.

Pourquoi dites-vous que je ne doive rien craindre? Croyés-vous que je prenne quelque intérêt particulier à la conduite du Comte?

LE

LE COMMANDEUR.

Oui, Madame.

LEONORE, *riant.*

En vérité, Monsieur le Commandeur, si je ne vous respectois pas, autant que je le fais, je dirois que vous êtes un impertinent.

LE COMMANDEUR.

Injuriés-moi tant qu'il vous plaira, mais convenés que vous trouvés ce jeune homme fort aimable.

LEONORE.

Encore. Si tout autre homme que vous me tenoit un pareil discours, il faudroit en vérité que je le traitasse du haut en bas, au moins par bienséance. Mais enfin, puisque c'est vous, puisque vous faites le Papa, & que vous agissés aussi noblement avec moi, que si vous l'étiés, il m'est impossible de faire la réservée avec vous. Eh bien, grondés-moi, mais sachés que ce Comte, tout Allemand qu'il est, ne me déplaît point.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Je vous gronderai une autre fois, car le voici justement qui arrive.





SCENE IV.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR.

LE COMTE, *en entrant.*

Que Paris est grand! C'est un Monde entier.

LEONORE.

Quoi? sans nous dire bonjour, Monsieur, vous venés nous aprendre cette nouvelle?

LE COMTE.

J'en demande mille pardons à votre Excellence. La distraction, l'étonement . . .

LEONORE.

Mon Excellence vous pardone, à condition que vous vous souviendrés, une fois pour toutes, que ce titre n'est guere d'usage dans notre langue, & qu'on ne le donne jamais aux femmes.

LE COMTE.

Je n'oublierai jamais un mot qui sort de votre bouche; & d'ailleurs on m'a toujours dit, qu'on ne fait pas beaucoup de complimens en France; qu'on y vit sans façons.

LE

LE COMMANDEUR.

Halte-là, mon aimable Ami. Il eſt bon que je vous tire d'une erreur qui pourroit vous nuire. Nous ne faiſons pas, il eſt vrai, beaucoup de complimens inutiles, nous n'allons pas rechercher de grands mots & des titres faſtueux, pour apoſtropher les honnêtes gens; mais nous ſerions bien fâchés de manquer le moins du monde aux devoirs de la politeſſe, ou aux bienſéances du langage; & nous avons d'autres moyens plus naturels, pour faire connoître aux perſones le degré d'égard ou de reſpect, que nous leurs portons.

LE COMTE, *bas à Léonore.*

C'eſt un homme de grand mérite que ce Commandeur, mais il fait un peu trop le Pédagogue.

LEONORE, *au Comte.*

Vous auriés tort de vous en formaliſer; c'eſt une marque bien ſenſible, qu'il vous donne, de ſon amitié. Paris fourmille conſtamment de jeunes étrangers; mais, nous ne prenons la peine de leur dire leurs défauts & de les former, que quand nous les aimons, & que nous leur trouvons des diſpoſitions à profiter de nos leçons.

LE COMTE.

Vous rectifiés mes idées ... *au Commandeur* ... Je ne puis, Monſieur, que vous remercier de vos ſages avis, & j'oſe vous en demander la continuation comme une faveur précieuſe.

LE COMMANDEUR.

Votre docilité me charme; mais dites-nous de grace, à quoi vous avés employé la matinée On ne vous a point vu.

LE COMTE.

J'ai rencontré un de mes Compatriotes au Luxembourg, qui m'a engagé à courir les rues de Paris avec lui. D'abord il m'a mené aux Halles. C'est un spectacle divertissant. Ces écosseuses de pois en disoient de bonnes. Nous avons nos tablettes remplies de leurs bons mots. Delà au Pont-neuf. On dit qu'on n'y passe jamais sans rencontrer un Cheval blanc, un Abbé, une jolie fille & un petit-Maître. Mais je n'ai rien vu de tout cela, malheureusement.

LE COMMANDEUR.

Vous voilà donc bien à plaindre.

LE COMTE.

J'aurois été curieux de voir un petit-maître. On en conte des choses si singuliéres dans mon pays. Ne pourrions-nous pas aller un de ces jours dans leur quartier?

LE COMMANDEUR.

Comment? vous croyés qu'il y a un quartier à part, habité par les petits-maîtres? Non, mon cher Comte, ces Messieurs ne sont point rassemblés en corps, ils sont répandus dans tous les états.

LE COMTE.

A quoi les reconoit-on donc?

LE

LE COMMANDEUR.

L'Usage du monde vous aprendra le mieux à les connoître. Du reste ils sont vêtus selon leur état, avec cette différence, qu'ils outrent les Modes. Leur caractère le plus marqué est de donner dans tous les excès, & d'affecter des talens, des vertus & des défauts qu'ils n'ont point.

LE COMTE.

Cela doit faire de plaisans animaux.

LE COMMANDEUR.

Plaisans, oui, mais nullement sots. Il faut même un certain esprit, pour bien jouer le rôle de petit-maître.

LEONORE.

Le Commandeur a raison; mais malgré cela je ne vous conseille point de prendre de cette espéce d'esprit en France; je doute qu'il fît fortune en Allemagne.

LE COMTE.

Je n'en jurerois pas. J'ai remarqué depuis quelque-tems, que de certains Originaux, très-ressemblans au portrait que vous venés de faire, sont fort goutés dans mon pays.

LEONORE.

Que le Faux-brillant ne vous éblouïsse jamais; il ne sauroit être goûté long-tems. Si vous voulés vous former dans ce pays, prenés pour modèle des hommes, dont la grande vivacité commence à s'amortir par l'âge de la raison. Un François à quarante ans est un homme bien estimable.

LE

LE COMMANDEUR.

Fort obligé du compliment.

LE COMTE.

Que ne vous dois-je point, Madame! vos réflexions m'inſtruiſent, vos conſeils me guident. De grace, toutes les Dames Françoiſes ſont-elles d'un caractère ſemblable au vôtre?

LE COMMANDEUR.

Le pouvés-vous croire?

LE COMTE.

Non. La perfection ne ſauroit être univerſelle.

LE COMMANDEUR.

C'eſt penſer juſte; & ſans ſortir de cette maiſon, n'auriés-vous point apris à connoître la différence qu'il y a entre nos Femmes?

LE COMTE.

Je la trouve infinie, ſoit que je conſulte ma raiſon, ſoit que j'écoute mon cœur.

LE COMMANDEUR.

Madame, faites s'il vous plaît la révérence; cela vaut bien un compliment.

LEONORE.

Ce n'eſt point en révérences que je paie des ſentimens ſi favorables.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entens-je! . . . Mais, Monsieur le Commandeur, oserois-je vous prier de me faire le portrait des Dames Francoises, & de m'indiquer les moyens les plus propres pour gagner leur aprobation? Comme le mérite & les charmes de Madame la mettent fort au dessus de la régle générale, elle ne pourra s'offenser de la fidélité de vos peintures.

LE COMMANDEUR.

La tâche est difficile, mon cher Comte; c'est vouloir tracer la couleur d'un taffetas changeant. Je pourrois presque vous dire, de nos femmes, le contraire de ce que Madame vous a dit des hommes. Elles sont jusqu'à quarante ans, douces, polies, désintéressées, d'un commerce aimable & liant: en vieillissant, il semble que leur ame se ride, & souvent elles perdent cette aménité, qui fait le charme de nos Sociétés. On plait à nos jeunes Dames par le brillant du génie; aux vieilles par la solidité de la figure. Les premiéres se laissent éblouir par la magnificence, par un joli caquet, par des manieres polies & engageantes; on s'insinue après des secondes, par les assiduités, par un certain esprit de manège, par le jeu, par . . .

LE COMTE.

Eh! qui peut s'asservir à tant de contrainte, se plier à des contrastes si divers? . . *Il regarde tendrement Léonore* . . . Mes vœux se bornent à plaire à un seul objet, qui voudra bien me dispenser de changer ma façon naturelle de penser & d'agir. Je

Je fais peu de cas de l'aprobation de toutes les autres femmes.

LE COMMANDEUR.

Cette aprobation n'est cependant point à mépriser, & dans quelque pays que l'on soit, il ne faut jamais mettre les femmes contre soi, ni affecter pour une seule persone un attachement exclusif pour les autres. En France prenés-y garde, cela donne du ridicule. Il faut y voltiger. . .

LEONORE.

Eh, fi donc! Monsieur le Commandeur, je n'attendois pas un pareil conseil de votre part.

LE COMMANDEUR, *souriant.*

Quelle vivacité! . . *bas à Léonore* . . . Vous vous trahissés, Madame.

SCENE V.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR, MARINE.

MARINE, *à part en entrant.*

Tâchons de rompre les chiens . . . *à Leonore* . . . Vous avés dessein, Madame, d'aller ce soir aux François: Ordonnés-vous qu'on y arrête des places?

LEO-

LEONORE.

La presse n'y sera pas si grande; c'est en été. Seriés-vous d'humeur de m'y accompagner, Messieurs. Qu'en dites-vous?

LE COMTE.

L'Arlequin est-il bon?

LE COMMANDEUR.

La Comédie Françoise est trop épurée, pour admettre des personages en masque, & des caractères qui n'existent point. Malheur aux Auteurs Dramatiques, qui sont obligés de perdre de vuë la nature, pour amuser le spectateur!

LE COMTE.

Mais ne faut-il pas qu'il y ait au moins un plaisant dans la piéce? Nous avons en Allemagne des Jean-Farines ou Jean-Saucisses, qui vous font créver de rire.

LE COMMANDEUR.

En France, on ne fait créver persone de cette maniére-là. Cependant nos bons Auteurs possédent l'art d'égayer entiérement leur sujet, de répandre de l'enjouement sur toute la piéce, & de mettre des saillies vives dans la bouche de la plupart des Acteurs.

LE COMTE.

En ce cas-là, je n'ai rien à dire. Je craignois que vous ne me proposassiés, en guise de partie de plaisir, d'aller pleurer à la Tragédie, & de me faire l'illusion de croire, que je me divertis, quand mon ame compatit. LEO-

LEONORE.

Ah! gardés-vous d'attaquer la Tragédie ; c'eſt ma paſſion.

LE COMMANDEUR.

Ne craignés rien. Avec l'eſprit & le goût naturel, qu'a Monſieur le Comte, il reviendra bientôt de ſes préjugés ; il ſentira que la douleur, dont notre ame eſt atteinte à la Tragédie, n'eſt que momentanée, qu'elle eſt ſans ceſſe acompagnée d'une ſatisfaction douce, que la peinture adroite des grandes paſſions excite en nous, & qu'elle fait place enfin à cette admiration réfléchie, qu'une belle ame ſent toujours pour les ſentimens & les vertus héroïques ; enfin il ne tardera pas à convenir qu'une excellente Tragédie eſt le dernier effort de l'eſprit humain.

MARINE.

Je viens d'aſſiſter à un pareil effort de l'eſprit humain.

LEONORE.

Où cela?

MARINE.

Là dans le cabinet. Diantre! l'action eſt vive, vraie, tragique . . .

LEONORE.

Je ne te comprens pas. Explique cette énigme.

MARINE.

Les Acteurs de la piéce ſont, Madame Béliſe, le Chevalier & le Baron. Le Tyran c'eſt le bonheur

heur de votre Tante & la victime la bourse du Baron. Je me suis tenu à l'écart comme spectatrice, j'ai aperçu qu'il entroit de l'amour dans la piéce, & si je ne me trompe, il y a aussi de l'intrigue sur jeu. Chaque Louis, que Bélise tire, vaut un coup d'œil gracieux au Baron, qui, pour en obtenir de fréquens, néglige ses cartes, & contemple les beaux yeux de son vainqueur, sans seulement jetter un regard sur ses doigts. Le Chevalier fait le jaloux, & n'attrape que quelque petite œillade surnuméraire, à la dérobée & comme par pitié. Enfin cela est fort touchant, & vous m'en voyés toute émue.

LE COMTE.

Le Baron perd, & le Baron est amoureux! Le voilà doublement à plaindre.

LE COMMANDEUR.

Croyés-vous que ce soit un si grand malheur, que d'être sensible?

LE COMTE.

Hélas! Monsieur, ne m'en parlés pas.

LEONORE, *souriant.*

Auriés-vous déjà perdu votre indifférence à Paris?

LE COMTE.

Ne me faites pas sentir, Madame, ce que je voudrois ignorer toute ma vie.

LEONORE.

Evités avec soin les piéges, que la séduction ne

manquera pas de vous tendre ici; mais fachés aussi, que, si une passion indigne est capable de vous entraîner dans le malheur, un amour raisonable peut vous rendre heureux à jamais.

MARINE, *à part.*

Ah! voilà de la Morale . . . *à Léonore* . . : Eh bien! la Comédie?

LE COMTE.

J'aurai l'honeur d'y acompagner Madame.

LEONORE.

Fort bien. Nous irons trouver Bélise pour l'engager à être de la partie. Monsieur le Commandeur donnés-moi la main. Adieu Monsieur; à tantôt.

ils sortent, suivis de Marine.

SCENE VI.

LE COMTE, *seul.*

Un amour raisonable peut me rendre heureux à jamais! Ces paroles sortent de la bouche de Léonore! Elle les acompagne d'un regard, plus tendre encore que gracieux! Si j'osois faire des conjectures! Mais, non, c'est peut-être la mode du Pays, le ton général des femmes, qui m'attirent ces marques de simple bienveillance, que je prens pour autant de faveurs.

SCENE



SCENE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *qui entre en ſiflant.*

Quoi, mon cher Comte, ainſi ſeul? Vous paroiſſés rêveur. Fi donc! N'allés pas vous enfoncer dans des méditations. Si vous êtes venu à Paris pour engendrer mélancholie, vous en ferés la dupe, car c'eſt ici le ſéjour du plaiſir. On exiſte par tout ailleurs, mais on ne vit qu'à Paris. Ne vous a-t-on pas prédit d'avance, que vous vous y divertiriés bien?

LE COMTE.

Oui, on me l'avoit promis. Faites-moi la grace, mon cher Chevalier, lorsque je me divertirai ſi bien, de m'en avertir.

LE CHEVALIER, *à part.*

Quelles lourdes machines, que ces Germains!

LE COMTE.

Au reſte je conviens que le genre de vie turbulente qu'on mène ici, ne laiſſe guere de tems à la réflexion. Paris eſt une Lanterne Magique, où l'œil ſe trouve frappé à chaque inſtant par de nouveaux objèts . . . Mais à propos, il me ſemble que votre partie n'a guere duré.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai; elle a été courte, mais vive. Peſte! il y a eu du ſang répandu.

LE COMTE.

Qui a été vainqueur?

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſang allemand qui a coulé. Béliſe a donné de furieuſes ſaignées à la bourſe du Baron.

LE COMTE.

Je le plains de tout mon cœur. Cette perte va l'incommoder beaucoup.

LE CHEVALIER.

Auſſi en eſt-il au déſeſpoir. Son embarras eſt de payer, & ſa bourſe eſt à ſec. Je l'ai laiſſé dans une agitation cruelle. Il déploroit ſon malheur, il ſe tordoit les mains, & les baignoit de ſes larmes.

LE COMTE.

Sa ſituation eſt digne de pitié. Mais, mon cher Chevalier, vous, qui êtes ſi fort de ſes amis, ne pourriés-vous pas l'aſſiſter?

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur. Je partagerois jusqu'à ma maîtreſſe avec un ami. Je penſe trop noblement, trop à la Françoiſe là-deſſus. Mais malheureuſement, je ſuis auſſi un peu brouillé avec les espéces à l'heure qu'il eſt. Il m'eſt arrivé des choſes ſinguliéres,

res, mais des plus ſinguliéres. Tout le monde ſait que je ſuis riche; mais n'ayant pu faire valoir aſſés bien mes fonds en Europe, je les ai mis à la groſſe avanture. Or, ces maudits Gallions ſont ſi lents à revenir, & les vilains tremblemens de terre qui vienent d'abymer Lima, pourroient fort bien avoir abymé quelques caiſſes de lingots d'or que j'attendois en retour de ces pays : . . Mais, je penſe à une choſe, ne pourriés-vous pas tirer d'affaire cet aimable ami?

LE COMTE.

Je me ſuis fait une loi, de ne jamais prêter ma bourſe, pour payer des dettes de jeu.

LE CHEVALIER.

C'eſt cependant une ſi bonne ame que ce Baron. Si vous ſaviés le bien qu'il me dit de vous tous les jours, les ſervices qu'il veut vous rendre, ah! . . . .

LE COMTE.

Il ſait bien que je ne ſuis pas ingrat, mais . . . .

LE CHEVALIER.

Qu'on eſt malheureux, lors qu'éloigné de ſa patrie, on ſe trouve en beſoin d'argent!

LE COMTE.

A force de bon cœur, je pourrois me trouver dans le même cas.

LE CHEVALIER.

Non, il vous rendra le tout fidélement. Je me fais sa caution.

LE COMTE.

Avés-vous fait assurer vos biens à Lima? . . . Mais enfin, de combien a-t-il besoin?

LE CHEVALIER.

Environ d'une centaine de Louis. Oh! je suis sûr que vous n'abandonnerés pas, pour une si petite somme, un si cher Compatriote.

LE COMTE.

Cher en effet! . . . Cependant, si son malheur peut le rendre sage, s'il promet de ne plus toucher cartes ou dés, je le tirerai d'affaire pour la dernière fois.

LE CHEVALIER.

Vous êtes divin, mon cher Comte. Voilà une action qui vous fera honeur en France & en Allemagne. Je vous en fais mon compliment, & pour vous faire voir combien je fais cas des beaux procédés; si jamais vous vous trouvés dans quelque besoin, vous pouvés sans façon, vous adresser à moi. Ma cassette sera toujours ouverte pour vous.

LE

LE COMTE.

J'espère que je ne me trouverai pas dans le cas de mettre votre amitié à de si rudes épreuves; mais souffrés, Monsieur, que je vous prie de me faire un autre plaisir.

LE CHEVALIER.

Qui est?

LE COMTE.

Qui est de m'acompagner à Versailles, le jour que le Roi guérira des écrouelles.

LE CHEVALIER.

Je crois qu'il y a encore assés loin jusqu'à ce jour.

LE COMTE.

Je le chercherai dans l'Almanach. Je suis curieux, je vous avoue, de voir cette cure miraculeuse, dont on parle tant.

LE CHEVALIER.

Volontiers, mon cher Comte; & comme, sans vanité, je suis reçu avec distinction à la Cour, & fort bien avec les Ministres, ma compagnie ne vous sera pas tout-à-fait inutile. Je vous ferai voir à Versailles des choses plus dignes de votre curiosité que cette Cérémonie.

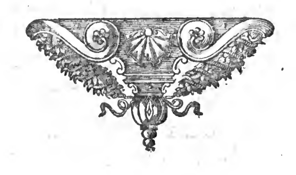
LE COMTE.

J'en doute. Il n'y a rien de plus curieux qu'un miracle. Mais ces écrouelles disparoissent-elles là sur le champ, à la vuë des Spectateurs.

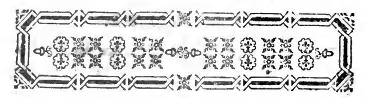
LE CHEVALIER.

On le dit. Mais, en attendant, allons vîte voir votre caſſette. Je ſuis preſſé d'en tirer cette panacée univerſelle, qui pourra guérir notre pauvre Baron de ſes maux & de ſon inquiétude.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

N'en parlons point, mon cher Baron: J'ai satisfait à un devoir essentiel de l'amitié.

LE BARON.

De l'amitié allemande, si vous voulés; car ici elle va rarement jusqu'à la bourse.

LE COMTE.

Cependant Paris est, dit-on, le pays des ressources.

LE BARON.

Oui, des complimens; mais un étranger à qui son l'argent manque ici, est diablement capot; à moins qu'il n'ait par hazard lié connoissance avec quelque Milord, dont il y a toujours bon nombre à Paris. Les Anglois sont froids, mais, tout en rechignant, ils prêtent.

LE COMTE.

Encore un coup Monſieur, parlons d'autre choſe. Je me crois trop heureux d'avoir pu vous faire plaiſir.

LE BARON.

Pour vous montrer combien je ſuis ſenſible à votre *obligence*, je veux tout à l'heure vous faire faire la connoiſſance de cette charmante *Demoiſelle*, dont je vous parlois tantôt.

LE COMTE.

Oh! il n'y a rien qui preſſe.

LE BARON.

Pardonés-moi. On pourroit nous l'enlever. *Les premiers Marquis* d'ici, s'empreſſent pour lui donner à ſouper; c'eſt à qui l'aura.

LE COMTE.

Une fille ſi recherchée pourroit devenir une connoiſſance bien dangereuſe.

LE BARON, *hauſſant les épaules.*

Voilà de nos préjugés d'Allemagne, qui vous feront ſifler de tous les gens du bel air de Paris. N'êtes-vous pas venu ici, pour vous défaire de cette timidité, de cette rouille germanique, qui nous attire tant *de mocquerie*?

LE COMTE.

Oui, mais non pas pour tomber dans le libertinage.

LE

LE BARON.

Un petit libertinage eſt pourtant *la grand' mode.*

LE COMTE.

Oh, Dame ! ſi c'eſt la mode . . .

LE BARON.

Souvenés-vous d'ailleurs, que vous ne viendrés vraiſemblablement qu'une fois en votre vie à Paris ; & qu'au retour de vos voyages, on vous mettra ſûrement un vilain emplâtre ſur le dos.

LE COMTE.

Comment ?

LE BARON.

On vous donnera une femme, là, de ces *moules à poſtérité*, que les parens choiſiſſent par raiſon de convenance. C'eſt ordinairement dans ce *purgatoire matrimonial* que nos jeunes gens font pénitence toute leur vie, pour quelques mois de plaiſir qu'ils ont eu à Paris . . . Mais chut ! je crois entendre venir Mademoiſelle Galathée.

LE COMTE.

Elle s'apelle Galathée ? Le nom eſt galant.

LE BARON.

C'eſt ſon nom de guerre ; elle n'en a point d'autre. La voici cette divine fille.

SCENE

SCENE II. (*)

LE CHEVALIER, Mlle GALATHEE, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON,
allant à la rencontre de Madem. Galathée.

Eh! bon jour, ma Princesse. Il faut que vous ayés une *grande complaisance*, pour venir ainsi nous honorer de votre présence.

GALATHEE.

C'est ce petit fripon de Chevalier, auquel on ne peut rien refuser, qui m'a séduit.

LE CHEVALIER.

Je cherchois Mademoiselle par terre & par mer, pour vous procurer sa connoissance, & par un hazard des plus heureux, je la rencontre au Boulevard. Je l'ai enlevée comme un Corps-saint. Il faut que ce Comte soit né coëffé. Il n'a qu'à souhaiter pour obtenir.

GALATHEE, *regardant autour d'elle.*

Mais Messieurs, vous m'aviés promis qu'il y auroit ici des Dames. Où sont-elles donc? Je ne saurois être seule avec tant d'aimables Cavaliers.

LE

(*) *Sujet de l'Estampe.*

LE BARON.

Elles s'ajuſtent. Vous ne les verrés que trop tôt.

GALATHEE.

Elles n'ont qu'à paroître vîte, ou bien je me ſauve. Que diroit la médiſance, ſi on me trouvoit avec tous ces hommes?

LE BARON, *bas au Comte.*

Admirés comme elle eſt ſage; jusqu'à ne vouloir pas reſter ſeule avec nous. Oh! elle a une grande réputation à ménager.

GALATHEE.

Vous auriés dû permettre au moins que la Maman, ou la Couſine ou ma Bonne m'euſſent acompagnée; car encore un coup, je ſuis timide avec les hommes; le cœur me bat de me voir ſeule ici.

LE CHEVALIER.

Raſſurés-vous ma petite, on ne vous fera aucun mal, nous ſommes les plus honnêtes gens du Royaume.

GALATHEE.

Ha! des honnêtes gens tels que vous, ſont ſouvent de petits fripons.

LE CHEVALIER, *bas à Galathée.*

Voilà l'homme en queſtion.

LE

LE BARON.

Il est ici Monsieur le Comte, qui est tout aussi timide que vous. Vous vous accorderés bien ensemble.

GALATHEE.

Monsieur parle-t-il François?

LE COMTE, *embarassé.*

Pas si bien que je le voudrois, pour vous témoigner toute mon admiration & tout mon respect.

le Chevalier & le Baron éclatent de rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Du respect . . - du respect . . . celui-là est admirable.

GALATHEE.

De quoi riés-vous, Messieurs? En vérité Monsieur le Comte s'exprime parfaitement bien. Il est d'ailleurs d'une jolie figure, il a l'air noble, les maniéres prévenantes. On le prendroit pour un François.

LE COMTE, *à part.*

Tellement que l'air allemand & l'air maussade sont à peu près synonimes ici . . . *à Galathée* . . . Vous me faites trop d'honeur, Mademoiselle; je ne mérite pas ce compliment.

LE BARON.

Ah! Mademoiselle est *Connoisseuse.*

GA-

GALATHEE.

. Cette expreſſion eſt un peu trop allemande; mais ſans être *connoiſſeuſe*, je ſuis franche, j'ai le cœur ſur les levres, & je trouve que vous n'avés point exagéré, en me parlant de Monſieur le Comte, comme d'un Cavalier fort aimable.

LE COMTE.

Il y auroit trop d'amour-propre à s'imaginer, qu'une Dame de votre mérite eût toujours le goût bon; mais je me croirois trop heureux, ſi j'avois eu le bonheur de ne pas vous déplaire au prémier abord.

GALATHEE.

Ah! Monſieur, tout au contraire.

LE COMTE.

Peut-être que mes ſentimens me rendront par la ſuite plus digne de votre aprobation. Ce début au moins m'eſt d'un favorable augure pour l'avenir; & ſi j'oſois . . .

GALATHEE.

Votre ami, Meſſieurs eſt un petit eſpiégle, plus malin que vous ne penſés, & qui fera bien du chemin auprès de nos belles.

LE BARON.

Ne vous l'avois-je pas dit?

GALATHEE.

Je ſouhaite, pour le bien que je lui veux déjà, qu'il

qu'il ne faſſe point de choix, dont il ait lieu de ſe repentir. Il eſt ſi aiſé de mal rencontrer à Paris.

LE BARON, *ſe grattant l'oreille.*

Elle a bien raiſon. Les unes vous plument, les autres vous trahiſſent, & toutes ſe moquent d'un pauvre étranger.

GALATHEE.

Ces pauvres étrangers ſont ordinairement de petits libertins, qui s'amourachent de certaines créatures . . .

LE CHEVALIER, *riant.*

Oui, au lieu de s'attacher à une perſone vertueuſe comme Mademoiſelle.

GALATHEE.

Vous faites le mauvais plaiſant, Monſieur le Chevalier; mais vous avés beau ricaner, je vous ſoutiens, qu'il faut de la vertu & de l'honeur dans tous les états de la vie, & quand on a des ſentimens . . .

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis beaucoup pour les ſentimens. Rien n'eſt ſi beau. Vous avés toujours brillé par là.

GALATHEE.

Hélas, oui! Dans ma petite Sphère . . .

LE CHEVALIER.

Mais, qu'aperçois-je? Je crois d'honeur que vous vous lorgnés, le Comte & Vous.

LE

LE COMTE.

Moi! Je n'oserois jamais prendre cette hardiesse.

LE CHEVALIER.

Osés toujours. Ne faites pas la petite bouche. Mademoiselle ne s'en choquera point.

GALATHEE, *mettant son évantail devant les yeux.*

Cessés donc, petit badin, vous me faites rougir.

LE BARON.

Quel heureux mortel que ce Comte! Quel bonheur, de pouvoir faire rougir une aimable fille!

LE COMTE.

Je n'ai rien dit, ou fait, je pense, qui pût blesser sa modestie.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas aussi sa pudeur qui la fait rougir, ce sont ses beaux sentimens.

LE COMTE, *à part.*

Cette fille, en effet, me plaît fort . . . *à Galathée* . . . Est-ce, vous Mademoiselle, qui chantiés si bien l'autre jour à l'Opéra dans la nue.

GALATHEE.

Non, Monsieur, je ne parois pas dans les nuës; je reste à terre, & je chante dans les chœurs.

LE BARON.

Portés donc aussi votre charmante voix, là, dans le cœur de Monsieur.

LE COMTE.

Si j'étois Directeur de l'Opéra, vous ne paroîtriés qu'en Divinité.

GALATHEE.

Vous êtes trop poli, Monsieur. Ah! si je voulois un peu m'intriguer, faire des caresses au Directeur, il ne tiendroit qu'à moi de jouer un premier rôle.

LE BARON.

Cela est vrai; car on peut dire qu'elle ne chante pas, mais qu'elle *enchante.*

GALATHEE, *d'un air modeste.*

Vous me confusionés par vos éloges. Que dira Monsieur, s'il entend le contraire?

LE COMTE.

Elle a quelque chose de si honnête dans son maintien & dans ses discours . . . *à Galathée* . . . Quand même votre voix ne seroit pas aussi parfaite que votre figure, je dirois, Mademoiselle, que la nature ne sauroit rassembler tous les charmes à la fois.

GALATHEE.

Le Compliment est des plus galants. Vous dirés tout ce qu'il vous plaira; mais je suis sûre que Monsieur est né ou qu'il a été élevé à Paris.

LE

LE COMTE.

Je le voudrois bien, pour pouvoir aſpirer au bonheur de vous plaire.

GALATHEE, *tendrement.*

Il faudroit avoir le goût bien dépravé, pour ne point vous trouver aimable.

LE CHEVALIER.

A merveille mes Enfans! Voyés comme ces petits moutons commencent à s'aimer.

GALATHEE.

Ah! miſéricorde! quel malheur!

LE COMTE.

Mon Dieu! qu'avés-vous? Vous trouveriés-vous mal?

GALATHEE.

O Ciel! je viens de perdre le beau Brillant, que ces Meſſieurs m'ont toujours vu au doigt.

LE COMTE.

C'eſt un accident fâcheux. Il faut chercher par tout.

GALATHEE.

Je l'avois encore au Boulevard. Voilà une perte ſenſible.

LE BARON, *bas au Comte.*

C'eſt une occaſion admirable, que la fortune vous offre, pour faire un préſent à cette *Charmante.* Cela eſt bon ſigne pour vous.

LE COMTE.

Si vous vouliés me permettre, Mademoiſelle, de réparer cette perte, & de vous porter une autre Bague à votre toilette . . .

GALATHEE.

En vérité Monſieur le Comte, vous êtes trop poli, mais trop poli. Je n'ai rien fait encore pour mériter cette attention de votre part. Mais on a raiſon de dire qu'un malheur ne vient jamais ſeul.

LE COMTE.

J'eſpere qu'il ne vous en eſt point arrivé d'autre aujourd'hui?

GALATHEE.

Pardonnés-moi, mon beau Perroquet eſt mort ce matin.

LE CHEVALIER.

Quoi, cette belle bête, qui mordoit tous ceux qui vouloient s'aprocher de vous? Et dequoi eſt-elle morte ſi ſubitement?

GALATHEE.

De gras fondu.

TOUS

TOUS ENSEMBLE.

De gras fondu!

LE COMTE.

J'en suis bien fâché ; mais je vous en enverrai une couple d'autres à la place.

GALATHEE.

Je vois que Monsieur a le cœur excellent. Il prend part aux chagrins de ses amis, & les en console.

LE COMTE.

Ce sont des bagatelles, qui ne valent pas la peine . . .

LE BARON.

La générosité de mon ami est bien capable de réparer toutes ces petites injures de la fortune.

LE CHEVALIER.

Mais Mademoiselle, ne nous donnerés-vous pas en revanche un petit air? . . . *bas à Galathée* . . . Allés porter la botte de Maître à son indifférence.

LE COMTE.

Je vous en conjure.

GALATHEE.

Je ne saurois rien vous refuser ; mais je suis si enrouée, & d'ailleurs ces vilaines tapisseries étouffent si fort la voix, que j'aurai besoin de toute votre indulgence . . . *Elle chante* . . .



Ce cœur épris ne peut trahir,
Sans art je cherche à plaire,
Et je n'ai rien à vous offrir
Que mon ardeur ſincère.

Mon tréſor le plus précieux
C'eſt cette vive flame,
C'eſt cette flame, que vos yeux
Ont fait naître en mon ame.

Je croyois ne trouver d'attraits
Que dans un Français même.
Mais le Germain devient Français,
Dès qu'il plaît & qu'il aime.

TOUS ENSEMBLE.

Bravo, bravo, bis, bis.

LE

LE COMTE.

Voilà qui eſt divin ! mais, Meſſieurs, il ne faut pas trop fatiguer la pauvre Enfant.

LE CHEVALIER.

Par ma foi, cette petite chanſon dit plus que vous ne penſés. Que ce Comte eſt heureux ! Mais auſſi quand on eſt fait comme lui, on ne doit pas craindre d'échoüer auprès des belles.

LE BARON.

Vous voyés, que ce que je vous ai toujours dit de lui, eſt vrai, vrai. Parbleu ſi j'étois d'une figure comme cela, je ferois trembler bien des Maris & des Amans.

LE COMTE.

De grace, Mes amis, épargnés vos éloges & ma modeſtie. Je m'aperçois tous les jours, que je n'ai ni le ton, ni le caquet qu'il faut pour plaire aux femmes.

LE CHEVALIER, *tirant le Comte à l'écart.*

Ce qu'il y a de commode avec celle-ci, c'eſt qu'avec cinq ou ſix rouleaux de Louis, vous ferés plus de progrès ſur ſon cœur, qu'avec le plus beau jargon du monde : elle ne chicane point.

LE COMTE, *bas au Chevalier.*

Sûr ce pié-là mes Louis feront des hommes à bonne fortune.

LE CHEVALIER, *riant.*

Comme il répond plaiſament ! Diroit-on que, ſous ces groſſes joues Allemandes, il puiſſe y avoir tant d'eſprit? . . . Mais, mon cher Comte, ſavés-vous bien que vous avés un aſcendant ſingulier ſur le Sexe en général?

LE COMTE.

Moi ? vous m'aprenés-là une nouvelle qui m'étone.

LE CHEVALIER.

Oui. Il faut avouer qu'un Allemand a ici de grands avantages. Cet eſprit raſſis, cette raiſon flegmatique, que la réputation attribue à votre nation, fait que vous devenés d'abord l'homme de confiance de nos Dames. Voilà auſſi une des raiſons, qui m'engage à implorer votre aſſiſtance dans une affaire de cœur, que j'ai ſur les bras.

LE COMTE, *ſurpris.*

La mienne ? Et cela dans une affaire de cœur ? . . . Peut-on vous demander l'Objet? . . .

LE CHEVALIER.

Devinés; je vous le donne en cent.

LE COMTE.

Il s'en faut de beaucoup que je connoiſſe ici cent femmes.

LE CHEVALIER.

C'eſt une façon de parler. Devinés toujours.

LE COMTE.

Ce n'eſt pas Béliſe?

LE CHEVALIER.

Non, une autre. Ah ça, continués.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'eſprit dévinatoire.

LE CHEVALIER.

Mais encore . . .

LE COMTE, *à part.*

Il m'inquiéte . . . *au Chevalier* . Non, je ne puis, ni ne veux déviner.

LE CHEVALIER.

Je vous le dirai donc. C'eſt . . . N'allés pas au moins faire mauvais uſage de ma confidence . . .

LE COMTE.

Non, mais c'eſt?

LE CHEVALIER.

Votre bonne amie.

LE COMTE.

Ma bonne amie!

LE CHEVALIER.

Léonore.

LE COMTE.

Léonore! *à part.* Juſte Ciel!

LE CHEVALIER.

Vous voilà ſtupéfait. Allons, convénés que nous avons le goût fin.

LE COMTE, *avec vivacité.*

Vous me ſurprenés en effet. Connoît-elle vos ſentimens? Lui avés-vous parlé? Répond-elle à vos vœux? Avés-vous ſû plaire?

LE CHEVALIER.

Rien de tout cela. Eh; que Diable! ſi j'étois ſi avancé, ſi mon Traité étoit fait, aurois-je beſoin de votre médiation?

LE COMTE.

Non, Monſieur, je ſuis incapable de vous rendre ce bon office; car quoi que vous diſiés, je n'ai aucun aſcendant ſur ſon cœur.

il ſoupire.

LE CHEVALIER.

Vous nous la baillés belle. Eſt-ce fauſſe modeſtie? eſt-ce diſſimulation? ſeroit-ce même un brin de jalouſie, qui vous feroit tenir ce langage?

GALATHEE, *d'un ton piqué.*

Vous parlés cependant de cette Léonore avec beaucoup de vivacité, vous ſoupirés . . . Monſieur le Comte . . . Monſieur le Comte.

LE

LE COMTE.

Moi, Mademoiselle? Il faudroit que je me crusse aimé, pour la croire infidèle. On ne m'a jamais donné lieu de tomber dans cette erreur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qui vous empêche donc d'agir pour moi?

LE COMTE.

Le sentiment de mon incapacité; Je vous l'ai dit; je persuade si mal. . . .

LE CHEVALIER.

N'ai-je point d'yeux? Ne vois-je pas que Léonore vous écoute & suit vos conseils? Ah! si vous ne me donnés parole de lui parler en ma faveur, je croirai tout de bon que vous l'aimés.

GALATHEE,
regardant fort tendrement le Comte.

Vous aimeriés Léonore? . . . hélas!

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras! . . . *à Galathée.* S'il ne tient qu'à cela, je vous prouverai bien le contraire.

LE BARON.

Ah ça, mon cher Comte, vous ne sauriés refuser ce service à notre bon ami. N'avés-vous pas bu hier avec lui à une *fraternité éternelle*? Ne lui

lui avés-vous pas promis plus de mille fois, là le *verre ſacré en main*, que vous lui doneriés en toute rencontre des preuves d'amitié ? Ces ſortes de promeſſes ſont ſolemnelles. Un vrai Allemand doit ſe piquer de tenir parole, & d'être *ſerviable.*

LE COMTE,
à part ſe promenant & rêvant.

Au bout du Compte, je ne peux pas aimer Léonore . . . Il faut tôt ou tard que je retourne dans ma patrie . . . elle ne m'y ſuivroit jamais . . . Sacrifions une paſſion chimérique aux devoirs de l'amitié . . . Mais . . .

GALATHEE, *voulant s'en aller.*

A Dieu Monſieur, vous ne mérités pas tout le bien, qu'on vous veut.

LE COMTE, *la retenant.*

Vous fuyés, belle Galathée? Pourriés-vous me cauſer un chagrin ſi cruel?

GALATHEE.

Vous m'y forcés. Je ne puis ſoutenir l'idée d'une rivale.

LE COMTE.

Moi ? Hélas ! je voudrois vous retenir toute ma vie.

GALATHEE.

Promettés donc à votre ami, que vous le ſervirés auprès de cette Dame Léonore.

LE COMTE.

Eh bien ! soit . . . *au Chevalier* . . . N'allés pas croire au moins que je fasse l'avantageux, & que je m'imagine d'avoir le moindre Empire sur l'esprit de Léonore. Mais . . .

LE CHEVALIER.

Mais voyons, que ferés-vous?

LE COMTE.

Je lui parlerai de vous.

LE CHEVALIER.

Cela est bien froid, mon cher Comte. Non, je ne vous laisse ni tréve ni repos, que vous ne m'ayés donné parole, de vouloir vous intéresser vivement pour moi dans cette affaire.

LE BARON.

Allons. Là, en bon Allemand, donnés-lui la main & dites *oui*. Cela vaut plus qu'un *Diable m'emporte* en France.

LE CHEVALIER, *lui tendant la main.*

Tope, mon aimable Comte.

LE BARON, *mettant la main du Comte dans celle du Chevalier.*

Promettre & tenir n'est qu'un chés nous. Allons, il faut soutenir la gloire de la Nation.

LE

LE COMTE.

Vous le voulés. Je ferai mon possible.

LE CHEVALIER,
faisant des cabrioles & sautant au Cou du Comte.

Permettés que je vous embrasse. Mon bonheur est entre vos mains, & je suis assuré du succès de mes vœux. Ah ça, laissons travailler ce généreux ami. Léonore va bientôt se rendre ici. Il faut qu'il soit seul avec elle pour entamer sa négociation.

LE BARON.

Nous pourrions, en attendant, faire une *tournure* au bois de Boulogne. J'y ferai préparer une belle collation, & le Comte viendra nous joindre après.

LE CHEVALIER.

Il est impayable, ce Baron, pour les idées.

LE COMTE.

Mademoiselle voudroit-elle être de la compagnie?

GALATHEE.

Si vous voulés être bien sage. Oui, mon cher Comte, j'irai sous vos auspices. Vous me servirés de Chaperon.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous de partir. Ces Dames pourroient revenir, & il faut éviter de certains complimens.

GALATHEE,
regardant tendrement le Comte.

Adieu donc, petit homme, à revoir.

Ils sortent.

SCENE

SCENE III.

LE COMTE, PICARD.

LE COMTE, *d'abord seul.*

Que me font-ils faire? Insensé que je suis; me voilà embarqué dans une belle négociation! . . . Je dois parler à Léonore en faveur de cet étourdi. Pourquoi l'avoir promis? . . . Hélas! je suis cent fois plus étourdi que lui.

PICARD, *entrant.*

Monsieur, il y a là bas un petit nabot, qui n'a pas trois piés de haut, qui crie comme un enragé, & qui veut, bon gré malgré, vous aprendre à jouer de la gibéciére.

LE COMTE.

Qu'il s'aille promener. Je suis bien d'humeur à jouer des gobelets. Je veux qu'on me laisse seul.

PICARD.

Seul? . . . Je ne sai donc plus à quel Saint me vouer; car vous avés là dehors une Cour bien bruyante.

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

PICARD.

PICARD.

Que le vestibule est rempli de marchands & d'ouvriers de toute espéce, qui vous aportent tout ce qu'il faut, pour vous métamorphoser en Parisien. Tout cela est du dernier goût. Vos boucles sont travaillées en lacs d'amour, votre épée en cœurs croisés, votre chapeau est retapé à la Mousquetaire, vous aurés des manchettes d'été & d'Hyver . . .

LE COMTE.

Ne pourrois-je pas examiner cela demain matin?

PICARD.

Ah! Monsieur, pour toutes ces belles choses-là, la mode pourroit bien changer dans les vingt-quatre heures, & puis elles resteroient sur les bras des marchands. Il y a aussi le Sellier qui s'impatiente. Il veut vous proposer l'emplette d'un vis-à-vis, d'une calèche, d'un phaéton, d'un cabriolet du dernier galant.

LE COMTE.

Que d'assauts tous ces gens livrent à la bourse d'un étranger! . . . Fais-les donc attendre, Picard. Aussi bien je vois paroître Léonore . . . *à part.* O Ciel qu'ai-je fait, & que vais-je faire encore! Mais j'ai engagé ma parole d'honeur.



SCENE



SCENE IV.

LEONORE, LE COMTE, MARINE, PICARD.

LEONORE.

Vous savés sans doute que notre partie n'aura pas lieu.

LE COMTE.

Je le sais, Madame, & j'en suis charmé. Je n'ai pas l'humeur gaée aujourd'hui.

MARINE, *à part.*

Voilà déjà mon Allemand qui boude.

LEONORE.

A votre âge on ne doit pas être sujet á ces sortes d'inégalités. Laissés le spline aux Anglois. Si dans ce pays nous ne sommes pas toujours aussi sages qu'eux, nous avons au moins l'avantage, que nous y sommes toujours de bonne humeur.

MARINE, *à part.*

Le salpêtre François, tout fort qu'il soit, ne fera jamais pétiller une lourde masse Allemande.

LE COMTE.

Ah Madame! ſi je pouvois être gai dans l'adverſité, & traiter les affaires les plus graves en badinant, ne m'accuſeriés-vous point de légéreté?

LEONORE.

Je vous entends; mais ne prenés point le change. Notre ſerenité d'ame eſt un don du Ciel, qui empêche, que nous ne ſoyons acablés par les revers, & nous laiſſe le dégré de préſence d'eſprit qu'il faut, pour prendre le meilleur parti dans les rencontres les plus déſagréables & les plus difficiles. Le François ne s'apeſantit pas triſtement ſur les objèts.

MARINE.

Et cependant il me ſemble que tout va mieux, que tout eſt plus parfait, à Paris qu'ailleurs. Quoi qu'on y traite les affaires les plus ſérieuſes par Epigramme.

LE COMTE, *à Léonore.*

Mais Madame, cette ſérénité d'ame ne vous quitteroit-elle point, ſi l'on vous parloit ſérieuſement des effèts que vos charmes font ſur les cœurs?

Le Comte fait ſigne à Picard de ſe retirer, celui-ci apelle Marine, lui parle bas, s'éloigne avec elle juſqu'au fond du théatre & ſort enfin, tandis que la converſation du Comte & de Léonore continue.

LEO-

LEONORE.

Vous n'êtes jamais ſorti des bornes du reſpect, que vous devés à mon ſexe & à mon rang. Je me flatte, Monſieur, que vous continuerés à me parler ſur le même ton, & que vous ne me donnerés pas lieu de mettre plus de réſerve dans l'amitié, que je vous porte.

LE COMTE.

Il eſt aiſé, Madame, de ne point franchir ces bornes, tant qu'on n'a que des choſes indifférentes à traiter; mais lorſqu'on a, par exemple, une déclaration formelle d'amour à faire, dites-moi de grace, comment s'y prend-on, pour s'en acquiter à la Françoiſe, & peut-on eſpérer d'être favorablement reçu, ou bien eſt-ce contre le reſpect dû au Sexe?

LEONORE, *riant.*

Vous êtes bien fou, mon ami, & votre queſtion m'embaraſſe. Une déclaration d'amour n'a dans le fond rien de choquant; plus elle eſt même ſérieuſe & moins elle offenſe. Il n'y a que la forme qui pourroit être irréguliére; mais vous parlés ſi joliment notre langue, que je ne dois pas craindre l'indécence de vos expreſſions. Voyons donc comment l'amour s'exprime par une bouche Allemande, par curioſité.

LE COMTE.

Par curioſité! Et vous ne craignés point qu'une pareille curioſité puiſſe avoir le moindre danger pour vous?

LEONORE.

Oh que non ! Je veux bien vous permettre de me parler tendreſſe. Cela eſt ſans conſéquence entre nous.

LE COMTE.

Prérogative déſesperante !

LEONORE.

Que dites-vous là entre les dents ? Répétés-vous votre leçon ?

LE COMTE.

Oui, je rumine, je cherche dans mon répertoire des phraſes, des tours, pour vous dire d'une maniére, qui ne bleſſe point votre délicateſſe, qu'il eſt quelqu'un dans le monde ſi épris de vos attraits, qu'il oſe vous offrir & ſon cœur & ſa main.

LEONORE.

Voilà du François fort intelligible, du très-bon François quant aux termes, mais le tour en eſt un peu brusque. C'eſt une déclaration à brûle-pourpoint.

LE COMTE, *embaraſſé.*

Ah, Madame . . .

LEONORE.

Et qui eſt donc l'honête homme, qui me fait l'honeur d'être ſi épris de mes divins apas ?

LE COMTE.

Je n'oſerois le nommer . . . *à part* . . . Quelle maudite ſituation !

LEO-

LEONORE, *riant.*

Pour être bien galant, il faudroit me dire que c'eſt vous-même.

LE COMTE.

Ce feroit le moyen ſans doute de me faire chaſſer bien vîte.

LEONORE.

Je ne ſais pas trop ce qui arriveroit.

LE COMTE.

Pour éviter une disgrace ſi ſenſible, il faut donc ſe réſoudre à vous dire que ce n'eſt pas moi, mais...

LEONORE, *conſternée.*

Mais . . .

LE COMTE.

Le Chevalier de Clorinville.

LEONORE.

Le Chevalier de Clorinville! . . . *à part* . . . Je ſuis outrée; mais feignons . . . Et d'où vient que le Chevalier emprunte votre voix, pour me déclarer ſes ſentimens?

LE COMTE, *embaraſſé.*

Mais . . . ſa timidité naturelle.

LEONORE.

La timidité naturelle d'un Chevalier François! choſe Admirable!

LE COMTE.

Fut-on jamais hardi vis-à-vis d'un objet, qu'on aime tendrement? Hélas! je me mets à sa place en ce moment . . .

LEONORE.

A sa place! . . Et pourquoi vous a-t-on choisi, vous, pour être l'interprète de l'amour du Chevalier?

LE COMTE.

Les bontés que vous avés pour moi, ont fait supposer, que j'aurois peut-être le don de persuader.

LEONORE.

On a très-mal supposé. Mais votre amour propre vous a fait croire qu'il pourroit bien en être quelque chose, n'est-ce pas?

LE COMTE, *à part.*

Je suis perdu. Dans quel labirinthe me suis-je engagé!

LEONORE.

Le Chevalier est téméraire de m'offrir sa main; mais vous l'êtes presque autant, de vous charger de sa commission.

LE COMTE.

Le Chevalier vous déplait donc, Madame? vous ne voulés point en entendre parler?

LEONORE.

Je ne vous dis pas cela. Je blâme seulement sa présomption & la vôtre, qui vous a fait croire, que vous possédiés tant d'empire sur mon esprit.

LE

LE COMTE.

Ah Madame ! j'ai été entraîné malgré moi à cette démarche; j'ai donné ma parole d'honeur ...

LEONORE.

Eh bien! je vous pardone cette faute; mais j'y mets une condition.

LE COMTE.

Je souscris à tout, pourvu que vous me continués vos bontés.

LEONORE.

Conseillés-moi donc sincérement & fidélement, si je dois écouter le Chevalier ou non.

LE COMTE.

On ne conseille jamais bien en fait de mariage. C'est une affaire de si longue durée, & le moindre petit chagrin, le moindre petit démêlé, qui y surviendroit, m'attireroit un reproche secret de votre part. Ainsi Madame, il faudra consulter votre cœur.

LEONORE.

Mais . . . que voulés-vous? . . . Mon cœur ne sent point de répugnance pour le Chevalier. C'est un aimable homme.

LE COMTE, *avec vivacité.*

Lui? un aimable homme? Eh bien! Madame, si vous le trouvés tel, il n'aura plus besoin que je m'intéresse en sa faveur. Voilà ma commission faite.

LEONORE, *à part.*

Bon, il eſt piqué . . . *au Comte* . . . Il faut bien que vous lui trouviés auſſi du mérite; car je vous crois trop de mes amis, pour ſoupçoner que vous me propoſeriés un Epoux, qui ne fût pas digne de ma main, & je vous eſtime trop, pour ne pas faire cas de votre recommandation.

LE COMTE.

Vous pouſſés la complaiſance trop loin, Madame. Je puis donc dire au Chevalier . . .

LEONORE.

Vous pouvés dire au Chevalier, qu'il n'auroit pu choiſir un meilleur interprête de ſon cœur que vous; mais que cependant il fera mieux de venir me parler lui-même.

LE COMTE.

J'ai beaucoup gagné dans un entretien . . mais Madame, mon ſuccès me donne la mort.

LEONORE.

Je ne ſai pas deviner des énigmes. Marine!

LE COMTE, *ſe tournant.*

Elle eſt ſortie.

LEONORE.

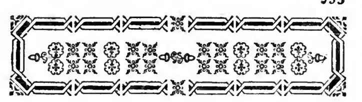
La folle! pourquoi nous laiſſe-t-elle ſeuls? Adieu Monſieur. *elle ſort.*

LE COMTE, *ſortant d'un autre côté.*

Femmes de Paris, ſemblables aux girouettes qui tournent à tous les vents, & ne ſe fixent, que quand la rouille s'y met!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BELISE, LE BARON,
qui entrent, chacun d'un côté différent.

LE BARON.

Ah! *Ma belle Madame*, l'honeur de votre rencontre *me fait bien aise.* Je vous cherchois par tout, pour m'acquiter de ma dette de tantôt.

BELISE, *tendant la main.*

C'eſt être trop exact, Monſieur le Baron, il n'y a rien qui preſſe, j'aurois pu vous dónner la revanche.

LE BARON.

Je ſuis acoutumé à faire *mes affaires Sonica*, & les dettes du jeu doivent ſe payer dans les vingt-quatre heures. C'eſt d'ailleurs une ſi petite bagatelle,

BELISE.

Vous apellés quatre-vingt Louis une bagatelle?

LE BARON.

Vraiment oui. L'objet eſt ſi mince, que je n'oſe vous le préſenter, là tout nud; & c'eſt pourquoi je les ai enfermés dans cette petite boëte à rouleaux.

il lui donne la boëte avec les Louis.

BELISE.

Cela eſt du dernier galant. Mais Meſſieurs les Allemands ſont ſi riches, qu'ils peuvent faire les choſes de bonne grace.

LE BARON.

Pas tous, Madame, pas tous. Mais, ſans *vanterie*, je ne ſuis pas de ces Allemands, qui ont beſoin de ſecouer à tout moment la bourſe de leurs amis.

BELISE.

Je vois à votre air, que vous êtes, là un de ces Seigneurs aiſés, coſſus.

LE BARON.

Je voudrois ſeulement que vous viſſiés les Domaines de Monſieur mon Pére. Combien nous avons de chateaux avec de véritables fenêtres & de cheminées, où la fumée ne ſort pas par les portes; de combien de bêtes à cornes nos veſtibules ſont remplis, & de combien de *Foudres* de vieux vin du Rhin nos caves ſont meublées . . .

BE-

BELISE.

Qu'apellés-vous des foudres ? N'allés-pas ...

LE BARON.

Ce font de gros tonneaux. Je croyois que ce mot étoit connu par tout.

BELISE.

Paſſe pour cela.

LE BARON.

Tous nos ſujets ſont ſerfs. Il vous faut ſavoir, Madame, que mes Ancêtres ont eu l'honeur de faire la guerre à leurs Princes, avec leurs propres payſans armés.

BELISE.

Voilà ce qui s'apelle des Seigneurs!

LE BARON.

Je n'ai qu'un embarras, mais il eſt grand.

BELISE.

Qui eſt?

LE BARON.

Mon pére voudroit *me voir épouſer* avant ſa mort. Le bon homme ſeroit charmé de ſe voir *régénérer* encore de ſon vivant. On n'aime pas à laiſſer ſon *patrimoine* à des Collateraux.

BELISE.

C'eſt penſer ſagement.

LE

LE BARON.

Et il souhaiteroit que je fisse choix *pour cela* d'une Dame Françoise.

BELISE, *minaudant.*

D'une Dame Francoise!

LE BARON.

Oui, qui pût donner le ton des modes & de la façon de vivre à toutes les autres Dames de notre canton. Les femmes, chés nous, ont un air si mausfade! Mon pére pense en même tems pour le public.

BELISE.

Et comment ferés-vous, mon cher Baron?

LE BARON.

Je n'ai pas plutôt eu l'honeur de vous voir, Madame, qu'enchanté de votre *gracieuse Persone*, de votre visage, de votre taille & de votre grand esprit, mon cœur a formé le desir téméraire d'être possesseur de vos *vastes charmes*, & de partager avec vous la fortune qui m'attend.

BELISE, *se trouvant mal.*

Ah cessés, mon cher. Votre discours met toutes mes vapeurs en mouvement. Je me trouve mal.

LE BARON,
lui présentant un flacon.

Madame prenés vîte de cette eau de Luce, & trou-

trouvés-vous mieux; car j'entens touſſer le Comte. Je ne voudrois pas qu'il pût ſe douter des ſentimens que j'ai pour vous, ni qu'il nous trouvât enſemble. Je ne crois pas d'ailleurs, qu'il ſoit de trop bonne humeur.

il ſort.

BELISE.

Où court-il donc? Son diſcours m'a tout émue.

SCENE II.

BELISE, LE COMTE, PICARD.

Le Comte entre d'un air triſte & rêveur. Il ſe promène, ſans apercevoir Béliſe: Enfin il rompt le ſilence en diſant:

De tous les maux, je n'en connois pas de plus grands, que ceux qui ſont cauſés par l'amour.

Il ſe promène encore.

Si je pouvois donc la trouver ſeule.

BELISE.

Qui? moi, Monſieur le Comte? Me voici, me voici.

LE COMTE.

Ah Madame! je vous demande très-humblement pardon, de ne point vous avoir aperçu.

BE-

BELISE.

Vous paroiſſés triſte. Qu'avés-vous?

LE COMTE.

Du chagrin.

BELISE.

Il ne faut pas vous y laiſſer aller. On ſait aſſés quels ſont les chagrins d'un jeune homme. Vous en tenés, Mon cher Comte, vous en tenés.

LE COMTE.

J'ai le cœur navré.

BELISE.

Le cœur! Eh bien, ouvrés-moi votre cœur. Vous m'avés été ſi fortement recommandé, que j'ai quelque droit de prétendre à votre confiance. Vous aimés, je gage.

LE COMTE.

Rien n'eſt plus vrai.

BELISE, *à part.*

Il ſeroit ſingulier que je fiſſe trois conquêtes en un jour. Allons, puis que nous ſommes en train.

LE COMTE.

Que dites-vous-là, Madame? Auriés-vous deviné la perſone?

BE-

BELISE.

Je pense qu'il ne m'est point permis de deviner l'objet de votre amour, sans renoncer à une certaine modestie naturelle, & qu'il ne m'est pas permis de rester seule avec vous.

Elle se retire brusquement, & dit en sortant.

Le Chevalier, le Baron, le Comte! Si cela arrivoit à une autre femme, qu'elle seroit vaine!



SCENE III.

LE COMTE, PICARD.

LE COMTE.

Que Diable a-t-elle! D'où vient ce brusque départ? Ai-je dit quelque-chose qui pût la choquer?

PICARD, *riant.*

J'ai pensé étouffer pendant votre entretien. Ne remarqués-vous pas qu'elle vous croit épris de ses charmes?

LE COMTE.

Elle ne sera pas si folle. Croit-elle qu'un Allemand est épris des onze mille vierges?

PICARD.

Oh! elle n'eſt pas du nombre. Mais, quoi qu'il en ſoit, vous en voilà débaraſſé.

LE COMTE.

J'en bénis le Ciel; mais je ne ſuis pas débaraſſé de tous mes chagrins, de toutes mes inquiétudès . . .

il ſe promène encore.

Quelle maudite maiſon!

PICARD.

Quoi ce magnifique hôtel, où le Chevalier & le Baron vous ont conduit tantôt, vous auroit été funeſte?

LE COMTE.

Ne m'en rapelle pas le ſouvenir.

PICARD.

Tenés le cœur me l'a dit. Si je vous avois vu aller à l'aſſaut, je n'aurois pas eu de plus ſiniſtres preſſentimens.

LE COMTE.

Picard, je te permets de me traiter comme un chien. Je ſuis indigne de ma Patrie.

PICARD.

Vous auroit-on terraſſé en trinquant . . . là . . . vous n'êtes pourtant pas yvre.

LE

LE COMTE.

Non, mais on m'a terrassé au jeu. J'ai perdu mon bon sens & mon argent.

PICARD.

Nous y voilà . . . Les bras me tombent . . . Qu'allons-nous devenir?

LE COMTE.

Je n'en sais rien; & je ne conçois pas quel vertige a pu saisir mon esprit, quel charme m'a entraîné. Il faut qu'un homme ait perdu la raison, pour toucher cartes ou dés dans un lieu si horrible.

PICARD.

Mais vous, qui êtes un Seigneur si sensé?

LE COMTE.

Malgré mes réflexions, je fus infecté par l'air contagieux de cette maison. Soit nouveauté, soit envie de gagner, je mis quelques cartes, je fus entraîné, je perdis tout mon argent.

PICARD.

Quel maudit guignon! Ah! Monsieur, que n'avés-vous fait comme moi? Je ne joue jamais qu'à un seul jeu avec nos Messieurs.

LE COMTE.

Quels Messieurs?

PICARD.

Eh, les Laquais.

LE COMTE.

Les Laquais! On les apelle donc aussi Messieurs dans ce pays?

PICARD.

Oui, par politesse.

LE COMTE.

Et quel est donc ce beau jeu?

PICARD.

Aux quilles . . . Mais, Monsieur, vos Conducteurs ne cherchérent-ils point à vous détourner.

LE COMTE.

Au contraire. Ils m'encouragérent à courir après mon argent; & c'est ce qui me ruïna.

PICARD.

Voilà ce qu'on gagne à avoir d'excellens amis. Ah! si j'osois dire un mot . . .

LE COMTE.

Dis tout ce que tu voudras.

PICARD.

Il faut avoir mangé un minot de sel avec un homme, avant que de se fier à lui. Je connois un peu les gens à leurs allures. Il y a si long-tems que

que je sers, que j'ai acquis l'usage du grand Monde. Ce Baron & ce Chevalier me paroissent de francs . . .

LE COMTE.

Hé . . .

PICARD, *embarassé.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

LE COMTE.

Non, parle avec franchise.

PICARD.

Puisque vous le voulés, des Seigneurs, qui vous donneront encore plus d'une inquiétude.

LE COMTE.

Mais ce sont des gens de Condition, qui . . .

PICARD.

Qui mettront votre bourse à sec, si vous n'y prenés garde.

LE COMTE.

Hélas! elle l'est déjà; & pour comble de malheur, ma lettre de crédit est épuisée. Je n'oserois plus démander d'argent à mon Banquier. Je ne sais à quel Saint me vouer. Tu me vois au désespoir.



SCENE IV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR, PICARD.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mon cher Comte, comment vont les plaisirs?

LE COMTE.

Là, là.

LE COMMANDEUR.

Je crois lire dans vos yeux que votre ame n'est pas tranquile.

LE COMTE.

Pardonnés-moi, Monsieur.

PICARD, *à l'écart.*

D'avoir fait des étourderies.

LE COMMANDEUR.

Ce *pardonnés-moi* est dit d'un ton si nonchalant, qu'il tient lieu d'aveu. Me croyés-vous honête homme?

LE COMTE.

Je ferois le plus injuste & le plus ingrat des mortels, si j'en doutois un instant.

LE

LE COMMANDEUR.

Accordés-vous à un ami la permiſſion de vous dire ſes ſentimens avec liberté?

LE COMTE.

Volontiers; lorſque cet ami eſt un homme auſſi reſpectable que vous.

PICARD, *à part.*

Qu'un jeune homme eſt ſouple, quand il eſt en détreſſe!

LE COMMANDEUR.

Si vous étiés auſſi prudent que vous êtes poli & aimable, vous ne vous perdriés pas comme, vous faites.

LE COMTE.

Moi, Monſieur, & par où?

LE COMMANDEUR.

Par la Compagnie que vous fréquentés, par les prétendus amis que vous écoutés.

LE COMTE.

Je ne vois cependant que peu de monde, que quelques-uns de mes Compatriotes.

LE COMMANDEUR.

C'eſt-là juſtement le reproche que j'ai à vous faire, & à tous ceux de votre Nation. Si vous ne vouliés vivre qu'avec des Allemands, que ne

LE COMMANDEUR.

Parlés-moi naturellement. Il n'eſt pas queſtion de diſſimuler. J'en ſais peut-être plus que vous ne penſés.

LE COMTE, *avec vivacité.*

Dieu! ma malheureuſe avanture ſeroit-elle connue? Léonore en ſeroit-elle inſtruite?

LE COMMANDEUR.

C'eſt préciſement de Léonore que je la tiens. C'eſt elle qui m'envoie ici.

LE COMTE.

Ah! je ſuis perdu. Où cacherai-je ma honte? Je n'oſe plus lever les yeux ſur elle.

LE COMMANDEUR.

Léonore, inſtruite de votre malheur, ne ſe contente pas d'y être ſenſible, elle veut vous donner des marques plus eſſentielles de ſon eſtime. Elle ſupoſe, qu'éloigné de votre patrie, vous pouvés manquer de ſecours, & elle m'a chargé de vous offrir ſa bourſe. Diſpoſés-en librement.

LE COMTE.

Il ne manquoit que ce trait généreux pour mettre le comble à mon infortune & à ma confuſion.

PICARD, *bas au Comte.*

Ma foi! voilà qui vient comme beurre en Carême.

rême. Vous voyés que la fortune n'abandone, jamais les beaux hommes. Acrochés, acrochés.

LE COMTE.

Va porter ces conſeils à tes ſemblables . . . *au Commandeur* . . . Monſieur, les procédés généreux de Léonore me pénétrent de reconnoiſſance, & je vous ſuplie de lui en faire connoître toute la vivacité; mais j'aimerois mieux mourir que d'accepter ſes offres.

PICARD, *à part.*

Je voudrois que le Diable emportât tous les beaux ſentimens. Il n'a pas le ſol, & il refuſe de l'argent qui lui vient, comme s'il le trouvoit.

LE COMMANDEUR.

Léonore va prendre ce refus pour un caprice, ou pour une marque de mépris. Prenés-y garde, elle ſe fachera.

LE COMTE.

Au contraire; elle m'en eſtimera davantage, ſi elle y réfléchit. Je me croirois indigne de ſa généroſité, ſi j'etois capable de m'en prévaloir.



SCENE.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER, *au Comte.*

Eh bien! Monsieur, avés-vous parlé pour moi à la Dame en question?

LE COMTE, *d'un ton sec.*

Oui Monsieur.

LE CHEVALIER.

Vous n'aurés pas fort usé vos poumons pour la persuader, & pour faire valoir mes avantages.

LE COMTE.

Sur quoi fondés-vous ce reproche?

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Je sais que vous êtes l'homme du monde, le plus capable de sacrifier vos petits intérêts aux devoirs de l'amitié.

LE COMTE.

Vous me rendés justice; mais je rencontre si peu d'amis, qui méritent de pareils sacrifices.

LE CHEVALIER.

Je sors de chés la Veuve.

LE COMTE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien! elle m'a traité à peu près comme un Nègre.

LE COMTE,

Ce n'eſt pas ma faute. J'ai fait ce que j'ai pû, & peut-être au delà de ce que je me devois.

LE CHEVALIER.

Je croyois trouver plus de ſincérité dans une ame germaine; mais j'en ſuis la dupe.

LE COMTE.

Ah! Monſieur, je ſuis incapable de duper perſone; j'abandone cet art à des Chevaliers plus induſtrieux que moi.

LE CHEVALIER.

Voyés donc. Il ſemble qu'il n'y touche point. Cependant, Commandeur, ſachés que, ſous cette envelope ſimple, avec ce petit air empeſé, c'eſt l'homme du monde le plus dangereux, ſur tout auprès des femmes. Chaque jour eſt marqué par quelque bonne fortune, & ſi le Conſeil d'État n'y met ordre, il va conquérir à l'Allemagne la belle moitié de la France.

LE COMTE.

De grace, Monſieur, décochés vos traits cauſtiques contre un autre que moi. Il eſt généreux d'épargner un étranger.

LE

LE CHEVALIER.

Il n'y a pas jusqu'à la petite Galathée, qui ne soit attachée à son char de triomphe.

LE COMTE.

Chevalier, prenés y garde. Je suis trop Allemand pour entendre raillerie.

LE CHEVALIER.

Mais, il n'est pas tout à fait si heureux au jeu. Il voudroit terrasser les banques, comme il terrasse les cruelles; mais il échoue. Ecoutés, mon cher Comte, pour réparer la perte que vous venés de faire, vous devriés vous faire voir pour de l'argent à la foire. Tout le monde dira, allons voir le bel Allemand. C'est un moyen de refaire votre bourse, & de rendre votre réputation encore plus brillante.

LE COMTE.

Cette invention est digne d'un homme, qui a d'aussi heureuses dispositions que vous à faire le Gile. Allés montrer la curiosité: votre babil vous attirera des pratiques, mais mettés dans votre boutique quelqu'un de vos fréres à gambades.

LE COMMANDEUR, *tirant le Comte par l'habit.*

Monsieur, vous allés trop loin.

LE CHEVALIER.

Voilà un discours bien choquant. Sachés, Monsieur, que, quoique badin, je n'en suis pas moins honnête homme, & que vous me rendrés raison de cette insulte.

LE

LE COMTE.

Sachés, Monsieur, que je me lasse d'être votre jouèt, & que je ne vous crains point.

LE CHEVALIER.

Allons vuider tout à l'heure cette affaire.

LE COMTE.

Je suis votre homme. Quel endroit me donnés-vous pour rendés-vous?

LE CHEVALIER.

Derriére l'Observatoire.

LE COMMANDEUR.

Voilà, Messieurs, le fruit d'une raillerie outrageante! vous êtes l'un & l'autre gens d'honneur, & je sens que vous en avés trop dit, pour que l'affaire en puisse rester là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ne lui croyois pas la tête si près du bonnet.

LE COMMANDEUR.

Je ne saurois vous laisser seuls. Permettés-moi de vous accompagner au Rendés-vous. J'aurai l'œil que tout se passe dans les régles, & comme il convient entre persones de votre rang.

LE COMTE.

Je suis sûr que Monsieur vous en aura autant d'obligation que moi.

LE

LE CHEVALIER.

J'y consens volontiers. Allons, sortons.

LE COMTE.

Je suis à vous.

ils sortent tous trois.

SCENE VI.

PICARD, *seul.*

Je suis pétrifié . . . J'en aurai la mort . . . Que je me veux de mal d'avoir aigri le Comte contre le Chevalier! Je m'en fais conscience; si mon Maitre alloit être tué, il pourroit revenir une belle nuit me tourmenter. Mais qui, diantre aussi, pouvoit s'imaginer que la chose iroit si loin? Après tout, ce Chevalier est un méchant homme, qui après avoir escroqué à son ami tout l'argent, qu'un pauvre domestique auroit pu gagner en revenans-bons, & après lui avoir fait faire mille sottises, veut finir par le tuer . . . Je ne sais ce qui m'attache si fort au Comte; mais il est certain que je n'eus jamais de meilleur Maître, de Maître plus libéral. Si je tenois ce vilain Chevalier dans ce moment, je crois que je le massacrerois. Je m'entends aussi un peu à l'escrime . . . (*il pousse plusieurs bottes*) . . . Là en tierce, parés en quarte, en voilà une en prime. Celle-là est bonne. Ha, ha,

ha, Ha, ha. Zeste, je vous le prends sur le tems. Un apel & puis la feinte . . . .

il continue encore à pousser plusieurs bottes. Dans le même instant Marine entre avec précipitation, qui pense attraper un coup en passant.

SCENE VII.

MARINE, PICARD.

MARINE.

Gare, gare, vous dis-je. Etes-vous timbré, Monsieur Picard?

PICARD.

Et vous, Mademoiselle Marine, êtes vous blessée quelque part? J'ai failli vous pousser une flanconade, & dans la chaleur de l'action, on ne mesure pas ses coups.

MARINE.

Qu'est-ce donc, qui vous rend si furieux?

PICARD.

Le Chevalier, & tous ceux qui sont de sa sequelle.

MARINE.

Et pourquoi?

PICARD.

Parce qu'il a apellé Monſieur le Comte en duel, qu'ils ſont ſortis enſemble pour ſe couper la gorge; & parce qu'un Domeſtique d'honneur doit prendre pour ſes ennemis tous les ennemis de ſon Maître.

MARINE.

Vous êtes fou par la tête, mon cher Picard; mais vous me faites trembler pour ce pauvre Chevalier. Ces vilains Allemands ſont méchans. Puiſſions-nous être délivrés de cette engeance!

PICARD.

Et de quoi vivrois-je après, moi & bien d'autres honnêtes gens dans Paris?

MARINE.

Un valet de louage croit encore qu'il y a un plus méchant métier que le ſien!

PICARD.

C'eſt que vous n'en connoiſſés pas tout le bon. Si vous aviés ſervi autant de Seigneurs étrangers que moi . . .

MARINE.

L'Idée eſt crouſtilleuſe. Les deux Seigneurs Germains, par exemple, qui fréquentent notre maiſon, ſont tout-à-fait propres pour me dégoûter de tous les autres. Le Baron, qui a pris tout le mauvais de nos jeunes gens, en laiſſant là le bon, me fait enrager chaque jour . . . Il eſt ſi geſticulant, il me tient des propos ſi ſcandaleux . . . .

PI-

PICARD.

Qui font rougir votre pudeur.

MARINE.

Certainement.

PICARD.

Mais ce n'eſt pas la faute du Comte; il eſt ſi ſage, ſi modeſte, ſi bon . . .

MARINE.

Qu'il n'eſt bon à rien. Depuis qu'il eſt ici, il ne m'a pas dit une ſeule gentilleſſe. Cependant ma Maîtreſſe en eſt folle, ſoit dit entre nous. Mais j'ai maintenant de jolies choſes à lui aprendre. Elle ſera enchantée de ſavoir qu'il eſt querelleur, ſpadaſſin . . . Cela avancera bien les affaires du Chevalier.

PICARD.

Quel domage que vous ſoyés ſi fort ſon ennemie! Il vous aimoit tant, il avoit de ſi bonnes intentions pour vous.

MARINE.

Lui? Il ne m'en a jamais rien dit.

PICARD, *tirant une bourſe.*

C'eſt timidité. Mais encore, au moment d'aller au combat, il me remit cette bourſe & me dit, Ecoute, Picard, ſi je ſuis tué, tu donneras ces Louis à la pauvre Marine, à laquelle je n'ai pu faire encore le moindre petit préſent; mais ſi le Ciel me conſerve, je la lui donnerai moi-même, & j'y ajouterai quelques jolies nipes . . .

MA-

MARINE.

Le bon Seigneur ! Eſt-il poſſible qu'il ſe ſoit ſouvenu de moi ?

PICARD.

Tout comme je vous le dis-là.

MARINE.

Ainſi, s'il eſt tué, vous me remettrés donc la bourſe ? Le pauvre Comte !

PICARD.

Vous le haïſſés tant, que vous n'en voudriés pas ; & qu'il y auroit conſcience de vous forcer à l'accepter.

MARINE.

Dans le fonds, je n'ai jamais été ſon ennemie ; je lui voulois même du bien. C'eſt ce vilain Chevalier, qui m'a animée contre lui.

PICARD.

Le Comte ne bornoit pas ſes bontés à ce petit préſent ; il vouloit vous établir, vous donner un bon mari.

MARINE.

Quel brave homme ! Et qui étoit ce mari ?

PICARD, *ſe quarant.*

Un garçon qui eſt d'une figure agréable, qui a des maniéres, un certain air, un port . . .

MARINE.

Qui ne reſſemble pas au vôtre, j'eſpére.

PICARD.

Mademoiſelle Marine, vous avés de certaines façons de parler piquantes, qui pourroient rebuter les gens, qui vous veulent le plus de bien, & qui ſont faits comme moi. Mais voyés donc!

MARINE.

Ah çà, Mon cher Picard, ne vous fâchés point, je n'y entens pas malice; j'ai le cœur ſur les levres.

PICARD.

Encore mieux.

MARINE.

Vous ſavés, au reſte, combien je vous eſtime. Mais ce mari?

PICARD.

Belle eſtime! Ma foi, ſans ſe piquer d'être un Adonis, on eſt fait comme un autre.

MARINE.

Oui, oui, fort bien. Mais ce mari eſt?

PICARD.

Moi-même, en perſone.

MARINE.

C'eſt me faire beaucoup d'honeur; mais ne me par-

parlés pas de mariage: je suis trop modeste pour épouser. Je ne sais comment une femme peut lever les yeux sur un homme, qui est son mari.

PICARD.

On dit qu'il n'y a que les premiers pas qui coûtent.

MARINE.

Il faudroit donc essayer. Mais si votre Maître alloit être tué, m'épouseriés vous, ni plus ni moins?

PICARD.

Oui, vraiment. Mais vous me faites souvenir que le Comte est en danger. Il est de mon devoir de me rendre au Champ de Bataille, pour voir ce qui se passe.

MARINE.

N'allés pas au moins vous exposer, mon cher Picard.

PICARD.

Mon cher Picard! Que ce mot est doux! Adieu donc, ma chere Marine. Vous pouvés dire à votre Maîtresse, que le Comte & le Chevalier sont allés vuider une affaire d'honeur; mais présentés la chose du bon côté, soyés dans les intérêts du Comte, notre bonheur en dépend.

MARINE.

Je lui dirai que c'est pour elle, que le Comte se bat.

PICARD.

Admirable!

MARINE.

Revenés vîte nous aprendre le ſuccès de ce duel.

PICARD.

Je ne ſuis pas encore parti; j'ai de la glu aux piés.

MARINE.

Quelle glu?

PICARD.

C'eſt une glu que vos yeux diſtilent, c'eſt de l'amour.

MARINE.

Voilà du galant; mais partés vîte & revenés promtement. Le tendre n'eſt pas fait pour nous autres.

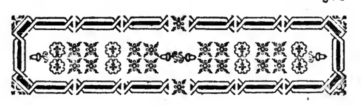
PICARD.

Allons donc, où la gloire nous apelle.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, MARINE.

LEONORE.

Voilà un changement bien subit, ma chére Marine. Autrefois tu ne cherchois qu'à noircir ce pauvre Comte dans mon esprit; & depuis que tu le sais en danger, tu changes de langage, tu me fais son éloge.

MARINE.

Ah, Dame, c'est qu'il a, comme tous les Allemands, des mérites cachés, qui ne se dévelopent qu'avec le tems.

LEONORE.

Tu as beau dire cependant, je suis dans une inquiétude cruelle, je ne saurois me tranquiliser.

MARINE.

Vous verrés qu'il s'en tirera avec honeur. On dit que ce sont de terribles pourfendeurs d'hommes que ces Allemands.

LEONORE.

Le sort des armes est incertain. Je serois au désespoir que l'un des deux vint à périr, s'il est vrai que je sois l'objèt de leur querelle.

MARINE.

Vous n'avés pas tort de penser ainsi; car cette avanture va donner beaucoup de matière à la médisance; & vous ferés fort bien, Madame, de cacher avec soin le goût que vous avés pour le Comte.

LEONORE.

Mon caractère est franc. Je ne dissimulerai point en cette occasion. Le qu'en dira-t-on vaut-il la peine qu'on contracte un vice de plus, qui est l'hypocrisie?

MARINE.

Vous êtes ingénieuse à excuser votre passion.

LEONORE.

Je ne me pardonnerois jamais cette inclination, si je n'avois dessein d'épouser le Comte. Pour m'en détourner, on m'avoit dit qu'il s'attachoit à la petite Galathée, qui chante à l'Opéra. Mais s'il se bat pour moi, j'ai raison de me croire assurée de son cœur.

MA-

MARINE.

Il n'y a point de doute, & d'ailleurs la petite Galathée ne doit pas vous allarmer. Les Seigneurs étrangers entretiennent ces Demoiſelles, comme ils entretiennent un Suiſſe ou un Nègre, pour être du bel air, pour augmenter leur train.

LEONORE.

Elle n'eſt pas jolie, toujours.

MARINE.

Au contraire, laide comme un crapaud, de petits yeux en vilebrequin, un nés camard, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, un tein olivâtre.

LEONORE.

Tu exagéres, Marine. Mais conviens qu'elle n'a pas grand air.

MARINE.

Nenni certes. Il m'a paru même qu'elle étoit un peu voutée.

LEONORE.

A-t-elle de l'eſprit?

MARINE.

Non plus qu'un Dindon.

LEONORE.

Mais on dit qu'elle babille ſi joliment.

MARINE.

Faut-il de l'eſprit pour babiller?

LEONORE.

Tu raſſures mon cœur. Hélas! pourvû que le Comte ſorte bien de ce malheureux duel.

MARINE.

Je crois que vous le reverrés couvert de lauriers. Cela n'ira pas mal à ce joli petit minois. Mais j'aperçois Picard, qui nous en dira des nouvelles.



SCENE II.

LEONORE, MARINE, PICARD, *qui a une grande épée à ſon côté.*

LEONORE.

Eh bien, vîte, aproche, dis-nous quel ſuccès? . . .

PICARD.

Permettés que je reſpire un moment.

MARINE.

Tu peux reſpirer une autrefois.

PICARD.

Voyés-vous cette épée?

LEONORE.

Oui; eh bien?

PICARD.

Elle a été trempée dans le ſang . . .

LEONORE, *l'interrompant avec vivacité.*

Du Chevalier?

PICARD.

Non.

LEONORE.

Helas! c'eſt donc du Comte.

PICARD.

Non plus; mais de mille Maures. Je l'ai héritée d'un Seigneur Allemand, qui avoit été à la bataille d'Oran.

MARINE.

On s'embaraſſe bien de ton épée. Dis-nous ce que fait ton Maître.

PICARD.

Il ſe fait panſer.

LEONORE, *s'apuyant ſur Marine.*

O Ciel! il eſt donc bleſſé!

PICARD.

Oui, & ſon rival auſſi.

MARINE.

Ils ſe feront fait quelque égratignure dans les doigts.

PICARD.

Croyés-vous qu'ils se soient battus avec des épingles ?

LEONORE.

Il en mourra, Marine.

PICARD.

Toujours, ce ne sera pas de sa blessure; elle n'est que très-légére.

LEONORE, *vivement.*

Me dis-tu vrai, Picard? Il faut que tu nous raccontes toutes les circonstances de ce Combat.

PICARD.

Comme je faisois le corps de réserve, je me suis tenu à une certaine distance, derriére mon Maître.

MARINE.

Dans un éloignement, qui t'empêchoit de distinguer les objèts.

PICARD.

Je me suis aperçu cependant que les combattans se sont avancés, là sur une même ligne; & qu'après avoir gesticulé pendant quelques minutes de leurs épées, le Commandeur les a séparés, & les a menés chés le Chirurgien, qui dit que ce n'est rien.

MARINE.

Auriés-vous aussi attrapé quelque blessure, Monsieur Picard? vous êtes si pâle.

PI-

PICARD, *d'un air étoné.*

Pâle, dites-vous? Je ne ſens pourtant rien.

MARINE.

On ne ſent pas les bleſſures, tant qu'on eſt dans la chaleur de l'action.

PICARD, *ſe tâtant par tout.*

Le Diable auroit-il eu ſon jeu? . . . Vous ne voyés pourtant point de ſang?

il ſe tourne & fait des Lazzis.

MARINE.

Non, il n'y a rien; raſſurés-vous.

PICARD.

Vous avés penſé m'effrayer . . . Il faut que j'aille boire un coup. Cette Bataille m'a bouleverſé le ſang. Quelle folie de vouloir s'égorger pour un mot qui nous déplaît; tandis qu'il faut tous les jours entendre dire impunément tant de ſottiſes dans le monde! Je ne voudrois pas être Gentilhomme à ce prix. Vive l'état de Picard!

il veut ſortir.

MARINE, *le retenant.*

Arrêtés-donc encore un moment. J'ai mille queſtions à vous faire.

PICARD.

Non, je ne puis. Je ſais d'ailleurs que le Chevalier

valier va se rendre ici tout à l'heure, pour l'excuser près de Madame sur l'irrégularité de sa conduite; & je ne voudrois point qu'il me trouvât ici. Peut-être voudroit-il s'en prendre à moi, & j'ai la tête un peu chaude. Adieu

il sort.

LEONORE.

Le Chevalier veut venir ici? Il prend bien son tems. Je lui laverai la tête comme il faut. Marine, laisse-moi seule avec lui. Je le traiterai entre quatre yeux, de maniere à me débarasser pour toujours de ses importunités. Tache, en attendant, de t'informer de la santé du Comte, & de savoir ce qu'il fait, mais sous main, sans qu'il puisse s'en aperçevoir. Il merite bien que je boude pendant quelque-tems avec lui. Je ne le verrai pas si tôt, je t'en réponds. Je veux être sûre de son cœur, & voir du changement dans sa conduite.

MARINE, *sortant.*

J'exécuterai vos ordres à la lettre.

LEONORE, *seule.*

J'entends monter quelqu'un. C'est sans doute le Chevalier. Il sera bien reçu. Je ne veux pas seulement le regarder en face. Prenons ce livre: ce sera une contenance.

Elle prend un fauteuil, s'assied & tire un livre de sa poche, dans lequel elle lit.

SCENE



SCENE III.

LEONORE, LE COMTE.

LE COMTE,
dans le fond du Théatre & d'une voix tremblante.

Un homme qui sent tous ses torts, qui reconnoît tous ses égaremens; mais dont le cœur est pénétré d'un repentir sincére, & qui brûle d'envie de réparer ses fautes, par une conduite plus sage & plus mesurée, peut-il espérer de votre part un généreux pardon; ose-t-il encore se présenter à vos yeux?

LEONORE, *sans le regarder.*

Il faut être bien téméraire pour le croire; & me supposer beaucoup de foiblesse pour le risquer.

LE COMTE,
s'arrêtant toujours au fond du Théatre derriére Léonore.

Mon dessein n'est pas de me disculper; j'attens tout de votre indulgence.

LEONORE.

Je n'en saurois avoir pour quelqu'un qui, de propos délibéré, m'a offensée si cruellement.

LE COMTE.

Hélas! Madame, il est vrai que j'ai eu le malheur

heur de vous offenser, dans la persone d'un de vos amis; mais pouvois-je m'imaginer que vous y prissiés tant d'intérêt? Pouvois-je souffrir un outrage de la part d'un homme, que vos sentimens pour lui rendent le plus heureux mortel de la Terre; tandis que par-là même, j'en suis le plus infortuné?

LEONORE, *à part.*

Mortifions le bien . . . *au Comte* . . . Je ne me suis jamais engagée, je pense; à faire votre bonheur: mais vous deviés, Monsieur, respecter l'amitié & l'attachement que je porte à votre adversaire.

LE COMTE.

Vous auriés-donc pour lui de la tendresse? . . .

LEONORE.

Vous avés trop d'esprit & trop d'usage du monde, pour ne pas vous en apercevoir. Je n'ai pas fait de grands efforts, pour déguiser mes sentimens.

LE COMTE.

Vous l'aimés donc, & vous m'en faites l'aveu! . . . Ah! je suis perdu. Il n'y a plus pour moi de bonheur dans la vie.

LEONORE.

Oui, Monsieur, je l'aime, & je ne veux pas vous dissimuler les sentimens de mon cœur. Ce jeune homme a mille vertus, mille charmes à mes yeux. Il est vrai que ses faux amis l'ont entraîné, & l'ont fait tomber dans leurs piéges; mais je saurai le faire revenir de ses égaremens; je saurai

lui

lui procurer l'aprobation des honnêtes gens de Paris. On excuse assés volontiers les fautes d'un Etranger.

LE COMTE, *à part.*

Dieu, qu'entends-je! . . . Mais de grace, Madame, de qui parlés-vous?

LEONORE.

Mais du Comte de German.

LE COMTE.

Et c'est pour lui que vous avés tant de bontés?

LEONORE.

Faut-il vous le répéter? Oui, c'est lui que j'aime, c'est lui qui posséde toute ma tendresse.

Le Comte s'avance avec la plus grande vivacité vers Léonore, & se jette à ses piés.

LEONORE.

Monsieur que faites-vous? Quelle audace est la vôtre.

LE COMTE.

Je viens mourir à vos piés.

LEONORE,
le regarde, & voyant que c'est le Comte, elle jette un grand cri & se leve.

Ciel, qu'ai-je fait! Quelle étourderie! Je me suis trahie.

elle s'enfuit avec précipitation.

LE

LE COMTE, *seul, se levant.*

Arrêtés, arrêtés, Madame ... Elle fuit, mais en fuyant, elle me rend le plus heureux des mortels. Il est vrai que depuis mon premier début à Paris, ma vie n'a été qu'un tissu d'extravagances. Mille colifichets inutiles ont rempli mon apartement, & vuidé ma bourse. Je suis la dupe éternelle de l'éloquence intéressée des marchands & des ouvriers; de la feinte amitié de mes compatriotes, des Chevaliers errans de Paris, d'une petite Galathée, Maîtresse au premier offrant. J'ai risqué ma vie, en me battant pour un objèt frivole ... Que je suis un grand fou! ... Mais tachons de réparer nos fautes. Les sentimens de Léonore les effacent toutes, & me rendent toute ma vertu & toute ma félicité. Trop adorable Léonore! vous serés déformais l'objèt de tous mes vœux. Allons nous jetter à ses piés. Mais, quelles raisons pourrai-je lui alléguer pour justifier ma conduite? Il ne suffit pas qu'elle m'aime. Je voudrois, pour ma propre satisfaction & la sienne, que son amour pût être fondé sur une juste estime. Voyons ...

Il se promène en rêvant. Picard entre. Le Comte, en levant les yeux le voit, & éclate tout-à-coup de rire.



SCENE

SCENE IV.

LE COMTE, PICARD.

PICARD.

Que Diable! dequoi riés-vous si fort?

LE COMTE, *continuant à rire.*

De toi.

PICARD.

Tant pis. Je n'aime pas qu'on se mocque de moi.

LE COMTE.

Pardon, mon enfant. Mais dis-moi, que faisois-tu là haut sur cette montagne, avec ta grande brette & ta lunette à longue vuë?

il rit encore.

PICARD.

Eh! je faisois l'arriére-garde. Je m'étois posté tout exprès sur la hauteur, pour pouvoir fondre dans la plaine en cas de besoin.

LE COMTE.

Je te tiens quitte de ta valeur, mais je te suis obligé de ton affection. Au reste, cours au plus vîte chés le Chevalier, fais-lui des complimens de ma part, & informe-toi de l'état de sa santé & de sa blessure.

PICARD.

Chés le Chevalier? Eh! vous n'y penſés pas. C'eſt un brutal.

LE COMTE.

Je lui dois cette attention. Il y ſera ſenſible.

PICARD.

Mes épaules ſont auſſi fort ſenſibles aux coups.

LE COMTE.

Obéis. Je n'aime pas les valets raiſoneurs.

PICARD.

Vous voulés me faire roſſer.

En ſortant il fait des lazzis, qui marquent ſa peur.

LE COMTE, *ſeul.*

Irai-je ſuivre Léonore, ou ferai-je commander des chevaux de poſte, pour aller en Allemagne conſulter mon reſpectable pére, ſur le parti que je dois prendre, avant de m'engager plus loin? Mais, O Ciel! la voici.



SCENE

SCENE V.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR,
tenant Léonore par la main.

Ah ça, Madame, ne faites point l'Enfant. Puisque, par une heureuſe mépriſe, vous avés découvert vos ſentimens au Comte, il y auroit une affectation inutile, à vouloir révoquer par bienſéance ce que votre bouche lui a déclaré ſi formellement.

LE COMTE,
ſe jettant aux piés de Léonore.

Permettés-moi, Madame, de proteſter à vos piés, que, ſi j'ai été capable de mille impertinences, il me reſte aſſés de raiſon pour les reconnoître & aſſés de vertu pour les réparer; que vos charmes vous donnent ſur mon cœur un Empire ſouverain, qui vous rend déſormais l'arbitre de mon ſort & de mes actions; & que tous mes momens ne ſeront conſacrés qu'à vous plaire.

LEONORE.

Levés-vous, Monſieur; je n'ai dans le fonds rien apris de vous, qui fût au deſavantage d'un galant-homme, ni qui méritât de vous faire perdre l'eſtime que je vous ai vouée.

Le Comte ſe leve & lui baiſe la main.

SCENE VI.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR, MARINE.

MARINE, *au Comte.*

Il y a là dehors un Monſieur qui demande ſi vous logés ici, & qui en même-tems aporte cette lettre pour Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Quelle eſpéce d'homme eſt-ce?

MARINE.

Je crois qu'il vient de la part de quelque Miniſtre; car il parle fort haut, & a l'air trés-impertinent.

LEONORE, *avec vivacité.*

Helas! on aura entendu parler ſourdement de votre duel, on en voudra ſavoir les circonſtances par le Commandeur, & on viendra vous arrêter. On ne badine pas avec ces ſortes d'affaires en France. J'ai de la peine à retenir mes larmes.

LE COMTE.

Que vois-je, O Ciel!

LE COMMANDEUR.

Voyons dequoi il s'agit avantque de nous allarmer. Marine donnés-moi la lettre.

Il prend la lettre & en examine le cachet.

Raſſu-

Raſſurés-vous, elle eſt du Miniſtre de la Guerre. Il n'eſt pas queſtion de duel.

Il la lit tout bas, & marque ſa joie par des geſtes.

LE COMTE.

Par quel hazard ce Miniſtre, qui ne me connoît point, ſe fait-il informer de ma demeure?

LE COMMANDEUR.

Liſés cette lettre tout haut. Vous allés en ſavoir la raiſon.

LE COMTE, *lit.*

„ L'Amitié, mon cher Commandeur, qui nous
„ lie depuis ſi long-tems ne me permet pas de
„ vous rien refuſer. Si le Comte de German eſt
„ d'une naiſſance auſſi illuſtre, & s'il a tout le mé-
„ rite que vous m'aſſurés, je ſuis charmé de m'ê-
„ tre employé en ſa faveur. La choſe n'a pas été
„ ſans difficultés. Cependant le Roi a bien voulu
„ lui accorder le brevet de Colonel à la ſuite du
„ régiment de Royal-Allemand, & d'y joindre une
„ penſion. Venés au plus vîte à Verſailles, ame-
„ nés-y votre ami, & que je voie par mes yeux
„ l'acquiſition que vous nous faites faire.

LE COMTE,
courant embraſſer le Commandeur.

Ah! Monſieur, ou plutôt mon Pére, que ne vous dois-je point?

LE COMMANDEUR.

En m'employant pour vous, j'ai ſuivi les mouvemens de mon cœur & la voix de l'amitié. Dès notre premiere connoiſſance, j'ai conçû de l'eſtime pour votre caractère, j'ai ſouhaité qu'un emploi pût fixer votre ſéjour en France, j'ai couru à Verſailles, j'ai ſollicité & vous voyés le ſuccès de mes ſoins; mais en obligeant un ami ſi aimable, j'ai travaillé plus pour moi, que pour vous.

LEONORE.

A ce trait généreux, je reconnois le Commandeur.

MARINE.

Et moi le cœur d'un François.

LE COMTE.

Si ma reconnoiſſance ne s'exprime point dans toute ſa vivacité, c'eſt que les termes me manquent.

LE COMMANDEUR.

Votre ſilence parle. Il eſt très-éloquent.

LEONORE, *au Comte.*

Comme perſone ne prend plus d'intérêt que moi à ce qui vous arrive, je ſuis charmée d'être la premiére, à vous féliciter ſur le brillant emploi, que vous venés d'obtenir.

LE COMTE.

Entre tous les complimens, qu'on me fera à cette occa-

occaſion, il n'y en aura ſûrement point qui me ſoit auſſi flatteur que le vôtre. Je ne deſire d'avoir une fortune en France, que pour la mettre à vos piés.

LEONORE.

Connoiſſés-vous, Monſieur, toute la force de cette expreſſion?

LE COMTE.

Je n'en connois pas d'aſſés forte, pour vous peindre tout mon amour.

LEONORE.

Ne feroit-ce point la joie, l'amitié, la reconnoiſſance, qui vous rendent ſi tendre en ce moment? Prenés-garde qu'une illuſion momentanée ne nous éblouiſſe l'un & l'autre.

LE COMTE.

Non Madame, la plus éclatante fortune ne ſauroit m'éblouir. Je n'en connois pas même ſans la poſſeſſion de votre cœur.

LEONORE.

De ce cœur, que vous me demandiés tantôt pour votre ami le Chevalier?

LE COMTE.

De grace Madame, ne me rapellés pas cette extravagance. Depuis vingt-quatre heures, j'ai été dans un vrai délire; mais de toutes les fautes que j'ai faites, la plus grande eſt de vous avoir parlé d'une autre paſſion que de la mienne.

LEONORE, *d'un air tendre.*

M'auriés-vous toujours aimée ?

LE COMTE.

Ah! Madame, n'en doutés point. J'ai commencé par l'estime, je finis par l'adoration.

LEONORE.

Mon cher Comte, je me suis trahie tantôt. Vous ne savés que trop ce que je sens pour vous. J'ai été toute ma vie d'un caractère franc & naturel, & je ne veux pas commencer d'aujourd'hui à faire de vaines grimaces. Je ne balance point à vous donner mon cœur & ma main.

MARINE.

Soyés sur vos gardes, Madame, voici des trouble-fêtes.

SCENE VII.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR, BELISE, LE CHEVALIER, MARINE.

LE CHEVALIER, *au Comte.*

Quoique vous ayiés pris trop sérieusement quelques petites plaisanteries de ma part . . . .

LE

LE COMMANDEUR.

Messieurs, point de nouvelles explications. Une affaire, terminée de part & d'autre aussi noblement, mérite une réconciliation sincère.

BELISE.

C'est bien dit. Ah ça, plus de rancune. Chevalier, embrassés le Comte. J'exige de vous cette complaisance, en vertu des droits sacrés que j'ai sur vous.

Le Comte & le Chevalier s'embrassent.

LE COMMANDEUR.

Et quels sont donc ces droits si sacrés?

BELISE.

Je n'oserois le dire . . . je rougirois . . . la modestie . . . Parlés donc Chevalier . . . C'est à vous à ménager désormais ma pudeur.

LE CHEVALIER.

C'est une fonction nouvelle pour un Chevalier François, que celle de ménager la pudeur d'une femme. Mais enfin, mes amis, il faut vous dire que nous sommes venus pour vous parler d'une autre affaire d'honneur, qui va se vuider entre Madame & moi.

LE COMMANDEUR.

Quel conte!

LE CHEVALIER.

C'est un conte très-vrai. Il y a long-tems, que

j'ai ſoupiré tout bas pour Madame, l'heure eſt venue, où je puis ſoupirer tout haut. Nous allons nous unir par les nœuds de l'Hymen.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Voilà un jour heureux, & pour vous & pour ce couple aimable, que vous voyés là.

BELISE.

Quoi, Monſieur le Comte? vous ſeroit-il auſſi ſurvenu quelque bonheur? La mort vous auroit-elle débaraſſée de quelque riche Iſſu-de-germain?

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas cela; mais il vient d'obtenir le brevet de Colonel.

BELISE.

Je l'en félicite. Il pourra exercer ſon courage contre ſa propre patrie. Avoués que nos Miniſtres ont bien de l'eſprit.

LE COMTE.

J'obtiens aujourd'hui de la fortune un don bien plus précieux encore. Léonore, l'aimable Léonore, vient de me promettre ſa main.

BELISE.

Bon. Nous voilà alliés à tous les Cercles d'Allemagne.

LE COMTE.

J'Eſpére, Madame, que cette Alliance ne vous déplaira point; car les cercles . . .

LE

LE COMMANDEUR.

Mes amis, il n'eſt pas tems de faire ici des réflexions ſur vos mariages. Que vos embraſſemens expriment plutôt l'aprobation, que vous donnés réciproquement à votre choix; & que ce jour d'allégreſſe vous ſoit un préſage du bonheur, que l'Hymen vous prépare.

Ils s'embraſſent tous enſemble. Dans le même inſtant le Baron arrive, ſuivi de Picard, qui demeurent immobiles au fond du Théatre.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE BARON, PICARD.

LE BARON.

Que Diable! ſont-ils fous? Eſt-ce quelque farce qu'ils jouent?

Il veut auſſi embraſſer Béliſe.

Que j'en aie auſſi ma *portion.*

LE CHEVALIER, *ſe plaçant entre deux.*

Halte-là, mon ami, je m'y opoſe.

LE BARON.

Et de quel droit?

LE

LE CHEVALIER.

Reconnoiſſés en moi l'Epoux de Madame.

BELISE.

A-peu-près, à-peu-près.

LE BARON.

Halte-là, mon ami, je m'y opoſe.

LE CHEVALIER.

Et de quel droit?

LE BARON.

Rapellés-vous que c'eſt moi, qui ai *l'expectance* ſur ce bénéfice.

BELISE.

Je ne me ſouviens point de vous avoir donné la moindre eſpérance . . .

LE BARON.

Ha Madame! la Juſtice, avec votre permiſſion, vous fera revenir la mémoire. Nous plaiderons. Duſſai-je y mettre quelques-uns de mes chateaux.

LE CHEVALIER, *à part.*

En Eſpagne.

LE BARON.

Ma foi, on ne ſauroit quitter les jeunes gens d'un inſtant . . . *à part* . . . Voilà mes quatre-vingt Louis & l'étui bien employés!

LE

LE COMMANDEUR.

Se ruïner, pour obtenir une femme des mains de la Justice, c'est à mon avis se donner un ridicule, pour se préparer un enfer.

LE BARON.

Mais, quand une affaire ne veut pas aller comme elle doit, il faut bien la pousser par les mains de la Justice.

LE COMMANDEUR.

Sachés, Monsieur, que vos titres, pour disputer au Chevalier la main de Madame, sont bien frivoles; que vous ne gagnerés rien en plaidant, & qu'au contraire, l'amitié de ces Epoux peut vous devenir fort utile.

BELISE.

Oui Monsieur, vous serés toujours le bien-venu chés nous. J'espére que vous y viendrés souvent.

LE BARON.

Pour jouer à la Comete? . . . Mais quoi? Il me semble que Léonore & le Comte se parlent là aussi d'un ton bien familier.

LE COMMANDEUR.

Vous savés que notre ami vient d'être nommé Colonel?

LE BARON.

Je l'en félicite. Mais, veut-il enroler Madame pour le Régiment?

LE

LE COMTE.

Non Monſieur, elle n'apartiendra point au Régiment, mais au Colonel.

LE BARON.

Comment?

LE COMTE.

La charmante Léonore vient de me donner ſa main, pour marcher avec moi ſous les étendarts de l'Hymen.

LE BARON.

Je n'entens goûte à ce mic-mac. Mais ſi cela veut dire que vous vous mariés, j'aurai deux bonnes Maiſons de plus à Paris; je vous ferai venir à chacun quelques excellentes piéces de vieux vin de Rhin; & je m'amuſerai quelquefois à votre buffet.

LEONORE.

Quel homme!

LE BARON.

Le Vin eſt le meilleur Elixir, pour guérir un honnête homme, qui a fait une culbute en amour.

PICARD.

C'eſt le fleuve d'Oubli. Mais en vérité on n'entend parler que de mariages aujourd'hui.

MARINE.

C'eſt un mal épidémique, qui continue toujours ſes ravages. PI-

PICARD.

Vous ſavés ce que je vous ai dit. Ne vous en ſentés-vous pas atteinte auſſi, Mademoiſelle Marine?

MARINE.

Je ſens qu'il s'éléve dans mon cœur des ſentimens...

PICARD.

Ah! des ſentimens! Ma chere Enfant, le cœur d'une ſoubrette peut ſe rendre ſans capitulation.

MARINE.

J'aurois bien des choſes à dire là-deſſus. Mais pour me marier, il me faut d'abord le conſentement de Madame. C'eſt à Picard à l'obtenir.

LEONORE.

J'aurois mauvaiſe grace à le refuſer.

LE COMMANDEUR.

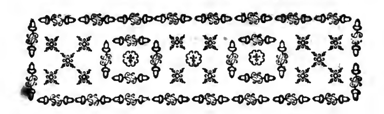
Voilà donc trois Couples aſſortis & contens. Réuniſſons nos efforts, pour conſoler notre pauvre Baron de ſa perte, & pour lui rendre ſon ſéjour ici gracieux & utile. Je remarque tous les jours, que Paris devient une ſource de libertinage & de fatuité pour ceux, qui y aportent des inclinations vicieuſes & un eſprit mal-fait; mais lorsqu'on y vient, comme vous Meſſieurs, avec un fond de génie & de raiſon, Paris eſt pour un Allemand l'Ecole du mérite & des agrémens perſonels.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

LE
MISTERIEUX

COMÉDIE.

en cinq Actes.



Le hazard ayant fait tomber dans mes mains le Théatre de feu M. Schlægel, Auteur Allemand, j'y ai lû avec plaisir la Comédie du Mistérieux, & ne me rapellant point que ce Caractère ait été produit jusqu'ici sur la Scène Françoise, j'ai pensé qu'il pourroit plaire par sa nouveauté. Je me proposois d'abord de n'en donner qu'une simple traduction; mais lorsque je mis la main à l'œuvre, j'y vis quelques défauts, qui me parurent essentiels dans le tissù des Scènes & dans le dévelopement de l'intrigue. Le Dialogue-même ne marchoit pas à ma fantaisie, cela me fit naître l'idée de me borner à une simple imitation de la Pièce de M. Schlægel, de n'en conserver que le titre, l'idée générale & le denouement; mais d'imaginer un nouveau plan, de changer les Scènes, d'en retrancher plusieurs, qui me paroissoient de trop, & d'y en substituer d'autres, qui me sembloient nécessaires. J'ai cru devoir en prévenir mes Lecteurs, pour ne point passer dans leur esprit, ni pour Plagiaire ni pour Traducteur infidèle. Ceux, qui entendent les deux Langues, verront aisément qu'il y a, entre le Mistérieux de l'Auteur Allemand & le mien, beaucoup moins de ressemblance qu'il ne s'en trouve, par exemple, entre l'Amphitrion de Plaute & celui de Molière.



ACTEURS

M. DE BELLEVILLE, Seigneur du Logis.

LUCILE, sa fille.

LE COMTE DE FORLIS.

LE JEUNE COMTE DE FORLIS son fils, sous le nom de LEANDRE.

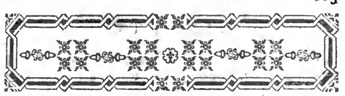
CLIDAMIS, Courtisan.

LISETTE, Suivante de Lucile.

FRONTIN, Valet de Léandre.

DES GARDES.

La Scène est dans une Salle de Compagnie de la Maison de M. de Belleville.



LE MISTERIEUX

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'aimerois fort à ſavoir quel étoit le Maſque Turc d'hier . . .

LISETTE.

Voilà un ſouhait fort ſingulier . . . Vous ignorés donc le nom d'un homme, qui pendant tout le bal, n'a parlé qu'à vous ?

LUCILE.

Il ne m'a pas fait la moindre confidence.

LISETTE.

Oh, je le crois. Il vous a prise, sans doute, à tout moment à l'écart, pour vous parler du tems qu'il faisoit.

LUCILE.

Tu fais la mauvaise plaisante. Notre conversation n'a roulé que sur des objets très-indifférens.

LISETTE.

Son maintien n'étoit cependant pas indifférent; & j'aurois parié qu'il vous entretenoit au moins de son ardeur & de sa tendresse.

LUCILE.

Tu l'aurois parié! . . . A la vérité j'ai cru plus d'une fois qu'il avoit sur le cœur quelque important secret dont il vouloit me faire confidence; mais son respect aparemment l'a empêché, je crois, de parler.

LISETTE.

Son respect! . . . Ah! Mademoiselle, vous l'excusés? s'il ne vous a pas parlé clairement, il a doublement tort.

LUCILE.

Le tort qu'il a, c'est d'avoir par son air mistérieux fixé sur nous les yeux de tout le monde. Du reste tous ses propos étoient fort sensés.

LISETTE.

Et ce sont ces propos sensés, qui donnent envie de le connoître? Cela est tout simple.

LU-

LUCILE.

Mademoiselle Lisette, ce ton railleur commence à me déplaire . . . Croyés-vous que je prenne quelque intérêt à cet Inconnu?

LISETTE.

Point du tout. Mais, pourquoi vous fâcher, Mademoiselle? Vous imputé-je un crime? Y a-t-il du mal à s'informer d'un beau Masque que vous rencontrés au bal, & qui vous témoigne des attentions particulières?

LUCILE.

Eh bien! informe-t-en, si tu veux, Lisette. Je veux bien te permettre cette curiosité. Tes talens me sont connus; mais prends garde à ne pas me compromettre.

LISETTE.

Allés, ne craignés rien. Je ne suis point buse. Et quand ce Turc seroit un Muet du Sérail, je trouverai moyen de le faire parler. Je connois d'ailleurs un de ses gens.

LUCILE.

Je te laisse le soin de cette affaire; mais prends garde surtout d'en rien découvrir à mon pére; & cela pour cause. Adieu, je vais dans mon Cabinet achever la lettre pour ma Tante.

(elle sort)

LISETTE, *seule.*

Et moi je vais me préparer à faire l'Espion Turc.

SCENE II.

M. DE BELLEVILLE, LISETTE.

BELLEVILLE, *bâillant.*

Vous m'avés fait veiller trop longtems. Je voulois vous voir rentrer . . .

LISETTE.

Ne feroit-il pas honteux de quitter le bal avant le jour?

BELLEVILLE.

Soit. Mais as-tu bien rempli mon attente? Lisette est-elle digne de ma confiance?

LISETTE.

Jamais vous n'auriés pu choisir une Surveillante plus allerte. J'avois les yeux par tout.

BELLEVILLE.

N'as-tu rien remarqué?

LISETTE.

Rien, au moins, dont un pére puisse être allarmé. A la vérité j'ai cru appercevoir quelque-fois quelque petite étincelle d'un feu soutérain, qui cherchoit à sortir par les yeux.

BELLE-

BELLEVILLE.

Ce feu-là n'eſt pas de mon goût. Il ne faut qu'une étincelle, pour embraſer tout un édifice.

LISETTE.

Fi donc, Monſieur. N'allés pas, en jaloux ſoupçonneux, prendre pour plein Midi, ce qui n'eſt qu'un petit Crépuſcule.

BELLEVILLE.

Mais . . . Au Crépuſcule ſuccède l'Aurore & le Jour. Tant que je n'aurai pas choiſi mon gendre, je prétens que ma fille ignore ce que c'eſt que l'amour.

LISETTE.

L'Idée eſt neuve. Vous penſés donc que l'amour ſoit un ſentiment, qu'on apelle dans ſon cœur, au moment que la convenance le demande. Vous voulés ſuivre le train des péres d'aujourd'hui, qui contens d'avoir trouvé un bon Gendre, s'embaraſſent peu de donner un bon mari à leurs filles.

BELLEVILLE.

Liſette, j'avance en âge. Il me faut du ſecours dans mes travaux. J'ai plus beſoin d'un Gendre que Lucile d'un Epoux.

LISETTE.

Encore ne ſait-on. Etes-vous ſûr que Lucile penſe de même, & que ſon choix ne prévienne pas le vôtre?

BELLEVILLE.

C'eſt préciſément ce que tu dois empêcher.

LISETTE.

C'eſt préciſément ce que Satan en perſone n'empêchera pas.

BELLEVILLE.

Tu te trompes. J'ai là dans ma tête un expédient admirable. Je marierai Lucile, & je ferai ſi bien, qu'elle ſuivra mon goût, en croyant ſuivre le ſien.

LISETTE.

J'en doute. C'eſt une fine mouche. Mais peut-on ſavoir quel eſt l'heureux mortel, que vous lui deſtinés?

BELLEVILLE.

Son nom n'y fait rien. Tu es trop curieuſe.

LISETTE.

Et vous bien miſtérieux. Je crois qu'on s'eſt donné le mot pour me faire enrager aujourd'hui. Mais je parie que je devine le perſonage.

BELLEVILLE.

Je te le donne en cent.

LISETTE.

C'eſt cette belle Image, ce jeune homme, qui affecte qui ſe mire dans ſes beaux atours, comme un paon.

BEL-

BELLEVILLE.

Nenni.

LISETTE.

C'eſt donc ce Doncereux qui ſème par tout des pavots, & qui poſſéde le talent de guérir des inſomnies, par ſes complimens recherchés & ſes flatteries perpétuelles.

BELLEVILLE.

Non.

LISETTE.

Ni ce grand Flandrin à l'œil hagard, qui, dès qu'il entre, demande une table, des marques, des cartes; & qui n'a de l'eſprit que dans ſes doigts.

BELLEVILLE.

Fi donc.

LISETTE.

Ni ce petit Nabot au nés de péroquet, qui joue continuellement le Miniſtre, qui eſt ſi réſervé, ſi fin, ſi ſubtil.

(*Belleville ſecoue la tête.*)

Ni votre Paraſite, qui vient nous étourdir tous les jours par ſon maudit caquet, ce Colporteur des nouvelles du jour, qu'on pourroit nommer la Gazette ambulante.

BELLEVILLE.

Que dirois-tu, ſi je ſongeois à Clidamis.

LISETTE.

Lui comme un autre . . . Vous avés bien raiſon

ſon . . . Mais pourtant, ſi votre choix n'étoit pas fait, je ſaurois un bon ſujet, un jeune homme ſi ſage & ſi diſcret, qu'il eſt en garde contre ſon ombre-même.

BELLEVILLE.

Comment le nommes-tu?

LISETTE.

Je ne ſais pas ſon nom.

BELLEVILLE.

Eſt-il d'ici?

LISETTE.

Je l'ignore.

BELLEVILLE.

Riche?

LISETTE.

Je n'en ſais rien.

BELLEVILLE.

Beau, bienfait?

LISETTE.

Je ne l'ai vu qu'en Maſque.

BELLEVILLE.

Tu me la donnes bonne. Choiſir mon gendre au bal! Et ma fille le connoît-elle?

LISETTE.

Vraiment, oui; Et, si j'en dois juger sur les aparences, je crois qu'il ne lui déplait point.

BELLEVILLE.

J'en suis très fâché, très inquiet: mais la vertu de ma fille, & ta vigilance me rassurent. Il faut la dégouter de cet Avanturier. Donnes-lui, là, quelque bon ridicule.

LISETTE.

Peut-être se chargera-t-il lui-même de ce soin.

BELLEVILLE.

Va apeller ma fille!

LISETTE.

Elle n'est pas loin. Elle écrit dans ce cabinet. (*Lisette s'avance vers la Coulisse*) Mademoiselle! Monsieur votre pére demande à vous parler.

SCENE III.

M. DE BELLEVILLE, LUCILE, LISETTE.

BELLEVILLE.

Ma fille, il faudra faire préparer deux apartemens pour les Comtes de Forlis. Je les attends

attends ce soir. Le fils revient de ses voyages, & le pére viendra ici à sa rencontre. Ils se sont donné rendés-vous chés moi. Nous serons témoins de leur tendre entrevuë. On dit que le fils s'est beaucoup formé.

LUCILE.

Il aura du mérite, s'il ressemble à son pére.

BELLEVILLE.

Un certain Léandre veut aussi me faire visite. Je ne le connois point, mais c'est un étranger, cela suffit; il faudra le retenir à souper.

LUCILE.

En ce cas, nous serons beaucoup de monde à table. Je cours en avertir l'Intendant.

BELLEVILLE.

Encore un mot, ma fille! Les jeunes gens, que nous allons voir tantôt, peuvent être l'un & l'autre des Cavaliers aimables. Lucile, Lucile . . .

LUCILE.

Tant mieux, Monsieur. Le souper en sera plus gai & plus amusant.

BELLEVILLE.

D'accord; mais gare le cœur. Je crains que vous ne prenîés du goût pour le jeune Forlis, & ce ne seroit pas là mon compte. La mort m'a ravi votre mére, vous faites aujourd'hui tout mon sup-

ſuport. Votre Hymen me priveroit de toute ma conſolation.

LUCILE.

Ne craignés rien, Mon Pére. Tant que mes foibles ſoins pourront vous être utiles, ils vous ſont conſacrés. Je m'engage à ne vous quitter jamais.

BELLEVILLE.

O ma chère Lucile, que l'aſpect d'un homme aimable eſt dangereux! Combien de réſolutions ne peut-il pas détruire! Que de vœux ne fait-il pas rompre!

LUCILE.

Ce ne feront pas ceux d'une ame, auſſi ferme que la mienne. Non mon cher pére, je vous donne ici ma parole, que ni Léandre ni Forlis n'auront jamais mon cœur.

BELLEVILLE.

Donnés donc votre main, & tenés moi parole.

LUCILE, *donnant la main.*

La voilà, mon père.

BELLEVILLE.

Cette promeſſe me raſſure. Je vais, d'un eſprit tranquile, retourner à mes affaires; & vous, ma chère Enfant, allés régler le tout avec l'Intendant.

Il ſort avec Lucile.

SCENE

SCENE IV.

LISETTE, LEANDRE, *habillée en Laquais.*

LISETTE.

Si c'étoit le Turc, elle n'auroit pas pris, si à la légére, un pareil engagement. Elle auroit capitulé au moins.

apercevant Léandre.

Mais quoi? Ne vois-je pas là sa livrée? Oui, c'est son domestique. Quelle mine égarée!

LEANDRE, *regardant autour de soi.*

Ma belle Enfant, seriés-vous, par hazard, Suivante d'une certaine Dame . . .

LISETTE.

Mon beau Garçon, seriés-vous, par hazard, Serviteur d'un certain Monsieur . . .

LEANDRE, *d'un ton inquiet.*

D'un certain Monsieur! . . . Qui vous a dit que mon Maître est un certain Monsieur? . . . Il faut avec vous mettre les points sur les Is, à ce que je vois . . . Mais sommes-nous seuls ici?

(il regarde encore autour de soi)

LI-

LISETTE.

Oui, A moins que nous n'ayions tous deux la berlue.

LEANDRE.

Je crains toujours l'oreille des Indiſcrets.

LISETTE.

Vous-avés donc quelque important ſecrèt, à me dire ?

LEANDRE.

Oui, mon Maître voudroit ſavoir comment votre Maîtreſſe a paſſé la nuit.

LISETTE.

En effet, ce ſecrèt eſt de grande importance. Mais pourroit-on ſavoir comment s'apelle ce cher Maître, ce qu'il eſt, ce qu'il fait?

LEANDRE.

Pourquoi toutes ces queſtions? Je hais à la mort les filles curieuſes . . . . Son nom? . . . . Je n'ai pas commiſſion de vous le dire.

LISETTE.

C'eſt ce Turc déguiſé que nous vîmes cette nuit au bal.

LEANDRE, *vivement.*

Qu'apellés-vous Turc? Eſt-ce qu'on va ſupoſer de but en blanc qu'un homme n'eſt pas Chretien?

LISETTE.

Je ne croyois pas vous faire un mauvais compliment. Il eſt des Turcs qui ne ſont pas tant chiens. Nous ne mépriſons pas ici les vertus ottomanes.

LEANDRE.

Comment? Auroit-on ici quelque liaiſon avec la Porte?

LISETTE.

Point de mauvaiſe plaiſanterie? Dites-moi naturellement quel eſt votre Maître?

LEANDRE.

Un fort honête homme.

LISETTE.

Me voilà bien inſtruite. C'eſt un beau titre; mais il eſt ſi commun, qu'il ne déſigne perſone. Les plus grands marauds l'uſurpent tous les jours ... Allons, allons! D'où eſt votre Maître?

LEANDRE.

Si je m'en ſouviens bien ... il eſt ... de ſa Patrie.

LISETTE.

Voilà qui eſt ſurprenant, qu'un homme ait une patrie! Meſſieurs, je vous prends, avec votre permiſſion, tous deux pour de grands vauriens. L'Honête homme eſt franc, & l'homme miſtérieux a toujours ſes raiſons pour l'être.

LEANDRE.

Et moi, je ne vois point que l'honête homme ſoit tenu de décliner ſon nom, & de conter l'hiſtoire de ſa vie au premier venu.

LISETTE.

Quand cela ſeroit, vous du moins, vous ne risqués rien, à me dire votre nom.

LEANDRE.

Si vous étiés diſcréte, je pourrois vous dire . . . que je m'apelle . . . Frontin.

LISETTE.

Frontin? Je connois un Frontin, qui ne vous reſſemble guère. Mais ſoit, Monſieur Frontin, dites-moi, que nous veut votre Maître?

LEANDRE.

Je l'ignore. Mais ſi vous voulés bien remettre en cachette ce Portefeuille à votre Maitreſſe, je penſe qu'elle y trouvera le Miſtère éclairci.

LISETTE,
lui arrachant les tablettes.

Eh! donne donc Nigaud. Je vais dès ce pas le remettre à Lucile.

LEANDRE,
s'apercevant qu'il a fait un qui pro quo.

O Ciel! je ſuis perdu. J'ai fait un qui pro quo. Je vous ai donné mes tablettes.

LISETTE,
se mettant en devoir de les ouvrir.

Tant mieux. Voyons si je n'y découvrirai pas quelque trace de ce que je veux savoir.

LEANDRE, *consterné.*

Non, non, ma chère Enfant, non. Rendés-moi ce Chiffon. Les tablettes des Laquais sont remplies de sottises. Cette lecture feroit rougir une fille d'honneur comme vous.

LISETTE.

La curiosité fera un peu de violence à la pudeur.

LEANDRE,
se jettant à ses piés, & tirant une bourse.

Ma belle Enfant, tenés, mon Maître destinoit ces vingt Louis pour celle, qui rendroit l'autre portefeuille à votre Maitresse. Acceptés-les & rendés-moi celui-ci.

(*Lisette secoue la tête.*)

Je suis perdu. Vous serés cause que mon Maître me fera expirer sous le bâton.

(*Lisette veut commencer à lire.*)

Pour Dieu ne lisés point, mon ange, mon poupon, mon adorable!

SCENE

SCENE V.

LEANDRE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part au fond du Théatre.*

Suis-je double? . . . ou le Diable me fascine-t-il les yeux? Oui c'est un enchantement.
(il tremble)

LISETTE, *l'apercevant.*

Ha, ha! Voilà un Frontin second, un cadet de la famille.

LEANDRE, *se levant brusquement.*

Quel contre-tems! Quel tour abominable. Sûrement ce coquin me suit ici, pour m'espioner.

FRONTIN.

Mon Camarade inconnu, dites-moi de quel droit vous portés la livrée de mon Maître?

LEANDRE,
se cache le visage & veut sortir.

Il me prend un étourdissement, qui m'oblige de vous quitter.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Non, non. Tu ne m'échaperas pas. Je veux savoir pour quelle raison tu t'es fait mon Sosie;

après quoi je te ménerai au cabaret voisin, pour faire connoissance, & pour te guérir de ton vertigo.

LISETTE.

Voilà le vrai Frontin. C'est son air, son langage.

LEANDRE, *bas à Frontin.*

Ivrogne, ouvre les yeux, reconnois-moi & tremble.

FRONTIN, *bas.*

Que je suis un grand sot! Réparons l'étourderie.

(il court embrasser Léandre & dit tout haut)

Mon cher Camarade, que je suis enchanté de te revoir. As-tu donc pris, pour revenir, les ailes de l'amour?

LEANDRE.

Maraud, tu sens la Sinagogue . . . Mais peut-on savoir quel motif amène l'officieux Frontin auprès de Mademoiselle?

FRONTIN.

J'y viens pour rendre hommage à ses charmes. Je la connois depuis le berceau; j'ai joué mille fois avec elle au pié de bœuf, à la savate, à cache-cache mitoulas.

LEANDRE.

Ah Frontin! s'il te reste encore un peu de crédit sur son esprit, aide-moi à lui persuader de me rendre un certain portefeuille, que je viens de lui donner par mégarde.

FRON-

FRONTIN.

Apartient-il à notre Maître?

LEANDRE.

Oui vraiment. Il feroit homme à me renvoyer, s'il favoit le malheur qui m'arrive.

FRONTIN.

Qu'apelles-tu malheur? C'eft plutôt un coup d'étourdi, qui mériteroit les étriviéres. Si j'avois l'honeur d'être ton Maître, ton dos s'en reffentiroit.

LEANDRE, *à part.*

Le Maraud!

FRONTIN, *à Lifette.*

Lifette, écoutes-moi: il y auroit de la cruauté, à abufer de la fimplicité de ce pauvre benêt. Rends-lui fon porte-feuille.

LISETTE.

Je ne veux fimplement que le parcourir un peu. Peut-être y trouverai-je quelque trace d'un fecrèt, que je cherche à découvrir.

LEANDRE.

Surprendre un fecrèt, c'eft commettre un vol formel, & de tous les larcins c'eft le plus criminel.

LISETTE.

Tarare.

FRONTIN.

Nigaude, voudrois-tu faire un crime pour une vétille, & griller dans l'Enfer pour une petite curiosité. Fais plutôt quelque faux pas, qui en vaille la peine. Donne les tablettes!

LISETTE.

On a beau dire & beau faire; un ancien Soupirant conserve toujours sur nous quelque reste d'Empire . . . Puisque vous le voulés, Frontin, je ferai un effort sur ma curiosité, je lui rendrai son portefeuille.

LEANDRE,
veut l'embrasser, & lui arracher les tablettes.

Et moi j'embrasserai la plus généreuse des Soubrettes.

LISETTE, *l'arrêtant.*

Halte-là, mon Ami. Ce que j'en fais n'est pas pour vos beaux yeux, mais uniquement pour ce Frontin-là. Aussi ne troquerai-je jamais ces tablettes, que vous n'ayiés auparavant embrassé ce garçon.

LEANDRE.

Quoi? J'embrasserois ce polisson!

LISETTE.

Oui, & vous devriés, à genoux, lui en témoigner votre reconnoissance.

FRONTIN.

Oh! je le dipense de la génuflexion.

LEANDRE.

Que ne feroit-on pas dans le cas, où je suis? (*il embrasse Frontin*) Oui, Frontin, je m'en ressouviendrai dans l'occasion, je connois le prix des bons offices, & je tâcherai de te récompenser de celui-là, si je puis.

LISETTE.

Cela est bien froid.

FRONTIN.

Suffit, suffit. Il me fait encore trop d'honeur.

LISETTE,
troque de tablettes avec Léandre, & prend la bourse.

Allons, je ne veux plus chicaner. Il faut faire les actions généreuses de bonne grace.

LEANDRE,
prenant avec transport les tablettes & les baisant.

Ah mon cher Porte-feuille, objèt de mon amour & de tous mes soins . . . Adieu.

(*il s'enfuit*)



SCENE VI.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Il oublie le remercement, qu'il me doit.

FRONTIN.

Tu tiens dans tes mains le plus ſolide de tous les remercimens. Le vent ne l'emportera pas comme tous les autres.

LISETTE.

Tu as raiſon : mais dis-moi, par quel hazard as-tu changé de Livrée. Ton premier Maître t'a chaſſé ſans doute pour quelque impertinence.

FRONTIN.

Oui, mais l'impertinence étoit de ſon côté. Son Intendant des finances étoit un piétre perſonage, qui nous laiſſoit ſouvent dans de grands embarras; ſi bien qu'un beau matin, de peur d'être mis trop à l'étroit, nous gagnâmes le large. Et moi, voyant qu'un domeſtique lui devenoit onéreux, je réſolus, par grandeur d'ame de le quitter.

LISETTE.

Tu pris le noble parti de déſerter.

FRON-

FRONTIN.

Non, j'ai de l'honeur. Je lui demandai mon congé & mes gages; mais je n'obtins qu'un soufflet du vilain. C'étoit tout ce qu'il avoit à la main. Sensible, comme je le suis, je l'envoyai paître; & ayant rencontré un Voyageur à la poste, je m'engageai tout de suite à son service.

LISETTE.

Bon. Et ce voyageur, ce nouveau Maître n'est-il pas l'homme de tantôt, ce soi-disant Frontin.

FRONTIN.

Je ne suis pas homme à trahir un secrèt.

LISETTE.

Pour moi, je suis curieuse, & j'aime cent fois mieux un valet babillard, qu'un valet mistérieux. J'ai même ceux-ci en horreur: ainsi parle ou décampe.

FRONTIN.

Ne te fâches point. J'imagine un expédient, qui est d'un genre mitoyen entre fidéle & traître, & au moyen duquel, je puis satisfaire ta curiosité, sans blesser ma conscience — Vois, nous irons nous placer chacun dans un coin, le dos tourné l'un contre l'autre. Là je pourrai parler à ces murs, à ces voutes, sans trahir mon devoir. Si par malheur, tu te mets aux écoutes, ce ne sera pas ma faute à moi.

LISETTE.

Frontin, je crois que tu as apris à radoter

avec

avec ton Maître. Cependant il faudra bien que j'aie la complaisance de me prêter à tes folies.

(ils vont se placer, chacun dans un coin)

FRONTIN.

Mon Maître est un homme de bien, mais mistérieux, même à propos de rien. A chaque question qu'on lui fait, il sue à grosses goutes, & se donne la torture, pour trouver des réponses ambigues. Je n'ai point encore entendu son vrai son de voix. Pour me demander l'heure qu'il est, il me prend à l'écart, & me chuchote à l'oreille. En voyage, il part à la sourdine de chaque gîte, & l'on diroit qu'il doit le paiement à l'hôte. Jamais il ne suit tout droit le chemin qu'il a à faire. Bref, il est ombrageux, & tout est mistère chés lui.

LISETTE.

Est-ce là tout ce que tu sais de lui?

FRONTIN.

Hélas! oui. Je n'en sais pas davantage.

LISETTE.

Permets donc qu'à mon tour je te fasse quelques questions. Ton Maître n'étoit-il pas masqué en Turc au bal d'hier?

FRONTIN.

Je ne puis le nier.

LISETTE.

Et cet autre animal, qui te ressembloit si fort, du

du moins par la livrée, & qui m'a remis ces tablettes, n'eſt-ce pas auſſi ton Maître?

FRONTIN.

Je ne dis pas que non.

LISETTE.

Dis-moi naturellement ne ſe nomme-t-il pas Léandre?

FRONTIN.

Voici l'endroit ſcabreux; mais dût-on me pendre, il faut avouer.

LISETTE.

D'où eſt-il?

FRONTIN.

Hélas! je n'en ſais rien.

LISETTE.

Que vient-il faire ici?

FRONTIN.

Pas davantage.

LISETTE.

Eſt-il riche ou gueux?

FRONTIN.

Je n'en ſais rien.

LISETTE.

Eſt-il bon gentilhomme?

FRON-

FRONTIN.

Hélas! je n'en sais rien.

LISETTE.

Sait-il faire de l'or?

FRONTIN.

Hélas! je n'en sais rien.

LISETTE.

Crois-tu qu'il reste long-tems dans cette ville, & qu'il y soit sans dessein?

FRONTIN.

Hélas! je n'en sais rien.

LISETTE.

As-tu perdu l'esprit?

FRONTIN.

Hélas! je n'en sais rien.

LISETTE.

En ce cas tout est dit.

(*elle s'enfuit. Frontin, après avoir attendu quelque-tems, la cherche par-tout.*)

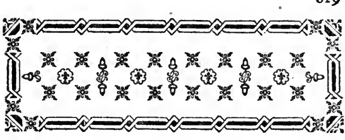
FRONTIN.

Oh la Coquine! Elle a disparu. Elle se joue de moi. Lisette, est-ce ainsi que tu païes mes confidences?

(*Il la suit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE,

ſeul, habillé en Péruquier, ayant ſous le bras deux fers, l'un à friſer & l'autre à toupet.

(il fait le tour de la Sale & regarde par-tout)

Tout eſt en ſûreté. Grace au Ciel! je reſpire. Le monde n'eſt plein que de curieux, que de furets. O ſages francs-maſſons, que vous êtes heureux! Un fidèle thuileur garantit votre Loge de l'aproche indiſcrète du prophane vulgaire. Il me prend envie d'engager un perſonage ſi utile à mon ſervice.

(il tire de ſa poche un petit miroir & ſe mire.)

Mes ſoins ont réuſſi. Cet habillement me déguiſe à merveille. Le rouge de Paris & le blanc d'Italie ne maſquent pas ſi bien nos plus habiles Coquettes, que cet habit poudreux & ce fard innocent

cent me travestissent. Que de peine il m'en a coûté, pour m'introduire dans cette Maison, sans être reconnu! Si je l'étois, tout seroit perdu. J'adore Lucile; & si j'en dois juger par les Lettres de mon pére, il me destine un autre parti; il n'a pressé mon retour que pour me marier à un objet, qui m'est inconnu; il me paroit même que son Ami M. de Belleville est d'intelligence avec lui. Comment faire pour rompre ce dessein, pour instruire sa fille de mes tendres sentimens pour elle, pour la faire entrer dans mes vues? Tout dépend ici de la diligence & du secrèt.

(il regarde encore autour de soi, & aperçoit en frémissant Lisette.)

J'en ai trop dit.

SCENE II.

LEANDRE, LISETTE.

LISETTE.

Peut-on savoir, mon Ami, ce qui vous amène ici?

LEANDRE.

Pour Dieu, Mademoiselle, ne criés pas si fort, on pourroit nous entendre.

LISETTE.

Le monde entier, je pense, peut savoir ce que nous avons à nous dire.

LEAN-

LEANDRE.

Le monde entier! O Ciel! que le Sexe eſt babillard, & qu'une fille eſt légère!

LISETTE.

Mais qui êtes-vous donc.

LEANDRE.

Entre nous ſoit dit, un baigneur de Paris. Or, qui dit Pariſien, dit homme de goût. Auſſi d'un coup de peigne ou deux, j'embellis une femme.

LISETTE

Quel talent admirable! Cet art vous fera adorer ici, & vous fera faire plus de fortune, que celui de faire proſpérer l'Etat. Voudriés-vous que je vous recommande à ma Maîtreſſe?

LEANDRE.

Ce ſeroit le comble de mes vœux. Mais je voudrois commencer, par faire ſur vous l'eſſai de mes talens.

LISETTE.

Vous êtes trop poli. Je prends ordinairement ſoin moi-même de ma friſure; mais vous-avés l'air ſi honnête, vous paroiſſés ſi habile . . .

LEANDRE,
lui paſſant la main ſous le menton.

Allons! Je ſuis prêt à vous montrer mon ouvrage.

LISETTE.

Tout doux. Vous allés trop vite. Je ſuis habillée, & ma Maîtreſſe a fait ſa toilette depuis deux heures. Nous allons donner un grand ſouper ce ſoir.

LEANDRE, *tirant un billet.*

En ce cas, je vous ſupplie, de remettre en ſecrèt cette lettre dans ſes mains.

LISETTE.

De la part de qui?

LEANDRE.

D'une certaine Amie qui me protege, & qui veut bien me procurer ſa pratique.

LISETTE.

Qui ſe nomme?

LEANDRE.

Son nom n'y fait rien. Il eſt dans le billet.

LISETTE.

Je n'ai pas coutume de rendre une lettre d'un Inconnu: mais que ne fait-on pas pour un joli garçon?

(Frontin paroît en ce moment. Léandre l'aperçoit & déchire d'abord la lettre, dont il laiſſe tomber les morceaux. Liſette les ramaſſe tout doucement & ſort.)

SCENE

SCENE III.

LEANDRE, FRONTIN.

FRONTIN, *riant.*

Encore une nouvelle Mascarade! Monsieur, que veut dire ceci?

LEANDRE.

Encore ici, maraud! Cette rencontre cache quelque vilain mistère. Crois-tu que j'aie oublié la Scène de tantôt. Quelqu'un se sert de toi pour éclairer mes pas. Qu'on est malheureux de ne pouvoir se passer de Domestiques!

FRONTIN.

Voilà ce qu'on gagne à servir des ingrats. On court, on se tracasse, on se met hors d'haleine, pour leur porter une bonne nouvelle, & voilà, voilà comme on est traité.

LEANDRE.

Ce que je dis, mon cher Frontin, n'est au fond que pour rire. Quelle nouvelle as-tu?

FRONTIN.

Aucune. Je hais les mauvais complimens & les affronts.

LEANDRE.

Va, les Frontins ne sont pas mis hors du Régiment pour des affronts.

FRONTIN.

Cependant on a quelque-fois des affaires d'honeur pour de moindres sujets.

LEANDRE.

Faquin, sans raisoner, conte-moi ta nouvelle.

FRONTIN.

Puisque vous le prenés sur ce ton, il faudra bien vous dire, que M. de Belleville vient de vous faire inviter ce soir à souper.

LEANDRE.

Je suis perdu. Frontin, ce coup me frape. Il y a ici anguille sous roche. On cherche à m'atraper.

FRONTIN.

Vous ne pensés donc pas que Lucile en sera. Soupe-t-on à regrèt avec celle qu'on aime ?

LEANDRE, *à part.*

Je me serai trahi! *à Frontin.* Moi, aimer Lucile! Quelle aparence. Ce butor avec ses visions, m'attirera quelque méchante affaire.

FRONTIN.

Ah! voilà le langage des amans.

LEANDRE.

Et le tien est celui d'un sot? . . .

SCENE

SCENE IV.

CLIDAMIS, LEANDRE, FRONTIN.

CLIDAMIS, *à part, tout essouflé.*

Je n'en puis plus. Faire tout le tour de la ville pour rien, sans pouvoir découvrir les moindres traces de ce maudit Turc! Cela est piquant. Mais voici un homme de sa livrée.

à Frontin.

Mon Ami, n'apartenés-vous pas à ce Monsieur Léandre, qui vient d'arriver ici? Ne sauriés-vous me dire d'où il vient, où il va, quel personage c'est, quels sont ses projèts, quel dessein l'arrête ici & . . .

FRONTIN.

Vous m'en demandés beaucoup plus que je n'en sai.

CLIDAMES.

Vous faites le réservé. Allons, parlés. Les paroles n'écorchent pas la bouche, au surplus, je sai payer les nouvelles qu'on m'aprend.

(*il donne de l'argent à Frontin, qui l'accepte.*)

FRONTIN.

Mais . . . nous voyageons ensemble . . .

CLIDAMIS.

Je vous entends, lui comme maître, & vous comme valet.

FRONTIN.

Quoi qu'il en puiſſe être, je vous garantis que c'eſt un fort joli garçon.

CLIDAMIS.

Réponſe de Normand. Or ce joli garçon qu'eſt-il venu faire en cette ville?

FRONTIN.

Oh dame! c'eſt un miſtère, qu'on ne ſauroit pénétrer, à moins que d'être ſorcier.

CLIDAMIS.

Je parie que c'eſt un Avanturier.

FRONTIN.

Nenni certes. (*il prend Clidamis à l'écart*) Mais je ſoupçonne parfois que c'eſt un Roi de Corſe, ou du Paraguay, ou bien quelque Prétendant.

CLIDAMIS.

Un Roi de Corſe! Parbleu, l'avis eſt bon. Partons delà . . . Tenés voilà dequoi boire à ma ſanté.

FRONTIN.

Si Léandre étoit Roi, il donneroit ma foi du fil à retordre à ceux, qui voudroient découvrir ſon ſecrèt. Je plaindrois bien les Cabinèts.

CLIDAMIS, *à Leandre.*

Mais vous, Monſieur le baigneur, vous coëffés ſans doute la belle Lucile?

LE-

LEANDRE.

Je brigue ſa pratique.

CLIDAMIS.

On pourra vous ſervir, car j'oſe me flatter d'avoir quelque aſcendant ſur ſon eſprit, & je pourrai fort bien en faire un jour ma femme.

LEANDRE.

Vous Monſieur?

CLIDAMIS.

Oui moi. Cela vous ſurprend-il? Vous autres heureux Péruquiers, qui friſés les Dames, qui parcourés au moins dix ruelles par jour, vous êtes ſouvent des porteurs de billets-doux. Vous ſervés les amans, & vous trompés les maris.

LEANDRE.

Je vous prie de m'excepter de la règle.

CLIDAMIS.

Quoi qu'il en ſoit, comme ceux de votre profeſſion s'introduiſent par tout comme la fauſſe monnoie, je pourrois, par votre canal, ſavoir ce qui ſe paſſe à la Cour & dans la ville, ſi vous vouliés bien m'en faire tous les jours un fidèle raport.

LEANDRE.

J'ai jusqu'ici fort peu de pratiques en ville. Je ſers des étrangers, qui, comme les pigeons aux Colombiers, arrivent aux auberges, & s'en vont.

CLIDAMIS.

Tout Péruquier, tout barbier doit être nouvelliste. C'est un devoir de sa charge. Vous m'avés l'air d'être initié dans tous les secrèts de votre métier. Je suis sûr, que vous connoissés un certain Léandre, qui loge depuis trois jours à l'Hôtel de Brabant.

LEANDRE, *embarassé.*

J'en ai entendu parler confusément.

CLIDAMIS.

Il m'importe d'être instruit exactement de toutes les menées de cet original-là; de savoir s'il tient à quelque Cour, ce qu'il vient faire ici, s'il va sur mes brisées. Il faudroit, mon cher, le suivre à la piste, épier ses allures, ses mines, ses discours, corrompre ses gens, avoir sans cesse des yeux vigilans sur son bureau, lui escamoter ses paperasses, tacher d'attraper quelques-unes de ses lettres . . .

LEANDRE.

Oh! vous ne gagnerés pas sur moi, de me faire faire pareille horreur.

CLIDAMIS.

Ne craignés rien. Vous serés secondé. J'ai déjà mis plus de vingt espions à ses trousses. Il ne sauroit faire un pas, sans être observé.

LEANDRE, *bas.*

L'avis est toujours bon.

CLI-

CLIDAMIS.

On dit que c'eſt un brouillon, un eſprit dangereux, qui trame quelque complot contre notre Cour, qui cherche à ſéduire les gens en place, & à gagner les Miniſtres.

LEANDRE.

Et vous croyés ſans examen les calomnies, que vous entendés contre un homme de probité?

CLIDAMIS.

Non, la choſe a tout l'air d'être vraie. On aſſure méme, que le Drôle veut me ſoufler Lucile.

LEANDRE.

Lui, Monſieur! Cela ne ſe peut pas. *(à part)* Lâchons lui quelque bourde. *(à Clidamis)* Car il eſt marié.

CLIDAMIS.

Marié! En êtes-vous bien ſûr?

LEANDRE.

Il a femme & enfans.

CLIDAMIS.

O nouvelle admirable! Je vous en dois mille remerciemens. Venés mon Cher, que je vous embraſſe.

LEANDRE, *bas.*

J'aimerois mieux embraſſer un Tigre.

(Clidamis s'avance pour l'embraſſer, mais Léandre lui paſſe ſous les bras.)

CLIDAMIS.

Eſt-il ſorcier ? Il s'eſt perdu dans mes bras.
(il regarde Léandre d'un œil fixe.)
Mais quoi ? plus je regarde ce drôle, plus je crois le reconnoître. Ma foi c'eſt bien lui.
(il rit à gorge déployée)
Oui, c'eſt notre Turç en perſone.
(il fait encore des éclats de rire)

LEANDRE.

Vous vous trompés, Monſieur, je ne ſuis point Turc, j'ai l'honneur d'être Gaſcon.

CLIDAMIS.

A d'autres, à d'autres! Je me connois en phyſionomies ... Parbleu! cette avanture vaut de l'or. Que je vais perſifler Lucile ! Son illuſtre Amant m'en fournit la matiere. Un péruquier, un pié-plat a penſé faire tourner la tête à cette fille.
(il rit encore & dit à Léandre.)
En vérité, mon ami, vous êtes un perſonage dangereux.

LEANDRE.

Monſieur, il n'eſt pas d'un coeur généreux de ſe mocquer, de qui n'oſe répondre. Si nous étions égaux, je pourrois au moins me défendre.

CLIDAMIS.

Peſte! voilà des ſentimens au deſſus d'un péruquier. Seriés-vous, par hazard, quelque Amant déguiſé ?

LEANDRE, *à part.*

O dieu! ferois-je découvert?

CLIDAMIS.

Sachés que j'ai le coup d'œil perçant. Vous aurés beau faire, je faurai découvrir vos projèts. On vous donnera des mouches, & vous éprouverés encore aujourd'hui, que Clidamis n'eſt pas homme de Cour pour rien.

LEANDRE,
s'enfuit, & Frontin court après lui.

Quel étrange homme! Non, j'aimerois mieux vivre avec Lucifer.

FRONTIN, *se ſauvant auſſi.*

Fuyons auſſi, pour ne pas eſſuyer la queſtion ordinaire & extraordinaire.

Clidamis va jusqu'au fond du Théatre, & ſuit des yeux Léandre.

SCENE V.

CLIDAMIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Encore ce Clidamis! . . . Peut-on vous demander, Monſieur, ce qui vous occupe ſi fort?

CLI-

CLIDAMIS.

Je pourſuis de l'œil un certain Péruquier, que je viens de rencontrer ici, à qui j'ai pourtant de grandes obligations.

LISETTE.

Il vous aura ſans doute apris quelque nouvelle.

CLIDAMIS.

Préciſément. Il m'a conté quelques anecdotes du Turc d'hier au ſoir, qui ſurprendront bien certaines Dames de céans . . . *à Lucile.* Si je ne me trompe, il paroiſſoit fort épris de vos divins appas.

LUCILE.

Il n'y a que vous, Monſieur, qui ſoit capable de faire de ſemblables remarques.

CLIDAMIS.

C'eſt que j'y ſuis le plus intéreſſé. Rien n'échape à l'œil d'un Amant.

LUCILE.

Vous vous déclarés donc mon Amant. Laiſſons votre amour pour un moment; & parlés moi du Turc. Voyons, que vous en a-t-on dit?

CLIDAMIS.

Votre air & votre ton me terraſſent.

Je vois que l'entrepriſe eſt vaine & téméraire,
De vouloir dénigrer un rival, qui ſait plaire.

LI-

LISETTE.

Cela eſt vrai en vers ainſi qu'en proſe. Mais encore, que vous a-t-on dit du Turc?

CLIDAMIS.

Pas grand mal. On aſſure ſimplement, que c'eſt un filou, qui couve de grands projets, qui trame des complots; qui veille ſur ſes papiers & ſur ſa caſſette, nuit & jour, comme un Dragon.

LUCILE.

Je conviens qu'on n'eſt pas miſtérieux ſans raiſon; mais, en revanche auſſi, un homme prudent ſait être réſervé ſur ſes plus grands intérêts, vis-à-vis de certaines gens, qui voudroient que tout le monde les prît pour confidens; qui ne cherchent à découvrir ce qui ſe paſſe, que pour pouvoir débiter en gros ce qu'ils ramaſſent en détail; & qui ſe font un plaiſir inhumain de nuire à l'honnête homme, en traverſant ſes deſſeins.

CLIDAMIS.

Vous plaidés bien pour lui. Mais, Mademoiſelle, ne changeriés-vous pas de langage, ſi je vous aprenois, que ce Turc a pour l'hymen le goût un peu trop oriental; qu'il cherche aparemment à faire des recrues pour ſon ſérail; qu'il a déjà une femme, & que même il eſt pére?

LUCILE.

Marié? *à part.* Juſte Ciel!

LISETTE.

Le cœur me l'a dit. J'ai jugé par ſon air, par ſon tein de carème, qu'il portoit le ſacré Diadème de l'Hymen.

LUCILE.

Ce ne ſont pourtant que de ſimples ſoupçons, que propos de péruquier. Ces étourdis-là ſont ſouvent des contes en l'air.

LISETTE.

Ah! Mademoiſelle ce péruquier-là n'eſt pas comme les autres. C'eſt un charmant homme, un Auteur digne de foi.

LUCILE.

Qu'il ſoit ce qu'il voudra, je ne l'en crois point.

CLIDAMIS, *à Lucile.*

Effacés, s'il ſe peut, ce Turc de votre cœur. Songés quel intérêt je prends à votre gloire; & daignés payer enfin, par un tendre retour, l'amour que je ſens pour vous depuis ſi long-tems.

LUCILE, *avec fierté.*

Vous ferés bien, Monſieur, de m'abandonner le ſoin de ma gloire à moi-même. Ouvrés enfin les yeux, voyés de quel mépris j'ai toujours payé vos tendres ſentimens. Jamais je ne me ferai illuſion ni ſur votre ſujèt, ni même ſur celui de Léandre.

CLIDAMIS.

Ce mépris affecté ne sauroit être naturel, & l'on peut apeller d'un arrêt si fier. Peut-être, pourrai-je encore vous être plus utile que vous ne pensés. Adieu belle Lucile.

SCENE VI.

LUCILE, LISETTE.
(elles rêvent un instant, chacune de son côté)

LISETTE, *rompant le silence.*

Quel coup fatal, s'il étoit marié! . . .

LUCILE.

Ah! qu'il le soit ou non, cela m'est fort égal.

LISETTE.

Cela vous plaît à dire. Allons! soyés sincère. Un homme marié fait un sot rôle auprès d'une fille: qu'à-t-il a lui dire? Il n'a pas proféré trois mots, que la conversation tombe tout à plat. Il ne vous dit une parole obligeante qu'en tremblant, parce qu'il n'en sauroit dire sans perfidie. Aussi avec quelle froideur l'écoute-t-on? Mais que, l'instant d'après, il paroisse quelque jeune petit-maître, quelque candidat d'Hymen, la belle se déride, son œil devient vif & brillant, les lis & les roses reparoissent sur son tein, le plaisir l'embellit, & tout son maintien se ranime.

LU-

LUCILE.

Je fuirai déſormais Léandre. Les hommes ne méritent pas qu'on leur parle deux fois.

(elle ſoupire.)

LISETTE.

Comme je vois que vous avés de l'humeur, je n'oſe m'émanciper à plaider pour lui. Mais ſi, pour la rareté du fait, vous vouliés examiner un peu la teneur d'un certain billet . . .

LUCILE, *vivement.*

A propos, voyons. J'en ſuis curieuſe.

LISETTE.

J'En ai furtivement ramaſſé les lambeaux. Tâchons de les rajuſter.

(elle rajuſte à terre les morceaux de la lettre)

Aprochés, Mademoiſelle, & liſés, ſi vous le pouvés ſans rire.

(Liſette prend Lucile par la main, la conduit vers la Lettre, & lit d'un ton comique.)

„ Mademoiſelle. Je ſuis invité à ſouper, je vous
„ laiſſe à deviner où ? Non, ne devinés rien. J'y
„ verrai l'objèt que j'adore, & mes regards lui fe-
„ ront connoître tout ce que je ſens pour elle.
„ Je lirai à mon tour dans ſes beaux yeux l'arrêt de
„ mon ſort. Ce langage ne nous trahira pas, j'eſ-
„ pére: il n'eſt pas encore tems de parler & peut-
„ être en ai-je déjà trop dit. Mais, O Ciel! ne
„ riſqué-je rien, en me rendant à cette invitation?

„ Je

„ Je cours peut-être à ma perte, mais aumoins
„ c'eſt par un chemin ſemé de fleurs. Au nom
„ de Dieu brulés ce billet. N. N.

ſans date ſans ſignature. Eh bien! cette lettre calme-t-elle un peu votre ame inquiéte?

LUCILE.

Je ne penſe pas qu'elle puiſſe ſortir de la plume d'un homme marié.

LISETTE.

Vous vous en flattés donc?

LUCILE.

Non, Léandre ne ſauroit être un mortel ſi déteſtable, un impoſteur auſſi inſigne . . . Je l'excuſe . . . & te laiſſe voir par-là, qu'il a beaucoup d'aſcendant ſur mon cœur.

LISETTE.

Je ne puis moi-même me réſoudre à le croire. Le péruquier de tantôt n'auroit jamais trempé dans une telle trahiſon.. C'eſt un garçon ſi honnête, un minois charmant, un air de candeur, & qui, ma foi! n'eſt pas bête.

LUCILE.

A t'entendre, on diroit que tu en es épriſe.

LISETTE.

Vous m'avés dit votre ſecrèt, il eſt juſte que vous ſachiés le mien. Une confidence en vaut une autre. Je crois que l'amour m'a pris à ſon

trébuchet. J'ai ſenti tout à coup, pour cet aimable peruquier, certain je ne ſai quoi, que les rigides pourroient bien nommer ardeur nuptiale ... Si j'avois une rivale heureuſe, j'en mourrois, je me battrois contre elle.

LUCILE.

Je ne te croyois pas ſuſceptible d'un ſentiment ſi vif . . . . Mais j'entens touſſer mon pére. Je me ſauve. Il m'a parlé tantôt d'un ton ſi ferme & ſi ſevère.

(elle s'enfuit)

SCENE VIII.

M. DE BELLEVILLE, LISETTE.

BELLEVILLE.

Quoi? ma fille me fuit? Où va-t-elle donc.

LISETTE.

Je n'en ſai rien. Vous n'avés point eu de bisbille enſemble. A ce que j'eſpére, vous n'êtes pas fâché contre elle?

BELLEVILLE.

Il me paroît, qu'un pére, qui veut donner un bon mari à ſa fille, eſt à l'abri d'un pareil ſoupçon.

LISETTE.

Ce n'eſt pas une règle ſans exception. Un bon mari pour un pére, n'eſt pas toujours un bon mari pour une fille. On aimeroit mieux choiſir ſon Epoux ſoi-même, que de recevoir ce cadeau de la main de ſes parens.

BELLEVILLE.

Ha, ha! je me rapelle . . . Tu m'as parlé tantôt d'un certain Turc. Eh bien? A-t-elle toujours cet homme en tête?

LISETTE.

Très-fort.

BELLEVILLE.

Qu'en dit-elle donc?

LISETTE.

Qu'elle eſt fort en colère contre lui, qu'il lui rend la vie amère, qu'il a ſon congé; &, malgré tout cela, ſon cœur n'eſt pas fort en couroux.

BELLEVILLE.

Tant pis. C'eſt un ſigne fâcheux.

LISETTE.

Qu'elle ne veut jamais le voir.

BELLEVILLE.

Encor pis. Voilà les vrais ſymptomes de l'amour. Cet homme eſt dangereux. Puiſqu'il ne lui eſt pas indifférent, il eſt donc ſûr qu'il eſt aimé.

LISETTE.

C'eſt bien jugé, Monſieur. Mais puisque vous raiſonés ſi juſte, vous verrés auſſi combien mon poſte eſt difficile. Il me faudroit un Adjudant. C'eſt une place qu'on aſſiège vigoureuſement. La breche eſt bientot faite, & l'on pourroit ſe rendre par accord.

BELLEVILLE.

Cet Adjudant ſera bientôt ici, j'eſpère. Tu ſais que je mets une entière confiance en toi. Il eſt bon de t'avertir, que j'ai choiſi le jeune Comte de Forlis pour cet office-là.

LISETTE.

En ce cas, je voudrois qu'il fût déja céans.

BELLEVILLE.

Crois-tu donc le danger ſi preſſant? Tu n'as pas été, je crois, aſſés imprudente, pour blâmer, ou pour heurter de front cette paſſion naiſſante.

LISETTE.

Non certes. Je connois trop l'eſprit de contradiction des filles. J'aurois perdu par-là toute ſa confiance. Je flâtte au contraire cette inclination, & je m'aplique, en attendant, à faire des découvertes ſur cet Inconnu, je lui en fais mon raport d'un air ingenu; mais c'eſt un réſervé Compére, qui envelope de ténebres tous ſes faits & geſtes, & que je commence à prendre pour un fourbe dangereux.

BEL-

BELLEVILLE.

Je ne pense pas de même. S'il fait un secrèt de chaque bagatelle, il n'est mistérieux que par tempérament; au lieu qu'un fourbe l'est par réflexion, ne câche que les desseins qu'il trâme, & semble ouvrir son cœur sur d'autres objéts, qui lui sont indifférens. Le monde est rempli de gens, qui s'imaginent que tous les autres sont sans cesse occupés d'eux. L'Amour propre leur fait croire qu'il faut aux autres beaucoup d'esprit & de finesse, pour réussir auprès d'eux. C'est ce qui leur fait voir sans cesse, dans les actions d'autrui, de grands desseins, des vuës éloignées, & c'est aussi pourquoi ils cachent leurs propres menées avec autant de soin, que si toute la Terre n'avoit d'autre souci que de les traverser. Or ce n'est pas là le vice d'un cœur corrompu, c'en est un de raisonement.

LISETTE.

Eh! Monsieur, si vous lui passés ce défaut-là, ou que vous puissiés l'en corriger, je crois que ce Turc n'est pas indigne d'être votre gendre.

BELLEVILLE.

Que le Ciel m'en préserve! J'ai là-dessus l'esprit tranquile. A moins que Lucile ne soit singulierement prévenue en sa faveur, j'espère que le jeune Forlis le lui fera bientot oublier. J'attends tout de la journée d'aujourdhui, & sur-tout du souper de ce soir.

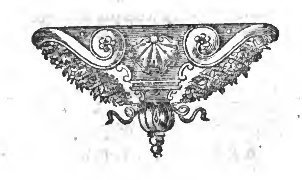
LISETTE.

J'Entens du bruit dans la cour. Peut-être font-ce vos Convives qui arrivent.

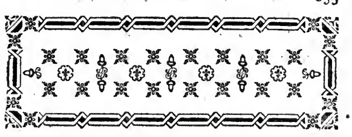
BELLEVILLE.

Allons vîte y voir.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE FORLIS PERE.
M. DE BELLEVILLE.

BELLEVILLE.

Mon cher & ancien Ami, soyés le bien-venu! En vérité, je vous trouve rajeuni. Comment? Monter ainsi l'escalier tout d'une traite!

LE COMTE.

Je me défends contre la vieillesse le mieux que je puis, & depuis que j'ai eu l'esprit de quitter la Cour, ma rotondité augmente tous les ans de deux doigts.

BELLEVILLE.

Elle ira loin, si cela continue. Mais n'auriés-vous pas quelque regrèt, d'avoir quitté la Cour trop tôt?

LE COMTE.

Nenni certes. Tant qu'un homme travaille à faire son chemin, á pousser sa fortune, la Cour est un endroit admirable: mais d'y végéter jusqu'à la mort, c'est folie. Dès que nous devenons à charge aux grands, les grands nous le aussi deviennent. La retraite est le seul parti raisonable, qui nous reste. On a été serf à la Cour, on devient Prince à sa campagne.

BELLEVILLE.

Je reconnois bien là votre ancien bon sens.

LE COMTE.

Je suis libre, je fais bonne chère, je bois de bon vin, je rassemble chés moi bonne société, la vuë d'une jeune beauté me fait encore plaisir.
(il lui dit quelques mots à l'oreille)

BELLEVILLE.

Vous êtes toujours le même, Mon cher Comte, Je me rapelle encore le tems, où nous étions ensemble à Londres . . .

LE COMTE.

Oui, oui. Vous souvénés-vous de la taverne, apellée le grand Merlin?

BELLEVILLE.

Vous en étiés le pilier.

LE COMTE.

Oui, je m'y plaisois, j'y vivois sans contrainte, je laissois mes belles Manières Françoises à Calais, je mangeois du Rosbif, je buvois du Ponche, & . . . (*il rit.*) Mais vous, vous étiés grand chasseur, vous couriés le rénard.

BELLEVILLE.

Oui, mais, un jour, j'eus le malheur de créver un cheval, de faire une chûte, de rester étendu & tout meurtri sur la place, de me démettre un bras & d'abymer un frac tout-neuf à cette belle chasse, & tout cela pour reprendre un renard, qu'on avoit lâché d'un sac. Ce fut ce qui m'en dégouta.

LE COMTE, *riant.*

Il y avoit bien là de quoi. Moi je préférois, à ce plaisir dangereux, ceux de la ville. Le Matin Renelag & le soir Vaux-Hall; quelque-fois le Spectacle.

BELLEVILLE.

Avoués que ce joli petit Chiffon, qui dansoit si bien les entrées comiques, y entroit pour quelque chose. Ses yeux étoient de vrais Aimants, qui attiroient, non seulement les guinées des fiers Milords, mais aussi vos Louis François.

LE COMTE.

On oublie cela.

BELLEVILLE.

Oui-da, on a le tems de l'oublier en près de quarante ans.

LE COMTE.

Ne parlons pas de notre âge. Ce n'eſt pas un point amuſant. On eſt jeune, tant qu'on penſe aux Danſeuſes.

BELLEVILLE.

Avoués pourtant que ſi nos fils faiſoient ce que nous avons fait, nous les régalerions de beaux Sermons.

LE COMTE.

D'accord. Mais il ne faut pas le leur dire.

BELLEVILLE.

Etes-vous toujours content du Vôtre ? Il promettoit beaucoup.

LE COMTE.

Et il a tenu parole. C'eſt un garçon ſenſé, fort réglé dans ſa dépenſe.

BELLEVILLE.

Vous l'attendés, je crois, encore ce ſoir?

LE COMTE.

Oui, Je croyois même le trouver ici. Je crains qu'il ne lui ſoit arrivé quelque accident; car je crois qu'il pétille de faire votre connoiſſance, & ſur tout celle de Mademoiſelle votre fille.

BELLEVILLE.

Ma fille! . . . En vérité vous me ſurprenés.

LE COMTE.

Oui Monfieur. Ma dernière lettre doit vous avoir déjà fait foupçoner quelque-chofe de mes intentions. Notre ancienne amitié ne me permet pas d'héfiter long-tems à vous découvrir ce que je médite. Il n'y a qu'une voix fur le mérite & la beauté de votre fille. Je viens vous demander la charmante Lucile pour mon fils.

BELLEVILLE.

Je fuis interdit & enchanté à la fois. Toute foudaine que foit cette déclaration, elle me furprend agréablement. Je fens tout l'honneur & tous les avantages d'une alliance telle que la vôtre. Mais vous ne prétendés point, j'efpére, que votre fils ne faffe qu'un pas de la chaife de pofte à l'Autel. Il faut donner, à ceux qu'on deftine pour une fi longue union, le tems de s'eftimer réciproquement.

LE COMTE.

C'eft-là juftement mon deffein, & voilà auffi pourquoi j'ai fi fort preffé l'arrivée de mon fils. Mais la réponfe, qu'il vient de me faire, eft écrite d'un ftile ténébreux & envelopé, qui me déplaît.

BELLEVILLE.

C'eft le ftile moderne, il faut le lui pardoner.

LE COMTE.

Oh! la faute n'eft pas grave. Mais j'ai une autre affaire fur le cœur. Mes gens ont vu roder pendant trois jours autour de mon chateau, deux hommes, dont l'air n'anonçoit pas qu'ils euffent def-

fein

ſein d'aſſiſter les paſſans ſur la route. Ils voyageoient à pié. Cependant il ſembloit que l'un fût le maître & l'autre le valet. Toutes les queſtions, que ces Avanturiers ont faites, étoient ſi captieuſes, & toutes leurs actions ſi fort envelopées de miſtère, qu'on les eût pris pour des Chevaliers errans.

BELLEVILLE.

Nous ne vivons plus aux ſiècles des Romans. Cependant la choſe mérite qu'on l'examine.

LE COMTE.

Ils ſont diſparus de chés moi ; mais quelques uns de mes gens prétendent les avoir revus ici.

BELLEVILLE.

Si on les trouve, il faudra s'en aſſurer ..... Mais .... voilà fort à propos le Seigneur Clidamis. Il eſt bon furèt, & pourra nous en donner des nouvelles.

SCENE II.

M. DE BELLEVILLE, LE COMTE DE FORLIS, CLIDAMIS.

BELLEVILLE, *continuant.*

M. Clidamis, je vous préſente à Monſieur le Comte de Forlis mon ancien Compagnon d'étude & de voyage.

CLI-

CLIDAMIS, *le ſaluant.*

Je ſuis enchanté d'avoir l'honeur de faire la connoiſſance de M. le Comte.

BELLEVILLE.

Nous parlions de vous & de votre empreſſement à rendre ſervice; nous diſions que vous pourriés obliger Monſieur le Comte, ſi vous vouliés l'aider à découvrir un certain Quidam, qui a caracolé pendant quelques jours autour de ſon chateau, ſuivi d'un grand Laquais, qui ſans doute couvoit quelque mauvais deſſein, & qui, dit-on, eſt maintenant ici.

CLIDAMIS, *rêvant.*

Mais voyons un moment. Sur la deſcription que vous m'en faites, Léandre pourroit fort bien être l'homme en queſtion.

BELLEVILLE.

Non, Léandre eſt un homme de condition, qui m'a été fortement recommandé par un Ami intime.

CLIDAMIS.

En pareil cas tout doit être ſuſpect. Il ne faut s'endormir ſur rien.

LE COMTE.

Encore moins, ſoupçoner un homme à la légère. Cela peut avoir de terribles ſuites. N'auriés-vous pas rencontré quelque autre inconnu, dont on pourroit mal augurer ?

CLI-

CLIDAMIS.

Un homme faufilé dans le grand monde rencontre toujours, foit à la Cour foit à la ville, de ces gens fans caractère, qu'on falue en paffant, fans les remarquer, qui font plantés dans une Antichambre comme des ftatues, & qui femblent n'y être apellés que pour la noble fonction d'y faire le pié de grue. Qui pourroit fe rapeller tous ces vifages-là?

BELLEVILLE,
d'un ton ironique.

On fait très-bien que Monfieur Clidamis n'aime point à fe mêler des affaires d'autrui; mais par complaifance pour M. le Comte & pour moi, il pourroit bien faire un petit effort.

CLIDAMIS.

Enfin, malgré la répugnance naturelle, que ne fait-on pas pour de fi dignes amis? . . Voyons donc . . . Malheureufement mes efpions font des imbéciles, des butors, des faquins . . .

Lifette & Frontin paroiffent.



SCENE

SCENE III.

M. DE BELLEVILLE, LE COMTE DE FORLIS, CLIDAMIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN,
à part au fond du Théatre.

Des butors, des coquins! . . C'eſt aparement de mon maître & de moi qu'on parle.

CLIDAMIS, *ſans l'apercevoir.*

N'avoir encore rien découvert! mais il faudra faire l'impoſſible . . .

LE COMTE.

Je ferois mortifié, Monſieur, de vous cauſer tant d'embarras; & d'ailleurs, en ſupoſant qu'on les déterrât, il m'en coûteroit, peut-être plus qu'ils ne valent, pour les faire arrêter.

CLIDAMIS.

Que cet Article ne vous inquiète pas. J'ai du crédit en Cour, le Miniſtre m'écoute, toutes les femmes ſont pour moi. Vous ſentés bien, qu'avec de tels avantages, on feroit arrêter un Ambaſſadeur, ſi on ſe le mettoit en tête.

LI.

LISETTE, *à M. de Belleville.*

Voici le domeſtique de M. Léandre qui demande à vous parler.

FRONTIN, *s'avançant.*

Mon Maître vous préſente, Monſieur, ſon reſpect. Il aura l'honeur de ſe rendre à votre invitation, & vous fait demander l'heure . . .

BELLEVILLE.

Faites bien des complimens à votre Maître, & dites lui que je l'attens avec empreſſement, que je le prie de venir bientôt, qu'il pourra faire une partie avec ces Dames.

FRONTIN.

Il ſera charmé d'obéir à vos ordres.

CLIDAMIS, *à part.*

Parbleu! je lui donnerai bien du fil à retordre; je l'embaraſſerai.

(il tire Frontin à l'écart.)

Comptés-vous de faire encore un long ſéjour en cette ville.

FRONTIN.

Nous partons cette nuit, au ſortir du ſouper.

à part.

Je crois qu'on peut ſans crime lâcher une bourde à un curieux.

CLI-

CLIDAMIS, *à demi bas au Comte & à Belleville.*

Leandre partira cette nuit sans tambour ni trompettes. Gare votre chateau, si vous ne le faites poursuivre.

FRONTIN, *à part.*

Il parle de nous suivre. Faisons lui peur.

CLIDAMIS.

Quelle route prenés-vous?

FRONTIN.

Je présume celle d'Espagne. Il y fera bâtir un beau chateau.

CLIDAMIS.

A quelle heure veut-il se mettre en chemin?

FRONTIN.

Les six hommes armés qui nous escorteront, sont commandés pour minuit.

CLIDAMIS.

Six hommes armés! . . Sera-t-il seul dans sa voiture?

FRONTIN.

Je crois que non. C'est une chaise à deux.

CLIDAMIS,
bas au Comte & à Belleville.

Ceci m'a tout l'air d'un enlevement. (*à Frontin*) vous savés sans doute, qui occupera cette seconde place?

FRONTIN.

Oui Monsieur, ce sera moi.

CLIDAMIS, *à part.*

Ce Drole s'apperçoit qu'il se trahit.
(*à Frontin d'un ton sec.*)
Adieu donc, bon voyage!

FRONTIN, *sortant.*

Très-humble Serviteur. Sauvons nous d'ici.

CLIDAMIS.

Eh! bien, Messieurs, que dites-vous maintenant de Léandre?

LE COMTE.

Que je ne puis rien comprendre à ses procedés, qu'ils sont extraordinaires, qu'ils donnent lieu à des soupçons, mais que nous ne savons rien de positif.

CLIDAMIS.

Voulés-vous donc attendre qu'il vous ait brulé votre chateau? Pour moi je pense, qu'il faut avoir l'œil à cet Avanturier, & le faire arrêter, s'il veut prendre la fuite.

BEL-

BELLEVILLE.

Seriés-vous homme à vous charger de cette commiſſion, pour nous obliger, Monſieur le Comte & moi?

CLIDAMIS.

J'y réfléchirai. Très-humble Serviteur!

(il ſe retire)

BELLEVILLE.

Cette affaire mérite réflexion. Je ne crois pas en effet qu'il faille reſter les bras croiſés, mais il nous faut des informations plus ſures. En attendant Monſieur le Comte, voudriés-vous paſſer un moment dans mon cabinet. J'ai deux mots à vous dire, avant que la Compagnie s'aſſemble ici. Je ſuis très curieux de voir Léandre à ſouper.

(il ſort avec le Comte.)

SCENE IV.

LISETTE, CLIDAMIS, *rentrant.*

LISETTE.

Allons Monſieur, voici une belle occaſion pour ſignaler votre courage, pour obliger M. de Belleville, & peut-être pour vous vanger d'un rival. Arretés Léandre de votre main.

CLIDAMIS.

Moi l'arrêter ? Nenni certes. Il est escorté. Suis-je invulnerable, moi? Il n'a qu'à s'en aller au Diable. Il faut faire un pont d'or à un rival qui fuit. Adieu Mademoiselle Lisette, je vous remercie de vos conseils héroïques.

(il sort.)

LISETTE, *riant.*

Je vois bien que tous les espions ne sont pas des héros, & que les espions de Cour ne se risquent pas tant que les espions d'armée . . . Mais je voudrois être plus agée de vingt quatre heures. Je saurois comment le souper s'est passé, & je reverrois peut-être mon aimable friseur. Ha, ha, le voici qui prévient mes desirs.



SCENE V.

LISETTE, LEANDRE, *toujours habillé en friseur.*

LEANDRE.

J'ai observé tantot, que la prudente Lisette a ramassé avec soin les Coupons de la lettre que je venois de déchirer, & que par étourderie, j'ai jetté à terre. Oseroit-on les lui redemander?

LISETTE.

Ce poulet venoit-il du Turc?

LEAN-

LEANDRE, *hésitant.*

Il se pourroit . . . Mais quoi, l'auriés-vous lû?

LISETTE.

Oui assurément. J'ai trouvé moyen de rajuster ces Chiffons, je les ai remis entre les mains de ma Maîtresse, qui en a fait la lecture avec plaisir.

LEANDRE.

Avec plaisir! Tant mieux. Je me flatte cependant, que vous n'aurés pas été assés indiscrête pour y jetter les yeux.

LISETTE.

Pardonnés moi, j'ai été assés indiscrête pour le lire d'un bout à l'autre.

LEANDRE.

Que je suis malheureux!

LISETTE.

Tranquilisés-vous, je n'ai pas été assés habile pour y rien comprendre. C'etoit une vraïe ènigme pour moi.

LEANDRE.

C'est que vous ne connoissés pas le stile des Amans.

LISETTE, *d'un air simple.*

Cela est vrai, mon cher Monsieur. Je suis une pauvre petite Innocente qui ne connût jamais ni l'amour ni son langage.

LEANDRE.

Tant mieux, ma chere Enfant, vous en valés d'avantage. Votre ignorance fait votre eloge. En fait d'amour les novices sont préferables aux plus habiles.

LISETTE.

Y auroit-il donc du mal à connoitre l'amour? On dit que c'est une si jolie chose, Il me semble qu'on a l'air si sotte, tant qu'on n'en connoit rien.

LEANDRE.

Ah! Lisette, c'est une passion bien dangereuse, qui se trahit si aisement, qu'il est si difficile de cacher aux yeux de ces maudits curieux, dont la terre fourmille.

LISETTE.

Eh, que font toute la terre & tous les curieux aux amans, qui s'aiment d'un amour honnête? l'Univers entier peut savoir . . .

LEANDRE.

L'Univers entier! Pardonnés-moi ma chère. L'amour se plait au Mistère. C'est l'ame d'une belle passion. Tant que deux cœurs s'aiment en secret, rien n'est plus piquant, plus gracieux que leur état. Mais y a-t-il rien de plus fade & de plus dégoûtant, que l'amour de deux Amans déclarés, ou que les caresses des Epoux?

LISETTE.

Cet Amour envelopé du voile du mistère est donc une bien jolie chose?

LEAN-

LEANDRE.

La plus jolie du monde. La belle Lisette voudroit-elle en faire l'essai?

LISETTE.

Mais, Dame, un essai au bout du compte, ne sauroit faire grand mal; On ne risque rien, dit-on, à essayer.

LEANDRE.

C'est déjà trop se découvrir, mon Enfant; on diroit que vous avés du penchant à l'amour, & que vous connoissés quelque objet, avec lequel vous ne seriés pas fachée de faire cet essai.

LISETTE.

Mais, mon cher, comment voulés-vous que je vous fasse comprendre mes pensées, si ce n'est par des paroles?

LEANDRE.

Il est vrai. La parole est un chatiment que le Ciel a infligé aux humains à la suite du peché. Il seroit à souhaiter que nous eussions un autre moyen moins bruïant pour nous faire connoître nos pensées.

LISETTE.

N'en savés-vous pas d'autre?

LEANDRE.

Non.

LISETTE,
le regardant amoureusement.

Le langage des yeux vous est donc inconnu?

LEANDRE.

Lisette, quel regard! Il est bon que persone ne l'ait vu.

LISETTE.

Il est bon du moins que vous l'ayés remarqué.

LEANDRE.

Que veut dire ce discours?

LISETTE.

Que vous êtes un grand benêt, si vous ne pouvés le comprendre.

LEANDRE.

Oserois-je l'interprêter en ma faveur? pourrois-je croire, que la belle Lisette . . .

LISETTE.

Interprêtés toujours; si cela a besoin d'être interprété.

LEANDRE.

Est-ce là le langage d'une jeune & simple Novice?

LISETTE.

Oui, lorsqu'elle est vraïe & naturelle. Ecoutés moi, mon Ami, ne guindons pas vous & moi nos sentimens & notre stile jusqu'au ton de ces

Ma-

Marionettes du grand monde, de ces persones de haut étage, qu'une prétendue délicatesse reduit à une affectation perpetuelle. Gens de notre volée peuvent se dire sans contrainte, qu'ils se plaisent, qu'ils s'aiment, qu'ils voudroient s'épouser.

LEANDRE, *à part.*

Diantre soit de la Sotte, & de son amour.

LISETTE.

Que marmottés vous là entre les dents?

LEANDRE, *à part.*

Si je la desoblige, si je heurte de front ses idées, elle me perd près de Lucile. Me voila dans une position violente!

LISETTE.

Ma réflexion vous déplairoit-elle? Auriés-vous de la répugnance à en profiter?

LEANDRE.

Non, charmante Lisette, non: elle semble au contraire m'authoriser à vous dire, que je vous trouvé aimable.

LISETTE.

Aimable! l'Expression est forte. (*elle rit.*) aimable est là excellent.

LEANDRE.

Non seulement aimable, mais charmante, adorable, divine.

LISETTE.

Voilà qui eſt très poli Monſieur. Je vous avouerai en revanche que je vous trouve aſſés bien.

LEANDRE.

Aſſés bien. Cela n'eſt pas non plus fort chaud.

LISETTE.

Même très bien; un Garçon fait pour faire le bonheur d'une fille honnête.

LEANDRE.

Vous m'enchantés.

LISETTE.

Nous pourrions, par exemple, former enſemble un bel établiſſement, fondé ſur les têtes des femmes.

LEANDRE.

C'eſt un fondement bien ſolide.

LISETTE.

Très ſolide en effet; car le monde ne manquera jamais de belles, qui veulent plaire par la parure. Vous friſés, je monte des coëffures. Voilà deux cordes à notre arc.

LEANDRE, *à part.*

Elle y va vîte. (*à Liſette*) Vous croyés donc que nous pourrions réunir nos talens?

LISETTE.

Unissons nos cœurs, & le reste suivra.

LEANDRE, *à part.*

Elle est plaisante, cette fille. Amusons nous en. *à Lisette.* La belle Lisette se sentiroit-elle des dispositions à cette union?

LISETTE.

Je vous en ai déjà trop dit . . . Mais le beau friseur est-il franc & sincère? Voudroit-il tromper une jeune fille comme moi, qui a le cœur sur les levres?

LEANDRE.

Non, mon Enfant, mais défaites-vous de cette dangereuse franchise. C'est un defaut dont il faut se corriger. Je suis même d'avis que nous tenions nos amours secrets toute notre vie.

LISETTE.

Moi je ne suis point de cet avis là, j'opine au contraire, à en aller faire au plutôt confidence à ma Maîtresse, pour qui je n'ai rien de caché. Adieu beau friseur, au revoir.

Elle s'enfuit.



SCENE

SCENE VI.

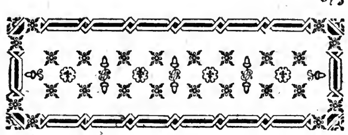
LEANDRE, *seul.*

Je suis perdu. Oh la perfide! Ce badinage peut aller loin. Voilà les fruits de l'indiscretion! . . . Si cependant elle découvre qui je suis, elle renoncera, j'espère, à ses pretensions qui ne peuvent s'etendre que jusqu'au Perruquier. Mais, d'autre part, si elle le découvre, c'en est fait de moi. Vive comme elle l'est, elle voudra se venger? D'un autre coté, que dira Lucile, si elle aprend cette avanture? A force de prudence & de circonspection, je me suis enfoncé dans un labyrinthe, dont je ne vois pas l'issue.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

L'Amour eſt donc venu ſe nicher dans cette maiſon, & l'Hymen doit le ſuivre.

LUCILE.

Ah, je prévois encore bien des obſtacles. Mon cœur eſt tout à Léandre, & il n'a d'autre ſoutien que l'amour. Mon Père au contraire, ſe déclare pour le jeune Forlis, & il a pour lui la raiſon & l'autorité paternelle.

LISETTE.

Heureuſement il ne le connoit pas encore. Dieu veuille que ce ſoit un Mauſſade, un Malautru, un méchant ſujet.

LUCILE.

Nous n'aprendrons que trop tôt à le connoître. Je le crois même déjà arrivé. Quel souper que celui de ce soir! Tous les yeux seront fixés sur moi.

LISETTE.

Le mien se fera, j'espère, avec moins de gêne. Permettés Mademoiselle, que j'invite mon aimable Peruquier. Nous ferons la curée de votre dessert, & nous boirons à votre santé. Oh c'est un charmant garçon; je voudrois pour tout au monde, que vous le vissiés.

LUCILE.

Je ne le verrai que trop tôt, puis qu'il m'enlève ma bonne Lisette. Mais tu ne le connois donc que de vuë?

LISETTE.

Eh voudriés-vous que je le connusse autrement? Ah . . .

LUCILE.

Tu devrois savoir au moins quelle est sa patrie, sa famille, son nom . . .

LISETTE.

Nous n'avons pas eu le tems de parler de ces bagatelles là. L'Amour . . .

LUCILE.

Il est donc bien amoureux de toi?

LISETTE.

A me faire trembler, comme je vous dis Mademoiselle, jusqu'à me proposer un mariage clandestin.

LU-

LUCILE.

Fi donc. Cela ſupoſe qu'il ne veut pas d'un mariage public.

LISETTE.

C'eſt un garçon modeſte. Les Mariages publics ont quelque choſe de ſi indécent . . . Cependant je n'en veux pas d'autre.

LUCILE.

Es-tu bien ſure qu'il voudra t'epouſer en face d'egliſe?

LISETTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, quand ce peruquier là ſeroit attaché au Ciel avec des chaines d'airain, je l'en ferai deſcendre pour le conduire à l'Autel.

LUCILE.

Tu es bien folle, ma chère Liſette. Mais allons faire un tour de promenade au jardin; nous y trouverons peut-être déjà quelcun de la Compagnie.

LISETTE.

Léandre ſans doute ſera le plus empreſſé. Et peut-être verrai-je mon friſeur en paſſant dans le veſtibule.

(elles ſortent.)



SCENE

SCENE II.

LEANDRE, FRONTIN.

FRONTIN,
entre & regarde par tout. Il s'aproche enfin de la Coulisse & dit haut.

Monsieur, Monsieur, vous pouvés entrer hardiment. Il n'y a plus persone ici.

LEANDRE,
dans ses habits ordinaires, & magnifiquement vetu.

Tu cries comme un sourd.

FRONTIN, *plus bas.*

Ce que je vous dis est vrai Monsieur. Ils veulent faire encoffrer cet homme là sans le connoître, sans même savoir son nom.

LEANDRE.

Je le plains. Voilà de ces contre-tems auxquels l'Etranger est sans cesse exposé, s'il ne met du secrêt dans toutes ses actions. L'Honnête homme est sans cesse environné d'envieux, d'ennemis, qui lui tendent des pièges sur lesquels il doit avoir les yeux ouverts sans relache. La source de tout bonheur gît dans le mistère. Il faut croire toujours que les murailles ont des oreilles & des bouches. Je frissone chaque fois que j'entre dans un cabaret, & que je vois des voyageurs deseuvrés, étourdis, tracer avec un Diamant leurs noms & leurs qualités sur les carreaux des vitres.

FRON-

FRONTIN,
tirant son Almanach.

Ecrivons ces bons mots pour les agouter au livre des Maximes.

LEANDRE.

Et puis tu laisseras traîner cet Almanach.

FRONTIN, *étonné.*

Ma foi Monsieur, votre prudence est sans feconde.

LEANDRE.

Faut-il donc que tout le monde lise l'Almanach?

FRONTIN.

Je crois qu'oui; à moins que les astres & les planetes ne fassent, ainsi que vous, un secret de leur marche.

LEANDRE.

Raisonneur!

FRONTIN, *d'un ton doux.*

Au demeurant, Monsieur, vos leçons méritent d'être gravées en lettres d'or. Un recueil de vos traits formeroit un vrai trésor.

LEANDRE.

Tu fais le patelin! Ne me trahis-tu point?

FRONTIN.

Je veux que le Diable m'emporte, si je pourrois vous trahir, quand même je le voudrois.

LEANDRE.

Et pourquoi non?

FRONTIN.

Primo, je vous ſuis trop fidèle. *Secundo*, vous êtes trop caché. *Tertio*, Je ne connois perſonne, qui fût aſſés dupe, pour donner une Obole de tous vos ſecrèts.

LEANDRE.

Tu ne connois donc pas un certain Clidamis?

FRONTIN.

Quoi? Cet étourdi que j'ai vû tantôt?

LEANDRE.

Lui-même. Eh bien! a-t-il ſemé ſes Louis en terre ingrate. Ne lui redis-tu pas tout ce que tu ſais?

FRONTIN, *à part.*

Soyons audacieux.

LEANDRE.

Tu ſens au fonds du cœur quelques remords...

FRONTIN.

Non; mais je ſens au fonds de l'ame quelque regrèt, d'avoir toujours été ſi diſcrèt & ſi fidèle.

LEANDRE.

Et moi je regrette la foibleſſe que j'ai eue, de nourrir ſi long-tems un Serpent dans mon ſein. Je veux ceſſer d'en être la dupe, & je te donne ton congé. FRON-

FRONTIN.

Adieu donc mon cher Maître. Je viendrai tantôt chés vous, vous demander le reste de mes gages & mon passe-port. Pensés-à moi quand vous aurés un valet babillard & traître.

LEANDRE, *le rapellant.*

St . . . Ce que tu dis là mérite réflexion. Avec ces Coquins de valets, on tombe toujours de fièvre en chaud mal . . . Je veux bien te garder encore, mais à condition que tu n'auras pas la rage d'entendre & de parler.

FRONTIN.

C'est-à-dire, que vous voulés un domestique sourd & muet.

LEANDRE.

Plût au Ciel que je pusse en trouver un pareil!

FRONTIN.

Et moi je vous proteste que je ne saurois jouer le rôle de statue, du moins sans répétition.

(*il se tient droit comme une statue.*)

LEANDRE.

Et moi j'essaierai de faire, tant bien que mal, celui de Clidamis.

(*il tire un Louis*)

Mon cher Frontin, acceptés cette bagatelle, mais rendés-moi compte exactement de tout ce

 que

que votre Maître dit & fait en fecrèt. Il m'importe de le favoir.

(*Frontin, qui regarde d'un œil avide le Louis, met peu à peu fes bras en mouvement pour le faifir, & après l'avoir attrapé, il fe tient de nouveau tranquile.*)

LEANDRE, *riant.*

Le faquin me fait rire. Comme il aime l'or!

FRONTIN.

La premiére répétition n'a pas été mal: mais avant de paffer outre, peut-on vous demander fi le caroffe que vous-avés laiffé au coin de la rue, doit attendre encore.

LEANDRE.

Non, tu n'as qu'à le renvoyer. Je m'en retournerai à pié: auffi bien tous ces cochers font nos efpions & nos mouches.

(*Frontin fort.*)

LEANDRE, *feul.*

Ce fouper m'inquiéte. Il y aura fans doute une foule de parafites, qui fe donneront la torture pour me faire parler. Mais, je fais bien ce que je ferai : je ne dirai mot : j'aime mieux paffer pour un fot que de me trahir.



SCENE

SCENE III.

LUCILE, LEANDRE.

LUCILE.

Ah vous voilà enfin, Monſieur! On vous a laiſſé ſeul ici. Pardon.

LEANDRE.

Qu'il m'eſt doux, Mademoiſelle, de pouvoir ſans temoins vous offrir un hommage auſſi pur que ſincère; vous voir dans votre Maiſon & vous entretenir en ſecret!

LUCILE.

Nous n'avons plus, je crois deſormais, vous & moi, de ſecret, qui exige que nous nous voyions ſeuls.

LEANDRE.

Ah! fût-il jamais de ſecret, plus important que celui dont je viens vous parler?

LUCILE.

Il s'agit ſans doute de votre Hymen?

LEANDRE.

Parlons en du moins tout bas.

LUCILE, *hauſſant la voix.*

Je ne me trouve pas flattée d'être la confidente d'un mariage clandeſtin.

LEANDRE.

Dieu ! qu'entends-je. Eſt-ce que vous deſirés que cet Hymen ſoit publié à ſon de trompe dans tous les Carrefours.

LUCILE.

Il ne faut plus ni tambour ni trompettes, pour le publier par tout, votre Hymen. Clidamis eſt déjà chargé de ce ſoin.

LEANDRE, *à part.*

Ha ! je vous comprends. Eſt-ce que vous auriés fait une attention ſérieuſe, à ce que peut vous avoir dit votre Clidamis d'un prétendu Hymen, qu'on lui a fait croire que j'avois contracté ? Je me félicite d'abord de ce que, le croyant, vous en êtes irritée ; mais, pour ne pas vous laiſſer néanmoins plus long-tems dans l'erreur, je vous declare que ce mariage, eſt une pure fiction . . .

LUCILE.

Et quelle preuve pourriés-vous donc m'en donner ?

LEANDRE.

Quoi, Lucile, me croiriés-vous capable d'une lâche impoſture ?

LUCILE.

Mais qu'eſt-ce qui me garantit votre bonne foi ? hier, que vous m'entretîntes de vos ſentimens ſous le maſque, vous ne m'avés rien dit que d'obſcur & d'Enigmatique.

LEANDRE.

Mes yeux ne disoient ils pas assés clairement ce que ma bouche a peut-être mal exprimé.

LUCILE.

On ne voit pas les yeux sous le masque. Et puis, que coute-t-il de s'énoncer en termes clairs.

LEANDRE.

Lucile, vous m'avés compris?

LUCILE.

Je vous ai compris, si vous voulés: mais vous ne vous êtes pas fait connoître.

LEANDRE.

Si je vous avois déclaré ma naissance, mon rang & mes biens, je ne devrois peut-être le don de votre main qu'aux égards, que cette connoissance vous imposeroit. J'obtiendrois la personne, sans en avoir le cœur. Que cette pensée-là me feroit humiliante! Non Mademoiselle, daignés accepter ma main, que je vous offre ici, pour l'amour de moi-même & non pas de mon état. Je m'engage à vous prouver ensuite que je suis d'un sang, qui peut-être n'est pas indigne de vous.

LUCILE.

C'en est trop! vous persistés à vous enveloper. Tant de dissimulation me feroit soupçoner que vous avés des raisons de vous cacher. Une fois pour toutes, ne me parlés plus de votre amour, que je ne sâche de votre bouche qui vous êtes.

LEANDRE, *se jettant à ses piés.*

Croyés-moi, Lucile, laissés agir la délicatesse de mon amour, acceptés un pur & tendre hommage de la part du plus passionné & du plus sincère amant qui fût jamais.

LUCILE.

Levés-vous, Léandre, je ne puis vous voir en cette attitude.

LEANDRE, *fort vivement.*

Hélas! Mademoiselle, si votre œil pouvoit pénétrer dans ce cœur, il y verroit ma vive & tendre ardeur, gravée avec des traits de feu, des traits ineffaçables.

(en faisant un geste fort animé, il ouvre sa veste & en laisse tomber un paquet de Gazettes.)

Mais quoi? vous paroissés me dédaigner ... Vous détournés les yeux ... Ah! je suis perdu ... Lucile, j'en mourrai de douleur.

LUCILE, *détournant toujours le visage.*

Faites ce qu'il vous plaira, Monsieur, puisqu'il ne vous plaît pas de faire ce que j'exige.

LEANDRE.

Je vous entends, cruelle; vous serés satisfaite.

(au moment qu'il veut tirer l'Epée pour se fraper, Lisette entre, ramasse le paquet de Gazettes & le lui présente.)

SCENE

SCENE IV.

LUCILE, LEANDRE, LISETTE.

LISETTE à LEANDRE.

Monsieur, si je ne craignois qu'il y eût par hazard quelque secrèt dans ces Gazettes, je vous demanderois la permission de les lire.

LEANDRE, *embarassé.*

Laissés; il n'est pas bon qu'une jeune fille lise.

LISETTE.

Non, je ne vis jamais de tic de cette force. Des Gazettes ...

LEANDRE.

Eh! laissons-là les Gazettes & môn tic. J'ai un tout autre soin en tête.

LISETTE.

Oui cela se devine, celui de plaire & de séduire; mais par bonheur on est prévenu ici. Pour moi je ne sais plus dans quel siècle nous vivons. Il me prend un mal de cœur toutes les fois que je vois des hommes, ayant femme & enfans, faire les galants près d'une jeune fille. Si l'homme marié, chaque-fois qu'il en conte se voyoit au miroir, il mourroit de honte. Quant à vous, Monsieur le Turc, je crois que vous ne réussirés pas, à vouloir introduire ici l'usage oriental.

LEANDRE*, *d'un ton railleur.*

Vous voudriés peut-être que je le fusse : jolie, comme vous étes, vous pourriés avoir part au mouchoir.

LISETTE.

Non Monsieur, gardés votre mouchoir & vos galanteries équivoques pour d'autres.

LUCILE.

Lisette, ne manqués pas d'égards à Monsieur.

LEANDRE.

Comme il lui plaira, Mademoiselle. C'est par zèle pour vous qu'elle s'échauffe. Mais, ma chère, pourquoi s'il vous plait me rangés-vous dans la Classe des hommes mariés ? est-ce sur le raport du charitable Clidamis.

LISETTE.

Non ; j'en crois à une bouche plus véridique. Je le tiens du Péruquier, qui vous connoît aussi bien que vous-même, qui me l'a assuré & qui n'est pas menteur. C'est un garçon honnête, un garçon charmant.

LEANDRE, *souriant.*

Et moi je vous assure que ce Garçon-là n'est pas ce qu'il paroît, qu'il vous a dit un mensonge, & que je suis aussi peu marié que lui.

LISETTE.

Cela ne se peut pas.

LEAN-

L E A N D R E, *à Lucile.*

Au reste, Mademoiselle, soyés persuadée que j'ai de fortes raisons, pour souhaiter que personne ne s'apperçoive encore de l'amour, que je vous porte & des desseins que je forme.

L I S E T T E.

Les Mistérieux se précipitent toujours dans les piéges qu'ils veulent éviter. Vousavés donc bien manqué votre but au bal d'hier. Votre contenance, vos regards enflamés ont trahi votre amour, plus que n'auroit fait un entretien ordinaire.

L E A N D R E.

Quelqu'un se seroit-il aperçu de quelque-chose? Se douteroit-on . . .

L I S E T T E.

Tout le monde; Jusqu'aux violons, qui pendant leurs pauses s'enyvroient, vous guêtoient de l'œil & faisoient leurs gloses.

L E A N D R E.

Peste soit des maudits racleurs! . . . Mais enfin, Mademoiselle, puisque ma bouche n'est pas assés éloquente pour vous persuader, il faudra que j'emploie celle d'un pére, pour vous faire connoître quel étoit l'Infortuné, qui cherchoit à obtenir votre cœur & votre main.

L U C I L E.

Attendés-vous donc votre pére en ces lieux?

LEAN-

LEANDRE.

O Ciel! Qu'ai-je dit? Imprudent que je suis! Je me suis trahi.

(il s'échape.)

SCENE V.

LUCILE, LISETTE.

(Lucile se met à rêver d'un côté du Théatre, & Lisette à pleurer de l'autre.)

LUCILE, *rompant le silence.*

Eh! de-quoi pleures-tu, Lisette?

LISETTE.

De nous voir dupés l'une & l'autre. Je voudrois que ce Fourbe-là allât se pendre.

LUCILE.

Eh! Lisette, où est donc l'humanité?

LISETTE.

Je n'en ai eu que trop.

LUCILE.

Je crois Léandre honnête homme.

LISETTE.

Quel garant en avés-vous?

LUCI-

LUCILE.

Mon cœur.

LISETTE.

Mauvaiſe caution.

LUCILE.

Cet-homme là n'eſt pas taillé comme un imposteur.

LISETTE.

Concluſion, vous l'aimés.

LUCILE.

Oui Liſette.

LISETTE.

Et moi auſſi.

LUCILE.

Tu aimes Léandre! Liſette, es-tu folle?

LISETTE.

Non, mais, j'aime mon Péruquier. Or ſachés, Mademoiſelle, que le Turc, le Laquais, le Péruquier & Léandre ne ſont qu'un ſeul & même perſonage. Tout en badinant, j'ai ſi bien examiné ſes traits, qu'enfin je les ai reconnus, malgré ſes déguiſements.

LUCILE, *rêvant un peu.*

Après tout, quand même tes viſions ſeroient vraies, il peut avoir eu ſes raiſons pour ſe traveſtir en péruquier.

LISETTE.

Je crois plutôt que le Péruquier a eu ſes raiſons pour ſe traveſtir en Seigneur.

LUCI-

LUCILE.

Non, non. C'eſt un homme de naiſſance, ſon air le dénote.

LISETTE, *vivement.*

Preuve équivoque. C'eſt un Péruquier, & s'il ne l'eſt pas, il faudra qu'il le devienne. J'en veux faire mon mari, j'ai parole, il friſera.

SCENE VI.

LUCILE, M. DE BELLEVILLE, LISETTE.

BELLEVILLE, *d'un air gai.*

Voilà une converſation bien animée. Vous aurés vû apparemment M. le Comte de Forlis?

LUCILE.

Non mon père. Il ne m'a pas encore fait ſavoir ſon arrivée.

BELLEVILLE.

Il eſt un peu ſans façon, & vit avec moi ſur le pié d'ancien ami. Vous ne devés pas vous attendre à des Cérémonies de ſa part.

LISETTE.

Mademoiſelle ſe réſerve le plaiſir de voir le pére & le fils à la fois.

BEL-

BELLEVILLE.

Allons, allons, je vois ce que c'eſt. Liſette eſt une eſpiégle.

LUCILE.

Vous ſavés que je ne fus jamais curieuſe.

BELLEVILLE.

On dit au reſte que le fils eſt un jeune homme accompli, qui s'eſt beaucoup formé dans ſes voyages. Il écrit des lettres à ravir. Son pére en eſt enchanté.

LUCILE.

Un pére eſt ſi facilement enchanté de ſon fils!

BELLEVILLE.

D'accord: mais celui-ci le mérite. Je ne dois pas même vous cacher, mon Enfant, que vous ne ſauriés mieux faire que de vous prévenir un peu ſur ſon mérite, de l'eſtimer & de chercher à lui plaire. J'ai ſondé tantôt votre goût & j'ai preſſenti de loin le vieux Comte. Mes vœux ſont ſatisfaits. Ce digne Ami n'a pas balancé un inſtant à me propoſer un mariage entre ſon fils & vous. J'y ai conſenti tout d'abord, perſuadé comme je le ſuis de votre obéiſſance & de la raiſon qui vous guide. J'oſe donc me flatter, ma chère, Lucile que vous ſentirés tout le prix d'une ſemblable union, & que vous conſidérerés le jeune Forlis, comme un homme deſtiné à devenir votre Epoux.

LU-

LUCILE.

Ainsi, mon cher pére, votre cœur tendre & généreux n'a donc d'autre souci que de me voir heureuse?

BELLEVILLE.

Pourriés-vous en douter un moment?

LUCILE.

Eh bien! vous manquerés votre but, si vous ne me laissés la liberté du choix de mon Epoux.

BELLEVILLE.

Ah! Lucile, Lucile. Voilà le langage d'un cœur qui a déjà choisi. Mais vous savés que nous pleurons encore la mort de votre frère unique; que ce coup funeste met ma succession dans un état critique . . Ah! ma chère fille, vous formés désormais tout l'espoir de ma maison. Il me faut un gendre pour remplacer votre frère, & pourrois-je mieux le remplacer, que par le jeune Comte de Forlis?

LISETTE, *à part.*

Les vieillards ont tous la rage d'être grand-péres!

LUCILE, *piquée.*

C'est ce qu'il faudroit voir, en tout cas. Mais quand même Forlis seroit un jeune homme accompli, n'y-a-t-il que lui au monde qui le soit? Ne pourroit-il pas se présenter encore d'autre parti?

Ne

Ne pourrois-je pas même avoir fait un choix au fond du cœur? Exigeriés-vous une épreuve aussi rigoureuse de mon obéissance?

BELLEVILLE.

Ma fille pourroit-elle aimer sans mon aveu? Non, cela ne se peut. Je n'y survivrois point... Lucile, promettés-moi de n'aimer jamais secrêtement, de ne jamais contracter en cachette aucune liaison avec un Inconnu...

LUCILE, *vivement.*

Avec un Inconnu! Dieu quel soupçon! Sur quoi se fonde-t-il? De grace expliqués-vous?

BELLEVILLE.

Non, mon Enfant, vous m'êtes trop chère. Votre cruelle émotion m'allarme, & je crains de vous en avoir déjà trop dit... Lucile, qui l'eût cru, que vous résisteriés à mes desirs, & que vous me causeriés jamais le moindre chagrin?

(il sort lentement, &, en sortant, il tire son mouchoir & s'en essuie les yeux.)



SCENE VII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Lisette, je succombe à ma douleur; aproche ce fauteuil . . . Mon Père, mon digne Père est irrité contre moi! . . . Je voudrois être morte!

LISETTE.

Eh! mon Dieu, dans quel état vous voilà!

LUCILE.

Il veut me rendre heureuse, & il cause tout mon malheur. Est-ce en m'imposant une loi si rigoureuse, qu'il croit faire ma félicité?

(elle pleure.)

LI-

LISETTE.

Pour moi, je sais bien quel parti je prendrois.

LUCILE.

Voyons, que ferois-tu?

LISETTE.

Sans pleurer ni me désesperer, j'attendrois tranquilement l'arrivée du jeune Forlis. Qui sait, s'il ne vaut pas mieux que l'autre; s'il n'est pas plus beau, plus élégant encor que Léandre. Je ne ferois mon choix qu'à bon escient. Trop heureuse, qui peut choisir son amant entre plusieurs! L'un à l'envie de l'autre, ils chercheront à vous plaire. C'est un sort que n'ont pas bien des Princesses.

LUCILE.

Lisette! . . . Ah pourquoi ai-je vu Léandre!

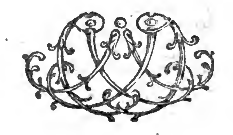
LISETTE.

C'est là le Diable. Mais au bout du Compte, je ne suis pas plus sage que vous. Vous aimés Léandre le Seigneur, & moi Léandre le Péruquier. J'aurois mauvaise grace à vous blâmer; mais je voudrois qu'on bannit par édit du Conseil d'Etat tous les beaux garçons de la ville & de la banlieuë,

& qu'il n'y reſtât plus que des magots. Ils ne troubleroient plus notre tranquilité. Une pauvre fille pourroit du moins obéir à ſes parens, ſans leur faire le ſacrifice de ſon repos & de ſon bonheur.

Elles ſortent.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LE COMTE DE FORLIS, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin Mademoiselle, j'ai le bonheur de vous rencontrer & de pouvoir vous rendre mes devoirs en perſonne.

LUCILE.

Monſieur, ce m'eſt une ſurpriſe bien agréable, & je ſuis très-ſenſible à l'honeur que vous me faites.

LE COMTE.

Je me ſerois acquitté de mon devoir & j'aurois ſatisfait plutôt à mon impatience, ſi je n'avois été occupé d'une facheuſe affaire.

LUCILE.

Peut-on ſavoir ce que c'eſt?

LE COMTE.

J'ai été obligé de faire encoffrer deux Coquins, qui, ſur ma parole, n'avoient pas de bons deſſeins, & qui m'ont donné bien de l'inquiétude. Mais laiſſons-là ces faquins. J'ai à vous entretenir d'une affaire bien plus importante.

(à Liſette.)

Liſette vous avés-là une Maîtreſſe charmante. Approchés cette bougie. Je voudrois examiner d'un peu plus près la beauté de ſes traits.

(Liſette aporte la bougie.)

LUCILE, *ſe cachant de l'éventail.*

Mais Monſieur, vous n'y penſés pas.

LE COMTE.

Pardon Mademoiſelle, je ſai que ceci n'eſt pas tout-à-fait dans les règles; mais je ſuis un vieux ami de la Maiſon, je vous ai vue au maillot, & les motifs qui excitent aujourd'hui ma curioſité ne ſauroient vous être déſagréables.

LISETTE, *écartant l'éventail.*

Quand on eſt faite comme vous, on peut bien ſe montrer, je penſe.

LE COMTE.

Ah! parbleu que de charmes! Quel minois! Que

Que de graces! Mais ces yeux, tous beaux qu'ils soient, ne paroissent pas être dans leur assiette naturelle. Les auriés-vous gâtés en versant des larmes?

LISETTE, *à part.*

Avouera-t-elle ses larmes, ou fera-t-elle passer ses yeux pour chassieux?

LUCILE.

Hélas! Monsieur, je l'avoue à ma honte, j'ai pleuré de bon cœur.

LISETTE, *à part.*

Bon. La Coquetterie l'a emporté.

LE COMTE.

Pour quel objet ces pleurs ont ils donc été répandus?

LUCILE.

Pour l'objet que je respecte, que j'aime & que j'adore le plus au monde.

LE COMTE.

Quoi Lucile, vous aimés, & vous me l'avoués?

LUCILE.

Assurément; car c'est mon père.

LE COMTE.

Passe pour votre père. Tout amant peut souffrir ce rival-là. Mais comment se peut-il que ce père si tendre vous ait causé du chagrin?

LUCILE.

Sa tendresse trop prévenante me rend infortunée.

LE COMTE.

Expliqués-moi cette énigme : car il n'est pas mal que vous me découvriés ingénument la cause de vos chagrins.

LUCILE.

Non Monsieur, je n'ose le faire. Je serois au désespoir que mon père pût vous paroître avoir des torts, j'aime mieux les prendre sur moi.

LE COMTE.

C'est penser le plus honnêtement du monde. Mais, avec tout le ménagement possible, vous pouvés toujours vous ouvrir à moi. Vous ne placerés pas mal votre confiance; & si je sais l'état de votre cœur, peut-être pourrai-je, par un mot, changer votre situation.

LUCILE.

Oui Monsieur, on m'a fait un portrait trop avantageux de vos vertus & de votre franchise, pour que je balance plus long-tems à vous ouvrir ici mon ame toute entière. Daignés m'écouter & soyés mon juge . . . . Vous êtes père ; vous avés un fils que vous chérissés & qui vous aime ?

LE COMTE.

Oui.

LU-

LUCILE.

Or, si ce fils prenoit un tendre attachement, pour un objet aimable & digne de ses feux, blâmeriés-vous son choix, & seriés-vous capable de le contraindre, à me donner sa main contre son gré?

LE COMTE.

Non. Je ne ferois pas inhumain à ce point. Comment mon cœur pourroit-il goûter une félicité pure, lorsque je ferois son malheur?

LUCILE.

Ne suis-je donc pas fondée à prétendre à la même faveur? Les droits des fils sont-ils plus sacrés que les nôtres, & croyés-vous que notre amour soit moins tendre, moins vif que le leur?

LE COMTE.

Je vous entends, Lucile, & c'est à mon plus grand regrèt que je me vois forcé de convenir que vous avés raison. Je ne m'opiniâtre point à combattre vos sentimens. Mon fils a tout mon amour, & vous avés toute mon estime. Sur ce que j'entends, je gage que je vous rendrois malheureux l'un & l'autre, en pressant l'Hymen projeté.

LUCILE.

Voilà l'arrèt d'un cœur généreux.

LE COMTE.

J'en parlerai à votre père. Mais, ce qui me désole maintenant, c'est de voir que mon fils n'arrive point. Quel tourment cruel pour un père, que celui d'attendre un Enfant chéri, & si digne de l'être!

SCENE II.

LUCILE, LE COMTE DE FORLIS, LISETTE, CLIDAMIS, FRONTIN, 2. GARDES.

(Les gardes amènent Frontin. Il est en surtout de voyage. Clidamis le précede.)

FRONTIN,
tenant son chapeau devant ses yeux, & contrefaisant sa voix.

Que Diable! à qui en veulent ces coquins-là? Pourquoi cette Algarade. Morbleu, si vous me donnés la moindre bourade, je vous ferai voir qui je suis . . . Je n'entends pas raillerie.

CLIDAMIS.

Paix là? point de rumeur.

LE COMTE.

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de vos peines & de votre zèle.

CLIDAMIS.

Quand je me mêle d'une affaire, je sais en venir à bout, & c'est servir doublement que de servir vîte. Si j'étois venu un moment plus tard, le Maître, le valet, la Cassette, les papiers, tout seroit disparu. Ils étoient sur le point de décamper.

LE

LE COMTE.

J'admire votre activité.

CLIDAMIS.

En pareil cas, on ne fauroit être trop vif. Mais, pour tirer cette avanture un peu au clair, je crois qu'il convient de faire ici un petit Interrogatoire.

FRONTIN.

Répondra qui voudra. Pour moi, je fuis fourd comme une bécaffe, & je ne puis pas proférer un feul mot. J'en ai fait ferment.

CLIDAMIS.

A qui?

FRONTIN.

A qui? . . . . Savés-vous vous taire, Monfieur?

CLIDAMIS.

Oui.

FRONTIN.

Et moi auffi.

CLIDAMIS.

Allons, fans faire ici l'agréable, dis-moi, à qui as-tu fait cette promeffe?

FRONTIN.

A mon maître; & c'eft une bien plus mauvaife plaifanterie à vous, que de vouloir faire un valet traître d'un valet fidèle.

CLIDAMIS.

Sans faire le raisonneur, dis le nom de ton maître !

FRONTIN.

Ah! point d'inquisition. Souvenés, vous que nous ne nous sommes rendus que par accord; & si l'on ne nous avoit accordé une capitulation honorable, je crois que nous aurions fait passer la porte à Monsieur Clidamis & à toute son escorte.

CLIDAMIS.

Je crois que ce maraud veut continuer de faire l'Insolent?

FRONTIN.

On peut avoir la parole haute, quand on a le cœur innocent. Les propos timides & respectueux sont toujours suspects. Enfin, au pis aller, je me constitue prisonnier d'Etat. J'ai toujours oui dire qu'à ces honnêtes gens-là, on fait trouver dans leur prison bonne chère, bon vin, bon lit, bon feu. Puis-je aussi compter sur un traitement si honnête ?

LE COMTE.

Vous aurés tout cela.

CLIDAMIS.

Oui, mais aux fraix & dépens de M. le Comte. Je ne m'engage à rien.

FRONTIN.

En ce cas, je suis le très-humble valet de ce digne Seigneur. J'accepte les arrêts avec reconnois-

noissance, je voudrois être son fidèle prisonnier toute ma vie.

CLIDAMIS.

Il goguenarde. Admirés l'insolence!

LISETTE.

Ce n'est pas là l'indice d'une mauvaise conscience. Mais il me faut contenter ma curiosité.

(elle lui arrache le chapeau.)

LUCILE.

O Ciel, que vois-je! C'est le Domestique de Léandre!

LISETTE.

En vérité, c'est notre homme, je m'en étois douté.

CLIDAMIS.

Son Maître, qui le suit, va vous surprendre encore beaucoup plus. Quoi qu'il en soit, ne perdons point de tems: l'interrogatoire doit aller son train . . . Quel est votre nom?

FRONTIN.

Je n'en ai point . . . On m'a toujours appellé Frontin, & c'est là toute la confidence que ma Mère m'a fait sur cet article.

CLIDAMIS.

Frontin tout court . . . Et votre âge?

FRONTIN.

On m'a toujours dit que je nacquis la même année,

année, le même jour & la même heure que notre vieux âne gris.

CLIDAMIS.

Cessés, vous dis-je, ces propos insolens & répondés-moi catègoriquement.

FRONTIN.

Je déteste les questions & les phrases juridiques. Mon Maître en a la même aversion, & vous y perdrés votre étalage.

CLIDAMIS.

C'est ce qu'il faudra voir. Avoue ton crime.

FRONTIN.

Mon crime! Mais je vous le demande. Notre crime à tous deux est de n'avoir pas été les plus forts, lorsque vous êtes venu avec une troupe d'estaffiers nous arrêter, & de ne vous avoir pas jetté par les fenêtres.

CLIDAMIS.

Je ne sais ce qui me retient; mais, sans le respect que je dois à ces Dames, je te ferois expirer sous les coups.

FRONTIN.

Façon de parler. On ne bat pas les prisonniers d'Etat. Mais à propos, je me souviens encore d'un crime?

CLIDAMIS.

Qui est?

FRON-

FRONTIN.

De n'avoir pas été aussi babillards que vous ... l'eussiés souhaité.

CLIDAMIS.

La Justice est le fleau des Mistérieux. Vous êtes des vauriens, toi & ton Maître, & l'on fera justice de vos forfaits.

FRONTIN.

Et moi, je crois que vous ne ferés rien du tout que de l'eau claire.

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS, M. DE BELLEVILLE, *qui arrive tout essouflé.*

BELLEVILLE.

Messieurs, qu'avés vous fait ? Vous vous êtes mépris étrangement. On dit que vous venés de faire arrêter Léandre. C'est un galant homme, qui m'a été recommandé par des amis sûrs.

CLIDAMIS.

N'ayés aucune inquiétude là-dessus. Je suis instruit de tout.

BEL-

BELLEVILLE.

Mais instruit ou non : si Léandre est un galant homme, comme je dois le croire, voyés un peu quelle équipée vous aurés faite.

CLIDAMIS.

Je sai que ce Monsieur Léandre & son valet Frontin, que voilà, sont les mêmes Coquins, qu'on a vu roder pendant plusieurs jours autour du Chateau de Monsieur le Comte. Cela ne suffit-il pas ? Cela ne forme-t-il pas au moins une demi-preuve ?

BELLEVILLE.

Mais . . . point trop ; & cela pourroit nous faire du tort.

CLIDAMIS.

Au pis aller, j'ai des amis en Cour. Ce sont les meilleurs réparateurs de torts, qu'on puisse avoir.



SCENE



SCENE Dernière.

LE COMTE DE FORLIS, LUCILE, CLIDAMIS, M. DE BELLEVILLE, LISETTE, FRONTIN, LEANDRE, GARDES.

(Léandre est conduit par deux autres Soldats. Il se cache le visage de son mouchoir. Les gardes, tous quatre se placent au fond du Théatre & Léandre sur le devant près de la Coulisse.

LE COMTE.

Aprochés-vous, Monsieur. C'est en vain que vous chercheriés à vous cacher plus long-tems. Laissés voir votre visage.

LEANDRE.

L'Etat humiliant, dans lequel je m'offre à vos yeux, me couvre de honte. Je me dérobe aux regards indiscrets des Auteurs de mon injuste arrêt. Je suis prêt à me découvrir, mais ce sera à Monsieur le Comte tout seul.

LE COMTE.

Vous ne vous croyés donc pas coupable.

LEANDRE.

J'ai failli, je puis avoir des torts, mais je suis bien éloigné d'avoir des crimes, à me reprocher.

LE COMTE.

O Dieu, je crois reconnoître la figure & la voix! . . . Il me touche & me cause un trouble soudain . . . Seroit-ce par hazard la voix de la Nature ? . . . Monsieur, ne me cachés plus vos traits!

LEANDRE.

Monsieur, je vous conjure de ne me voir & de ne m'entendre, qu'après avoir fait retirer tout le monde.

LE COMTE.

Non, je ne saurois souffrir un plus long délai... Qu'on lui ôte son mouchoir.

LEANDRE,
se jettant à ses piés.

Pourquoi vous-même trahir votre sang?

LE COMTE, *pleurant.*

Eh! pourquoi vous, rougir d'un père qui vous aime?

TOUS ENSEMBLE.

Quoi? Le Comte est son père!

LEANDRE.

Juste Ciel! voilà ce que je voulois éviter.

LE COMTE.

Prends-tu donc, ingrat, pour une injure, que je te donne le nom de fils?

LEANDRE.

Je m'en fais honneur, & ne m'en ſuis pas rendu indigne.

(*Lucile tombe évanouïe dans un fauteuil.*)

LE COMTE.

Je l'eſpère, & je me plais à le croire. Mais dis-moi par quel accident, ou par quel travers ſingulier viens-tu te préſenter à mes yeux d'une façon ſi étrange?

LISETTE, *à part.*

C'eſt une choſe aſſés ſinguliere, qu'on eſt obligé de l'envoyer chercher par la garde pour qu'il vienne ſaluer ſon père.

BELLEVILLE, *haut.*

Mais trêve d'étonnement: il faut du ſecours à Lucile.

(*Tous les Acteurs accourent au ſecours de Lucile. Léandre s'empreſſe le plus & la fait revenir en lui préſentant de l'eau de ſenteur.*)

LISETTE.

L'Elixir de Monſieur [illegible] des Miracles.

LUCILE,
ouvrant les yeux.

Je revois donc le jour, & c'est par vos soins, Léandre?

LEANDRE.

Epargnés-moi désormais ce nom odieux. J'ai cru devoir le prendre pour plus d'une raison.

LISETTE, *à part.*

Vous allés voir qu'il est amoureux de moi, & qu'il a changé de nom pour pouvoir m'épouser avec bienséance.

LEANDRE.

Reconnoissés en moi un fils, qui n'aspire qu'à se rendre digne du meilleur père qui fût jamais.

LE COMTE.

Ah! si tu pensois ainsi, pourquoi désavouer un père, & même un nom que tu devois chérir?

LEANDRE.

Hélas! mon père, l'amour en étoit la cause.

LISETTE.

Eh bien! ne voilà-t-il pas ce que je soupçonnois?

LE COMTE.

Mon fils m'est donc rendu ! Mais, O Dieu! dans quel état le revois-je? Son cœur brûle d'un feu que je dois chercher d'éteindre. Tous mes desseins sont détruits, tous mes plaisirs sont empoisonnés. Que je suis à plaindre!

LEANDRE.

Mon père calmés-vous. Je connois tous mes devoirs & suis prêt à les suivre. Moi-même j'éteindrai ce feu, s'il peut vous causer du chagrin.

LE COMTE.

Hélas, mon fils, en es-tu bien le Maître? Tu ne pourras, tout au plus que te contraindre. Ta contrainte fera ton malheur, & crois-tu que je puisse être heureux, en te voyant infortuné à force de vertu & d'obéissance?

LUCILE.

O Dieu, quel père!

LEANDRE,
embrassant les genoux de son père.

Avant que de pousser plus loin des sentimens si généreux, daignés achever de m'entendre. Le voyage que j'entrepris par votre ordre devint bientôt fatal à ma tranquilité. En passant par cette ville, je me sentis épris d'un objet charmant . . .

LISETTE,
bas à Lucile.

Mademoiselle, c'eſt vous ou moi. Jouons-le à croix-pile.

LEANDRE.

Mais comme je craignois le poiſon dangereux de l'amour, j'en cherchai la guériſon dans ma fuite. Hélas! ſi vous ſaviés les tourmens qu'il m'en a couté en vain, pour arracher cette paſſion de mon cœur, vous me pardonneriés en me plaignant. Après mille combats inutiles, votre bonté me rapelle enfin ſous l'aîle paternelle. Mon cœur a volé vers vous, mais j'ai voulu vous voir avant que de voir le public. Mon deſſein étoit de me jetter à vos genoux, pour vous prier d'accorder à mes vœux une épouſe qui me ſeroit ſi chère. J'ai erré pendant quelques jours, autour de votre chateau, eſpérant de vous rencontrer dans quelque avenue. Enfin j'ai hâté mes pas vers notre rendés-vous, & mon cœur a goûté le plaiſir le plus vif & le plus pur, en retrouvant hier au bal l'objet de mon amour.

LISETTE.

Monſieur, faites-moi la grace de me dire, ſi c'eſt le Comte ou le péruquier qui parle? Cet objet charmant eſt-ce Lucile ou Liſette? car votre double Individu aime tantôt la Maîtreſſe & tantôt la Suivante.

LEAN-

LEANDRE,
lui mettant la main sur la bouche.

Pour Dieu, ma chère Lisette, tais-toi: ton indiscretion va tout gâter ici.

BELLEVILLE.

Si je ne me trompe, cette affaire prend un bon tour. Ma satisfaction ne peut se concevoir.

LE COMTE.

Dieu! seroit-il possible que nos vœux pussent se rencontrer, comme je le présume?

CLIDAMIS.

Je vois que je joue ici un rôle qui ne m'est pas naturel, je fais l'homme à mauvaise fortune. Le trait est piquant.

BELLEVILLE,
à Léandre.

Peut-on savoir, Monsieur, quel est donc cet objet de votre amour?

LEANDRE.

Hélas! Je n'en saurois plus faire mistère . . . C'est la belle, la vertueuse Lucile.

BELLEVILLE.

Ma fille! *(au Comte)* Je crois, Monsieur, que nous pouvons renvoyer ces gardes.

FRONTIN,
d'un ton fier, en mettant les gardes dehors.

Ah! parbleu, à la fin la moutarde commence aussi à me monter au nés. Messieurs les fier-à-bras, montrés-nous les talons.

LE COMTE, *à Lucile.*

Sage & charmante Lucile, ne vous rendrés-vous pas aux vœux de mon fils? Un amour vif & pur ne sauroit se cacher aux yeux de l'objet adoré. Vos résolutions doivent être prises. Il n'a fait que répéter ici ses tendres sentimens. Souffrés donc que je vous offre son cœur & sa main, & recevés avec bonté l'une & l'autre de la part d'un père, qui vous chérit tous deux, & qui met son bonheur à cimenter le vôtre.

LUCILE.

Que trouble vous jettés dans mon ame! Tout ceci me paroît un rêve. Le Turc du bal d'hier est Léandre, & Léandre est le fils du Comte de Forlis. Il gagne beaucoup sur moi, en perdant le nom de Léandre.

LE COMTE.

Bon! il paroît qu'on ne se hait pas.

LEAN-

LEANDRE,
baisant avec transport la main de Lucile.

Dieu! que ce silence éloquent flate ma tendresse & comble ma joie!

LISETTE.

Mais n'oubliés pas aussi que ce Turc d'hier au soir est le Frontin & le Péruquier d'aujourd'hui. On peut dire qu'il s'est mis en quatre, pour plaire à deux filles. Mais je ne prétens pas en être la dupe. Je mets opposition à votre mariage.

LEANDRE.

Ma chère Enfant, le Péruquier est un Lutin, qui a disparu, & que tu ne saurois épouser. Je rendrai ton sort heureux d'une autre manière. Je double tes gages, & Mademoiselle voudra bien te garder près d'elle.

LISETTE.

Je ne m'y frotte pas. Si vous alliés quelque jour vous travestir encore en Péruquier.

(elle s'enfuit.)

LE COMTE.

J'aurai soin de l'appaiser.

CLIDAMIS.

Et moi, je vais imiter l'exemple de Lisette; je m'éloigne pour jamais de votre maison; non par

rancune, ou par dépit, mais par amitié pour Monfieur le Comte. Je ne veux point troubler fon heureufe tranquilité, en continuant de voir l'objet qu'il adore, qu'il poffède, & fur lequel j'avois auffi jetté mes vues.

LEANDRE.

Votre réflexion, Monfieur, eft modefte. Vous avés l'ame trop généreufe, pour défefpérer les Maris, & pour faire trembler les pères. Pour moi, je vous protefte que vous ne m'infpirés pas d'inquiétude, mais que vous férés toujours le bienvenu chés moi. L'accueil, que je vous ferai, pourra vous convaincre que je fais oublier les mauvais fervices.

CLIDAMIS, *en fortant.*

Je ne mettrai pas, Monfieur, votre complaifance à de fi rudes épreuves.

LE COMTE.

Mes vœux font fatisfaits. Allons mon vieil Ami, allons achever le bonheur de nos Enfans. Couronons une fi belle flâme par un prompt Hymen.

BELLEVILLE.

J'y confens de grand cœur.

LEANDRE.

Adorable Lucile, je conferverai éternellement pour vous, comme Epoux, les fentimens que j'ai eus, comme Amant.

L U-

LUCILE.

Et moi, j'aurai toujours, pour un Epoux ſi tendre, les ſentimens qui rendent les amans heureux.

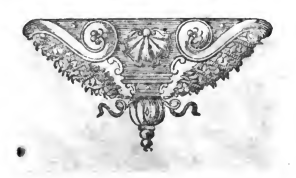
LEANDRE.

Mais, pour rendre une ardeur ſi belle plus piquante & plus durable, couvrons-la aux yeux du public du voile du miſtère.

FRONTIN.

En vérité Monſieur, le public ne ſe doutera jamais d'un amour conjugal ſi vif jusqu'au trépas. Il eſt trop prévenu. Vous pouvés hardiment lui en faire confidence. Le Phénomène ſera toujours un miſtère pour lui.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.




BIBLI
Sc
PL.